





HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DE L'EMPIRE ROMAIN,

Pour ſervir de ſuite à celle des Révolutions de la République.

Par S. N. H. LINGUET, *Avocat au Parlement.*

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez DESAINT, Libraire, rue du Foin, la premiere porte cochere en entrant par la rue Saint Jacques.

MDCCLXVI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

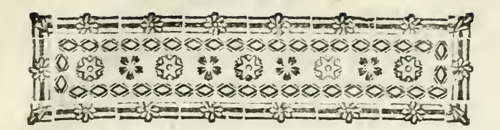


TABLE
DES SOMMAIRES.

LIVRE CINQUIEME.

LIVRE SIXIEME.

LIVRE SEPTIEME.

LIVRE HUITIEME.

Fin de la Table du II Volume.

HISTOIRE

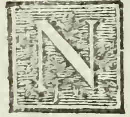


HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
DE
L'EMPIRE ROMAIN.
LIVRE CINQUIEME.

VESPASIEN, IX. EMPEREUR regne dix ans moins quelques jours.

CHAPITRE PREMIER.

Vespasien est reconnu à Rome. S'il est vrai qu'il ait fait des miracles en Egypte, comme le disent Tacite, Suetone, &c.



Ous avons vu dans le volume précédent, que Vitellius avoit survécu à son parti. Long-tems avant qu'il fut tué,

il n'étoit déja plus Empereur que de nom. Auſſi ſa mort ne fit point un événement dans la guerre civile, quoiqu'elle parut néceſſaire, pour venger ſoit l'incendie du Capitole, ſoit l'aſſaſſinat de Sabinus, ou même pour épargner des inquiétudes à ſon rival. Ce malheureux Prince fut oublié ſur le champ par ſes ennemis, comme par ſes partiſans. Ceux qui le haïſſoient le plus, ne lui firent pas ſeulement l'honneur de ſe réjouir de ſa perte. Sa mémoire ne fut point flétrie par des arrêts, comme l'avoit été celle de Néron : mais le ſouvenir de ſon élévation paſſa comme un ſonge indifférent. Dès qu'il eut rendu le dernier ſoupir, on ne parut pas même ſe rappeller qu'il avoit régné.

Veſpaſien étoit déja fatigué par les adulations de cette troupe de flatteurs qu'on appelloit encore le Sénat. On lui déféra tous les titres qui déſignoient la ſouveraine puiſſance, avec autant de précipitation & de légereté qu'à ſes prédéceſſeurs. Il les méritoit certainement mieux qu'eux. La ſuite fit voir combien il étoit incapable

d'en abuſer. Mais ce n'étoit pas là ce qui réuniſſoit les voix en ſa faveur. Dans le premier moment du ſuccès, on révéroit bien moins en lui les grandes qualités que l'éclat de la fortune. Ce n'étoit pas au Prince eſtimable que les hommages s'adreſſoient : c'étoit à l'uſurpateur heureux.

On l'attendoit avec empreſſement dans l'Italie, dont la ſituation demandoit en effet ſa préſence. Cependant il ne ſe hâta pas de s'y rendre. Il avoit préferé pendant la guerre le ſéjour paiſible de l'Egypte, & il ne put s'en arracher auſſitôt après la victoire. Il y reſta long-tems. Il ſembloit qu'il attendît que Rome eut eſſuyé ſes larmes, pour lui préſenter ſon maître, & qu'il craignît de trouver, comme Vitellius, les chemins encore jonchés des cadavres égorgés pour ſa querelle.

Il s'étoit fixé à Alexandrie pendant cette eſpece de retraite. Les Hiſtoriens ne nous apprennent pas quelles y furent ſes occupations. Il y auroit joui d'un grand loiſir, ſi ce qu'ils aſſurent tous étoit vrai, qu'il y faiſoit des mi-

racles. Il y guérit un aveugle, & un manchot, ou, suivant Suetone, un boiteux, l'un par l'aspersion d'un peu de salive, l'autre en lui pressant fortement avec le pied la partie affligée.

Tacite, qui ne paroît pas d'ailleurs extrêmement crédule, raconte ces merveilles en détail. Il ajoute que ceux qui en avoient été témoins, continuoient encore à les affirmer, dans un temps où on ne leur auroit plus sçu aucun gré d'un mensonge. *Utrumque qui interfuere nunc quoque memorant, postquam nullum mendacio pretium.*

Je me garderai bien de supposer les faits réels avec M. de Tillemont. J'avoue que je suis très-éloigné de les attribuer comme lui au désespoir du Diable. Les malins esprits, suivant ce grave Ecrivain, jaloux des progrès du Christianisme & des prodiges opérés par ses prédicateurs, tachoient de les balancer, en en faisant faire de pareils par un prince attaché à l'idolatrie. C'étoit une ressource qu'ils se ménageoient, pour raffermir leur Empire ménacé de sa ruine. Ils s'efforçoient de rassurer par

cette ruse, ceux de leurs sectateurs, que les vrais miracles de Jesus-Christ & de ses Apôtres pouvoient ou inquiéter, ou persuader.

Cette idée peut être pieuse : mais je ne la crois pas juste. Deux courtes réflexions suffisent, à ce qu'il me semble, pour la détruire entiérement.

Premierement, il seroit bien singulier que Dieu eût permis aux esprits de ténèbres, d'usurper un pouvoir destiné particulierement à caractériser la mission de ses envoyés. Cette condescendance répugneroit à sa bonté. Ce seroit vraiment induire les hommes en erreur. Quelle auroit été leur ressource contre les séductions de l'idolatrie, si ses Ministres avoient pû combattre la vérité avec les armes qui devoient servir à l'établir ? Comment les Apôtres auroient-ils pû démontrer l'absurdité du culte impie qu'ils proscrivoient, s'il avoit été appuyé sur les preuves même qu'ils employoient en faveur de celui dont ils commençoient à développer les dogmes ? Enfin comment auroient-ils pû reprocher aux Païens d'adorer des

Dieux ſans force & ſans pouvoir, s'il avoit été conſtant qu'on eut une ſeule fois rendu en leur nom la vue à des aveugles, ou le mouvement à des eſtropiés? Cette conſidération ſuffit ſeule pour convaincre qu'il n'y avoit rien de ſurnaturel, non-ſeulement dans les guériſons prétendues de Veſpaſien, mais dans les oracles, & dans tous les preſtiges trompeurs du Paganiſme.

Secondement, en ſuppoſant que cette dangereuſe égalité entre les ténèbres & la lumiere, entre la vérité & le menſonge, eut pû entrer dans les vues ſecretes & profondes de la providence, comment le Diable n'en auroit-il pas tiré un meilleur parti? En obtenant la permiſſion d'étayer par des merveilles ſon culte chancelant, il n'auroit pas ſans doute négligé de les faire valoir. Il n'en auroit pas laiſſé ignorer l'objet à ſes Miniſtres. Les oracles ſe feroient concertés pour les répandre avec éclat. Ils les auroient oppoſées avec affectation à celles des Chrétiens. Ils auroient triomphé de leur publicité, de la grandeur du théâtre, ou elles ſe feroient opérées

ſous les yeux d'un peuple immenſe, par l'entremiſe d'un Empereur Romain. Ils ſe ſeroient attachés à décrier celle de leurs adverſaires, en appuyant ſur la petiteſſe de la ſcene, ſur l'obſcurité apparente des inſtrumens. Enfin, ſe voyant autoriſés à s'illuſtrer une fois par des prodiges, ils n'auroient pas ſouffert au moins que les écrivains qui en conſervoient la mémoire, ſe fuſſent mépris ſur leur application.

Cependant ni les ſpectateurs, ni Tacite, ni Suetone, ni Veſpaſien lui-même, ne conçurent pas que ces événemens incroyables fuſſent arrivés en faveur de leur culte. Les Egyptiens, toujours en ſuppoſant le fait vrai, purent en prier leurs Dieux avec plus de ferveur & de confiance : mais ils ne blaſphemerent point celui des Chrétiens. Il ne comparerent ni l'aveugle d'Alexandrie à l'aveugle né de Jéruſalem qu'ils ne connoiſſoient point, ni le boiteux leur compatriote, au paralytique de la piſcine, dont ils n'avoient jamais entendu parler. La foi de ceux qui avoient vu avec admi-

ration, la ſageſſe éternelle manifeſter ſa puiſſance ſur les bords du Jourdain, n'étoit pas ébranlée par les efforts de ſes ennemis, pour l'imiter ſur ceux du Nil.

D'un autre côté, les Hiſtoriens en racontant le ſuccès de ces efforts, ne ſongent point au Chriſtianiſme à qui ils devoient être funeſtes. Le Prince en s'y prêtant, n'en eſt point touché. Il n'en voit ni le ſens, ni l'utilité. Il en conclut ſeulement, que rien n'eſt impoſſible à ſa fortune, * & tout le fruit de cette altération dans les loix immuables de la nature, eſt d'inſpirer un peu d'orgueil à celui qui en avoit été l'inſtrument. Encore le reſte de la vie de Veſpaſien prouve que la modeſtie reprit bien-tôt le deſſus dans ſon cœur. Il oublia qu'il avoit été une fois plus puiſſant que ſes divinités. Il n'en fut ni plus vain, ni plus crédule, ni plus enthouſiaſte. Il ſe borna à gouverner humainement ſes ſujets,

* Veſpaſianus cuncta fortunæ ſuæ patere ratus. *Tac.*

ſans ſe piquer de guérir miraculeuſement leurs maladies.

Avouons-le donc : il faut mettre les merveilles qu'on lui attribue au rang de ces erreurs populaires, qui s'accréditent ſans qu'on ſçache comment, ſans qu'on en connoiſſe même l'origine. Tout au plus on pourroit les regarder comme ces ruſes plus groſſieres que pieuſes, dont l'induſtrie des Grands ſe ſert quelquefois pour amuſer la crédulité des peuples. On y fait entrer la religion, afin de les rendre plus impoſantes, & quand on les emploie à propos dans des ſiécles peu inſtruits, elles produiſent des effets ſurprenants.

C'eſt ainſi, qu'on vit autrefois le courage de nos ancêtres, ſe ranimer en faveur d'un Roi preſque détrôné, à la voix d'une fille qui ſe diſoit inſpirée du Ciel. Il ne ſeroit pas impoſſible que Veſpaſien eut voulu employer un ſtratagême du même genre, pour ſe concilier le reſpect des peuples. Il n'y avoit point de droit par ſa naiſſance. Sa révolte, quoique légitimée par le ſuccès, pouvoit avoir

quelque choſe d'odieux. Ç'auroit été un moyen ſûr de s'en laver, & de fermer la bouche aux mécontens, que de ſe faire regarder comme le favori des Dieux, & le diſpenſateur de leurs bienfaits.

Cependant ſon ſiécle étoit bien éclairé pour ſe permettre d'y hazarder une pareille tentative. L'ignorance & la barbarie ſont néceſſaires pour accréditer les prodiges, comme l'obſcurité de la nuit, pour donner de l'éclat aux feux d'artifice. Ni ceux-ci ne peuvent ſoutenir la lumiere du ſoleil, ni les autres réſiſter au jour de la Philoſophie Elle étoit cultivée & perfectionnée du tems de Veſpaſien. Lui-même étoit inſtruit. D'ailleurs ſon caractère franc & généreux ſembloit exclure ces petits détours. Il étoit incapable de ſe laiſſer tromper, & il n'avoit beſoin de tromper perſonne.



CHAPITRE II.

Vespasien reconnoît mal les services d'Antonius Primus. Sagesse du gouvernement de ce Prince. Parallelle entre lui & Henri IV.

TAndis que l'éloignement du Prince faisoit répandre à Rome ces contes absurdes dont la multitude est toujours avide & occupée dans les grandes villes, Mucien se hâtoit d'y exercer l'autorité souveraine dont il étoit le dépositaire. Il agissoit avec l'indépendance d'un maître. On auroit dit qu'il étoit l'égal de l'Empereur, plutôt que son Ministre. Il sembloit qu'il n'eut aidé le Prince à se saisir de l'Empire, que sous la condition qu'il en auroit tout le pouvoir.

Il trouvoit cependant un rival redoutable dans Antonius Primus. Ce guerrier impétueux avoit les mêmes prétentions, & la grandeur de ses services les faisoit paroître plus légitimes.

Nous avons rendu compte de ses talens & de ses succès. Vespasien lui étoit redevable de son élévation. Mucien l'avoit engagé le premier à prétendre au trône : mais c'étoit Primus qui l'y avoit placé.

Celui-ci ne dissimuloit ni son mérite, ni le prix sur lequel il croyoit pouvoir compter. Il aspiroit à la confiance d'un Prince qu'il avoit fait. Il s'imaginoit être autorisé à partager le gouvernement d'un empire qu'il avoit donné. Il bravoit ouvertement Mucien déja trop outré par la rapidité des ses victoires. Il s'expliquoit sur ses espérances, avec la hardiesse d'un soldat.

Il éprouva qu'il ne suffit pas toujours de mériter des récompenses pour les obtenir, & que dans les Cours c'est quelquefois un crime que de se rendre trop utile. Le Prince parut balancer quelque tems entre les deux concurrens : mais enfin il se décida en faveur de Mucien. Il éloigna Primus. Il le laissa dans l'obscurité. La politique adroite du Ministre prévalut auprès du maître sur la franchise

altiere du grand Capitaine, & les intrigues de l'homme de cabinet firent éclipser le héros. C'est l'histoire de tous les siécles, & de toutes les Cours.

Cette foiblesse est presque la seule qu'on puisse reprocher à Vespasien. Le reste de son regne, fut un modéle comparable à tout ce que l'histoire offre de plus parfait en ce genre. Rome touchoit à sa ruine, si elle n'avoit trouvé en lui un restaurateur.

Après les secousses cruelles dont l'Empire n'avoit cessé d'être agité depuis la mort de Néron, il lui falloit, pour le remettre, un gouvernement sage & modéré. La guerre civile avoit introduit le trouble dans tous les genres d'administration. Les finances étoient épuisées, & la justice méconnue. Les peuples gémissoient sous les fléaux inséparables de ces grandes querelles, dont ils sont toujours les objets & les victimes. L'Italie sur-tout avoit été désolée par les marches des armées, par les batailles, par les brigandages moins éclatans & non moins funestes, qui les précédent, ou qui les suivent. Vespasien connoissoit tous ces

maux. Il en étoit touché. Il se proposa d'y remédier, & il en vint à bout.

On peut trouver une ressemblance bien honorable pour sa mémoire entre ses qualités personnelles, & celles du plus grand de nos Rois. Henri IV & lui sont peut-être de tous les Princes ceux dont la vie, les vertus, & même les défauts ont eu le plus de rapport.

Tous deux connurent l'adversité & les revers avant que de monter sur le trône. Tous deux passerent une jeunesse obscure, mais entourée de périls, dans des Cours voluptueuses autant que sanguinaires, où les crimes n'interrompoient point les plaisirs, où l'on poussoit aux derniers excès la débauche & la cruauté. Tous deux parvinrent à consoler & à guérir leur patrie, après avoir été réduits long-tems à verser des larmes inutiles sur ses malheurs. La Saint Barthelemi valoit bien le regne de Néron: & si Vespasien eut à craindre des dangers de la part d'Agrippine & de son fils, Henri IV ne fut jamais en su-

reté auprès de Catherine de Médicis & de Charles IX.

Ils furent obligés l'un & l'autre de s'assurer la couronne par la voie des armes. Ce fut à des guerres civiles qu'ils durent le pouvoir dont ils firent un usage si glorieux. Mais à cet égard la supériorité est toute entiere du côté du Prince François. Il ne fit que soutenir par la force des prétentions légitimes. L'Italien ne put justifier les siennes qu'à force de bonheur & de vertus.

Ils sçavoient également allier les finesses de la politique avec la franchise militaire. Ils adoucissoient l'austerité du commandement par une familiarité ingénieuse & guaie qui fait aimer les Grands, sans empêcher qu'on ne les respecte, pourvu qu'elle parte d'un cœur noble, qu'elle marque en eux de la bonté & non de la bassesse.

Ils aimoient les plaisirs, mais sans les outrer. Ils avoient des maîtresses. Ils donnoient l'exemple de la galanterie. Ils laissoient voir peut-être trop d'inclination pour les femmes. On

leur en a fait un crime. Mais combien auroit-on loué leurs prédécesseurs, s'ils n'avoient eu que de pareils attachemens !

Ils ont été tous deux accusés d'avarice par leurs courtisans, parce que cette espece d'hommes n'estime jamais dans les Grands, que les qualités qui lui sont utiles, & qu'elle condamne comme des vices les vertus qui ne tournent point à son profit. Les Historiens ont eu aussi la complaisance d'immortaliser ces plaintes injustes. Ils ne songent pas qu'un Souverain n'est que le dispensateur des revenus publics ; que s'il enrichit quelques-uns de ses sujets, ce ne peut être qu'aux dépens des autres. Ils oublient que ceux qui l'entourent, ne sont que la moindre partie d'un Etat, & souvent la moins utile, & qu'enfin l'économie n'a jamais été le défaut d'un mauvais Prince.

Ceux dont je parle mettoient avec raison leur générosité à soulager les peuples, à ne les point surcharger d'impôts accablans, à adoucir le recouvrement de ceux qui étoient éta-

blis & néceſſaires, à veiller ſur l'emploi de leurs produits, & ſur-tout à ne les point diſſiper par de vaines dépenſes, encore plus affligeantes pour ceux qui les fourniſſent, que la perception.

Dans tout ce qui les regardoit perſonnellement, ils préféroient la ſimplicité à cet appareil de faſte qui ſert plus ſouvent à déguiſer la petiteſſe, qu'à augmenter la grandeur. Ils ſe ſentoient aſſez grands par eux-mêmes pour s'en paſſer. Ils le dédaignoient comme les perſonnes bien faites négligent les ſecours inventés par l'art, pour couvrir les défauts de la taille.

On raconte même de tous deux une anecdote abſolument ſemblable, & qui ne paroît point avoir été copiée par le ſecond. Le Roi des Parthes en écrivant à Veſpaſien l'appella ſimplement par ſon nom, & ſe décora lui-même de tous les titres qui plaiſent à l'enflure Aſiatique. Veſpaſien les lui rendit exactement dans ſa réponſe, & n'en prit aucun. On ſçait que Henri IV en fit autant, en ré-

pondant à une lettre d'un Roi d'Espagne, qui y faisoit, suivant l'étiquete Castillane, le dénombrement de tous ses Royaumes, il signa simplement, *Henri de Bourbon, premier bourgeois de Paris.*

Enfin le dernier trait de ressemblance & le plus précieux pour la postérité, c'est la clémence que montrerent ces deux guerriers accoutumés à braver les périls, & à voir couler le sang. Ils avoient été prodigues du leur dans les batailles. Ils devinrent avares de celui de leurs sujets. Jamais le ressentiment ne leur arracha une action cruelle, & ils ne sçavoient reconnoître les insultes que par des bontés.

De quelque côté donc que l'on examine ces deux hommes si connus, & si dignes de l'être, on trouvera qu'ils ont eu précisément le même sort, & le même caractere. Il faut observer cependant que dans le successeur de Henri III, les vertus étoient encore plus marquées, & les défauts moins frappans que dans celui de Vitellius.

La seule chose qui malheureusement les distingue, c'est l'espéce d'ad-

versaire dont ils eurent à se défendre. Vespasien pour s'élever n'eut à subjuguer que l'ambition politique d'un rival. Dès qu'une fois il l'eut vaincu, il régna sans inquiétude & mourut paisiblement. Henri IV eût des ennemis plus implacables. Sa bonté ne put désarmer le fanatisme que sa valeur avoit terrassé. Après avoir été contraint toute sa vie de redouter & de combattre les enthousiastes, il périt par leurs mains, & le plus affreux de tous les zeles priva la France du meilleur de tous les Rois.

CHAPITRE III.

Guerre contre les Juifs. Idée qu'avoient les Romains de leur nation. Singulier passage de Tacite à cet égard.

L'Epoque la plus remarquable du regne de Vespasien, après la paix & le repos qu'il rendit à l'Empire, c'est la ruine des Juifs, & la destruction du Temple de Jérusalem. On

sçait avec quelle clarté, quelle précision cet événement terrible avoit été prédit long-temps auparavant par les Prophétes, & par Jesus-Christ lui-même. On peut à cet égard consulter les histoires des Empereurs, la préface de l'histoire des Juifs traduite par Arnaud, & d'autres ouvrages sçavans qui ont déja paru. On y trouvera l'application des prophéties, par lesquelles Dieu avoit annoncé à son peuple les maux qu'il devoit éprouver.

Il est vrai que les interprétes ne conviennent pas entre eux sur la date fixe de leur accomplissement. Les uns le trouvent dans la prise de Jérusalem sous Vespasien. Les autres le reculent beaucoup plus tard. Ils ne voient l'abomination de la désolation introduite dans le lieu saint, que lorsque l'Empereur Adrien y fît placer des Idoles. Ces discussions ne sont point de mon sujet. Le peu de lumieres qu'elles peuvent procurer, ne vaut ni le travail qu'elle donnent aux écrivains, ni l'ennui qu'elles causent au lecteur.

Jérusalem a été détruite : les Pro-

phétes ont assuré qu'elle devoit l'être. Il falloit que le sang de plusieurs millions de Juifs lavât celui d'un Dieu dont elle n'avoit pas craint de se souiller. Voilà ce qu'il y a de constant. Voilà les catastrophes effrayantes que l'Esprit Saint avoit annoncées par ses Ministres, & dont nous retrouvrons la preuve dans l'histoire. La date de l'exécution de ces arrêts, n'est point marquée dans les livres sacrés, où ils ont été consignés d'avance. L'envie de la fixer avec certitude est le fruit d'une curiosité laborieuse, mais peu utile, puisqu'il est aussi impossible de douter de la vérité des faits, que d'en déterminer l'époque.

Les Romains, ou sous Vespasien, ou sous Adrien, furent les exécuteurs de cette vengeance rigoureuse. Ils l'exercerent dans toute son étendue, sur une nation proscrite, pour le plus grand de tous les crimes. Mais ils ignoroient par quelle main ils étoient dirigés. En suivant les ordres du Ciel, ils n'agissoient que par des vues profanes. Ils n'immoloient les malheureux Juifs qu'à la haine, & au mé-

pris qu'ils avoient toujours eu pour eux, depuis qu'ils les connoissoient.

Ce peuple infortuné subsiste encore malgré sa dispersion. Il est en horreur par toute la terre. Il gémit dans la bassesse. Il est exposé à l'aversion, au dédain de tous les gouvernemens. Le commerce auquel il est réduit à s'appliquer pour subsister, cette profession si noble & si grande dans les mains des autres hommes, prend en général entre les siennes un caractere d'avilissement.

On est surpris d'une humiliation si constante. On en cherche la cause, & on la trouve d'abord sans contredit dans la volonté de Dieu. C'est lui qui a appésanti sa main sur la race coupable d'Abraham & de Jacob. Il l'a marquée du sceau de la réprobation. Il a retracté les promesses qu'il lui avoit faites, pour la punir d'avoir indignement méconnu celui par qui seul elles pouvoient être accomplies. Il a voulu que sa dégradation fut dans la suite des siécles une leçon salutaire pour les Chrétiens.

Mais on n'est pas obligé de suppo-

ſer qu'il ait fait un miracle pour éterniſer le châtiment auquel il a ſoumis les Juifs. Il a pu en cette occaſion, comme dans beaucoup d'autres, employer les cauſes ſecondes qui ne ſervoient pas avec moins d'efficacité les vues de ſa providence. Il ſuffiſoit, pour remplir ſes deſſeins, que les Juifs paruſſent odieux & mépriſables dans le plus puiſſant de tous les Empires, & que cette façon de penſer ſe tranſmît aux peuples qui après en avoir long-tems fait partie, devoient un jour le détruire & le remplacer.

Or c'eſt exactement ce qui eſt arrivé. Il n'y avoit aux yeux des Romains rien de ſi vil qu'un Juif, & rien de ſi ridicule que ſes uſages. Les loix des Hébreux, leur créance, leur mœurs mal connues des étrangers, paroiſſoient extraordinaires & révoltantes. Elles fourniſſoient aux Philoſophes une ſource de plaiſanterie intariſſables. Le caractere de la nation à la fois bas & cruel, rampant & ſéditieux, crédule & opiniâtre, indiſpoſoit les politiques. La ſingularité de ſon culte, la différence de ſes cérémonies, ſon éloigne-

ment pour les fêtes païennes, choquoient & indignoient le peuple. Il étoit donc naturel qu'une espéce d'hommes ainsi envisagée par tous les ordres de l'Etat, y fut suspecte & dédaignée.

Ces sentimens se communiquoient de Rome aux pays subjugués par elle. Il passoient de la Capitale dans les Provinces. Ils y précédoient les Juifs que l'ardeur du gain ne manquoit guère d'y conduire. Les trafics ignobles auxquels ils s'appliquoient d'ordinaire, l'usure sur-tout qui faisoit leur principale occupation, & qu'ils exerçoient dès lors avec autant d'adresse que de rigueur, n'étoit pas propre à rétablir leur réputation.

Quand ensuite le progrès du Christianisme les eût fait connoître à l'univers comme les assassins d'un Dieu, on crut par principe de réligion, être obligé de redoubler la haine qu'on leur portoit. Le devoir de les détester sembla être une partie du culte dont ils avoient fait périr l'auteur. Les Croix élevées de tous côtés prononçoient la condamnation des Juifs

qui

qui avoient planté la premiere.

De leur côté, ils s'irritoient contre les prédicateurs de l'évangile, qui travailloient à les deshonorer pour une action qu'ils croyoient légitime. Ils ne voyoient dans le fils de Dieu fait homme, qu'un imposteur justement puni, pour s'être attribué sans titre le nom & les honneurs du Messie. Leur aveuglement justifioit en quelque sorte ce blasphême. Dieu, en leur cachant sa lumiere, les autorisoit, pour ainsi dire, à en nier l'existence.

D'ailleurs ils étoient choqués de ce que les Chrétiens prétendoient pénétrer mieux qu'eux le sens de leurs propres livres. Ils ne pouvoient souffrir qu'une secte de novateurs, à ce qu'ils croyoient, osat condamner ses maîtres, & qu'elle employat pour les humilier les monumens, qui, suivant eux, légitimoient leur orgueil.

On sçait qu'une opinion ne devient jamais plus chere aux hommes, que quand ils se voient persécutés pour elle. L'attachement des Juifs s'augmentoit donc pour celles que leur reprochoient leurs adversaires, en pro-

portion de ce qu'on les vouloit rendre plus criminelles. Ils oppoſoient l'anathême à l'anathême. Ils s'affermiſſoient par les malédictions des Chrétiens, dans le deſſein de les mériter. Leurs loix leur en paroiſſoient plus précieuſes, depuis qu'on les diſoit inutiles & abolies. Ils élevoient leurs enfans dans le plus profond reſpect pour elle. Une génération tranſmettoit à l'autre ſon reſſentiment contre les Chrétiens qui les vouloient détruire : & celui des Chrétiens étoit à ſon tour nourri par cette opiniâtreté indomptable, qui de la part des Juifs, leur paroiſſoit le fruit du caprice plutôt que de la raiſon.

C'eſt ainſi que ſe fortifioit le mur de ſéparation élevé entre ces derniers & le reſte des hommes. C'eſt ainſi que s'exécutoient, par des moyens humains, les décrets éternels qui les condamnoient à être bannis, errans, perſécutés, à chercher dans leurs livres, des conſolations qui n'y ſont point, & à méconnoître les vérités qui y brillent, à être haïs de toutes les nations, comme à les haïr, & en-

fin à perpétuer dans le monde un exemple bien frappant d'humiliation, d'infortune & d'endurcissement.

On aura peut-être peine à croire, ce que j'ai dit du peu d'estime que les Romains faisoient des Juifs. Il en existe cependant une preuve bien authentique dans les ouvrages de Tacite. Je ne parle pas des traits qui y sont semés par occasion, & qui tous annoncent le dédain le plus complet pour les Hébreux. J'ai ici en vue la maniere dont cet Historien rend compte de leur origine, la façon dont il apprécie leurs loix & leurs mœurs. Je vais traduire le passage tout entier. Ce n'est pas s'écarter de l'Histoire des Révolutions d'un grand peuple, que de retracer ses opinions, sur-tout quand elles ont une aussi forte influence sur celles de la postérité.

Tacite commence par rapporter les différens systêmes qui couroient de son tems sur l'origine des Juifs. Il y en a un sur-tout, qui est fondé sur une raison très-puérile, sur un jeu de mots. Voici ensuite comme il s'exprime.

« L'opinion la plus reçue, c'est que
» les Juifs sont une peuplade Egyptien-
» ne. Il s'étoit élevé en Egypte une
» sorte de maladie épidémique qui at-
» taquoit la peau. (*a*) Le Roi Bocchoris
» consulta l'Oracle d'Hammon pour
» en apprendre le reméde. Il reçut
» ordre de purger son Royaume de
» ceux qui en seroient atteints, &
» de les reléguer loin de son pays,
» comme une espéce d'hommes haïs
» du Ciel. (*b*)

« On obéit. On fit le choix des
» malades. On en composa une trou-
» pe considérable que l'on conduisit
» dans des déserts. Dans cette extré-
» mité, lorsque tous les autres se li-
» vroient au désespoir, un seul d'en-
» tr'eux, nommé Moïse, eut le coura-
» ge de former un grand projet. Il

(*a*) Il veut apparemment parler de la lépre.

(*b*) Plurimi Auctores consentiunt, orta per Ægyptum tabe, quæ corpora fœdaret: Regem Bocchorim adito Hammonis Oraculo remedium petentem, purgare regnum & id genus hominum ut invisum Deis, alias in terras avehere jussum.

» repréſenta aux compagnons de ſon
» infortune, qu'ils n'avoient plus à at-
» tendre de ſecours ni des Dieux ni
» des hommes : mais il oſa leur en
» promettre, & s'engagea à les ſau-
» ver, s'ils vouloient ſe mettre ſous
» ſa conduite. (*a*)

» Il y conſentirent, & n'ayant au-
» cune connoiſſance des lieux, ils ſe
» mirent à marcher au hazard. Rien
» ne les fatiguoit plus dans ces cli-
» mats arides, que le manque d'eau.
» Ils étoient prêts à périr de ſoif, &
» n'avoient plus la force de ſe traî-
» ner, lorſqu'ils apperçurent une trou-
» pe d'ânes ſauvages qui ſe retiroit
» de la plaine, ſur une colline cou-
» verte de bois. Moïſe les ſuivit, &
» voyant la terre remplie d'herbes,
» il en conclut qu'il devoit y avoir

(*a*) Sic conquiſitum collectumque vulgus, poſtquam vaſtis locis, relictum ſit, ceteris per lacrymas torpentibus, Moſen unum exſulum monuiſſe, ne quàm Deorum hominumve opem exſpectarent ab utriſque deſerti, ſed ſibimet ut duci cœleſti crederent, primo cujus auxilio credentes, præſentes miſerias pepuliſſent.

» de l'eau, dont il découvrit en effet
» des sources abondantes. Avec ce sou-
» lagement ils se trouverent en état
» de reprendre leur route, & au
« bout de sept jours ils arriverent dans
» la Palestine. Ils en chasserent les ha-
» bitans & s'établirent dans le pays où
» ils ont depuis bâti leur ville & leur
» temple. » (*a*)

» Moïse pour s'assurer de leur sou-
» mission, leur donna une religion
» nouvelle, & entierement opposée
» à celles de tous les autres hommes.
» Il leur inspira de l'horreur pour tout
» ce que nous adorons, & leur permit
» tout ce qui nous est défendu. » (*b*)

(*a*) Assensere, atque omnium ignari fortuitum iter incipiunt. Sed nihil æque, quam inopia aquæ fatigabat. Jamque haud procul exitio, totis campis procubuerant, cùm grex asinorum agrestium, è pastu in rupem nemore opacam concessit. Secutus Moses, conjectura herbidi soli, largas aquarum venas aperit. Id levamen, & continuum sex dierum iter emensi, septimo pulsis cultoribus, obtinuere terras in quibus urbs & templum dicata sunt.

(*b*) Moses quo sibi in posterum gentem

» Ils conservent & réverent dans » leur Temple, la figure de l'animal » à qui ils se croient redevables de » leur salut dans le désert. Ils y im- » molent des brebis & des bœufs, » comme pour se venger des Dieux » Hammon & Apis. (*a*) Ils ne man- » gent point de cochon, parce qu'il » est fort sujet à la maladie qui a cau- » sé l'infortune de leurs peres. Ils ont » la coutume de se rappeller par des » jeûnes fréquens, la disette qu'ils » ont soufferte, & encore aujourd'hui » ils ne mettent point de levure dans » leur pain, en mémoire de la pré- » cipitation avec laquelle leurs ancê- » tres étoient obligés de le faire pen- » dant leur exil. » (*b*)

---

firmaret; novos ritus, contrariosque cæteris mortalibus, indidit. Profana illic omnia quæ apud nos sacra, rursum concessa apud illos, quæ nobis incerta

(*a*) On sçait qu'Hammon étoit adoré sous la figure d'un Bélier, & Apis sous celle d'un Bœuf.

(*b*) Effigiem animalis quo monstrante errorem sitimque depulerant, penetrali sacra-

« De sept jours, ils en consacrent un » à l'oisiveté, parce que leur marche » pénible ne dura pas davantage, & en- » suite par paresse ils étendirent ce repos » septenaire jusqu'à une année entiere. » Il y a des Auteurs qui prétendent que » cet usage est religieux & institué en » l'honneur de Saturne, parce que des » sept Planettes qui dirigent le sort des » hommes, celle de ce Dieu est la » plus élevée & la plus puissante. D'ail- » leurs presque tous les astres dans leurs » révolutions sont assujettis à ce nom- » bre de sept. » (*a*)

---

vere : cæso ariete velut in contumeliam Hammonis. Bos quoque immolatur, quem Ægyptii Apin colunt seu abstinent, memoria Cladis, quod ipsos scabies quondam turpaverat, cui id animal obnoxium. Longam olim famem, crebris adhuc jejuniis fatentur. Et raptarum frugum argumentum, panis judaïcus nullo fermento, retinet.

(*a*) Septimo die otium placuisse ferunt : quia his finem laborum tulerit, dein blandiente inertia, septimum quoque annum ignaviæ datum. Alii honorem eum Saturno haberi : seu principia religionis tradentibus Idæis quos cum Saturno pulsos, & condi-

» Ces rites, quelle qu'en soit la source, se soutiennent par leur antiquité. Les autres loix de ce peuple, quoique suspectes & honteuses, lui plaisent par leur dépravation même. Ils reçoivent & incorporent parmi eux, ce qu'il y a de plus abject dans les nations voisines, tous ceux qui méprisant la religion de leur patrie, veulent s'aller fixer en Judée. Cette politique augmente leurs forces, d'autant plus qu'ils ont les uns pour les autres des égards & de la douceur, & qu'ils vouent au reste du genre humain une haîne implacable. » (*a*)

« Ils ne logent, ni mangent avec

---

rores gentis accepimus : seu quod è septem sideribus, queis mortales reguntur, altissimo orbe & præcipua potentia stella Saturni feratur : ac plæraque cœlestium, vim suam & cursum septimos per numeros conficiant.

(*a*) Hi ritus quoquo modo inducti antiquitate defenduntur. Cetera instituta sinistra, fœda, pravitate valuere. Nam pessimus quisque spretis religionibus patriis, tributa & stipes illuc congerebant. Unde auctæ Judæo-

» des étrangers. Quoique leurs mœurs » soient très-déréglées, ils ne se li» vrent à la débauche qu'avec des fem» mes de leur pays. Ils ont inventé » la circoncision pour se distinguer » plus facilement » (*a*)

« Leurs proselites adoptent tous leurs » principes, & celui qu'on leur re» commande le plus, c'est d'oublier » leur ancienne patrie, d'en mépri» ser les Dieux, de ne plus songer » aux peres, aux enfans, aux freres » qu'ils y ont pû laisser. » (*b*)

» Ils ne négligent cependant point » la population. Ils ne font jamais » mourir un homme qui a de la pos-

---

rum res : & quia apud ipsos fides obstinata, misericordia inpromptu, sed adversus omnes alios hostile odium.

(*a*) Separati epulis, discreti cubilibus, projectissima ad libidinem gens, alienarum concubitu abstinent. Inter se nihil illicitum. Circumcidere genitalia instituere, ut diversitate noscantur.

(*b*) Transgessi in morem eorum, idem usurpant. Nec quidquam priùs imbuuntur, quam contemnere deos, exuere patriam : parentes liberos, fratres, vilia habere.

» térité, & ils ſont perſuadés que les » ames de ceux qui périſſent dans les » batailles ou par les ſupplices, de- » viennent éternelles. De là vient qu'ils » ſont ſi avides d'avoir des enfans, & » qu'ils craignent ſi peu la mort. » (*a*)

» Ils aiment mieux enterrer les » corps que de les bruler, & en cela » ils ſe conforment aux uſages de l'E- » gypte. Ils en ont auſſi pris l'idée de » leur enfer. (*b*) Mais ils penſent bien » différemment ſur la divinité. Les » Egyptiens rendent un culte à preſque » tous les animaux, & aux ſtatues. Les

---

(*a*) Augendæ tamen multitudini conſulitur. Nam & necare quemquam ex agnatis, nefas : animaſque prælio aut ſuppliciis peremptorum, æternas putant. Hinc generandi amor, & moriendi contemptus.

(*b*) Ce n'eſt pas là poſitivement le ſens du latin. Il y a *eadem cura & de infernis : perſuaſio cœleſtium contra.* Le mot d'*infernum* n'avoit pas chez les Latins la ſignification que nous donnons à celui *d'Enfer.* Pour en faire ſentir la différence, il faudroit une longue diſſertation qui n'apprendroit rien aux lecteurs inſtruits, & qui inſtruiroit peu ceux qui ne le ſont pas.

» Juifs ne reconnoiſſent qu'un ſeul
» Dieu, & ils ne ſe permettent pas
» d'en faire aucune image. Ils regar-
» dent comme un ſacrilége la coutu-
» me de repréſenter la divinité ſous
» une figure humaine, avec des ma-
» tieres périſſables. Suivant eux c'eſt
» un être ſouverain, éternel, & im-
» muable. Auſſi n'ont-ils de ſtatues
» ni dans leurs villes, ni dans leurs
» temples. » (*a*)

« Cependant, parce que leurs Prê-
» tres ſe ſervoient de flutes & de tam-
» bours, parce qu'ils ſe couronnoient
» de lierre, & qu'on a trouvé une
» vigne d'or dans leur Temple, quel-
» ques perſonnes ſe ſont imaginé
» qu'ils adoroient Bacchus : mais il
» n'y a aucune apparence. Le culte

(*a*) Corpora condere, quam cremare, è more Ægyptio, eademque cura, & de infernis : perſuaſio cœleſtium contra. Ægyptii pleraque animalia effigieſque compoſitas venerantur. Judæi mente ſola, unumque numen intelligunt. Profanos qui deûm imagines, mortalibus materiis, in ſpecies hominum effingant. Summum illud & æternum neque mutabile, neque interiturum.

» de ce Dieu consiste dans des céré-
» monies gaies & agréables : celles
» des Juifs sont aussi absurdes que dé-
» goutantes. » (*a*)

L'Historien fait ensuite la description physique de la Judée, & il ajoute. « Les habitans sont dispersés » dans des villages. Ils ont cependant » quelques villes, & Jérusalem » leur capitale. C'est là qu'ils ont » élevé un Temple prodigieusement » riche..... Mais tout le peuple reste » à la porte. Ils n'est permis qu'aux » Prêtres d'entrer dans l'intérieur. » (*b*)

(*a*) Igitur nulla simulacra urbibus suis, nedum templis sunt. Sed quia Sacerdotes eorum tibia timpanisque concinebant, hedera vinciebantur, vitisque aurea templo reperta : liberum patrem coli, domitorem Orientis quidam arbitrati sunt : nequaquam congruentibus institutis : quippe Liber festos lætosque ritus posuit : Judæorum mos absurdus sordidusque.

(*b*) Magna pars Judææ vicis dispergitur. Habent & opida : Hierosolyma gentis caput. Illic immensæ opulentiæ templum, & primis munimentis urbs ; dein regia : templum intimis clausum. Ad fores tantum Judæo-

» Tant que l'Orient resta soumis
» aux Assyriens, aux Medes, & aux
» Perses, les Juifs furent au dernier
» rang de leurs sujets. Quand les Ma-
» cédoniens eurent soumis l'Asie, le
» Roi Antiochus essaya de réformer
» *cette nation détestable*, en la gué-
» rissant de ses superstitions, & en
» lui donnant les mœurs des Grecs.
» Les guerres des Parthes traverserent
» ses desseins. Alors les Macédoniens
» se trouvant affoiblis, les Parthes
» peu puissans, & les Romains éloi-
» gnés, les Juifs se donnerent des
» Rois de leur sang. Ils s'en défirent
» bientôt par légéreté. Ceux-ci se ré-
» tablirent par la violence, & même
» en se permettant d'exiler des ci-
» toyens, de ruiner des villes, de fai-
» re périr leurs freres, leurs femmes,
» leurs parens, & de commettre tous
» les crimes ordinaires aux Rois, ils
» entretenoient toujours leur peuple
» dans sa créance superstitieuse. Ils
» s'attribuoient même le sacerdoce,

aditus : limine, præter Sacerdotes, arcebantur.

» afin d'affermir leur puissance. » (*a*)

Tel est le portrait énergique, mais peu honorable, que fait des Juifs un des hommes les plus instruits de son tems. D'après ce qu'il en dit, il y a trois remarques à faire.

Premiérement, on ne peut s'empêcher de plaindre l'aveuglement de ces grands génies du Paganisme, qui leur faisoit méconnoître ou même travestir, comme on l'a vu dans le recit de Tacite, les grands miracles opérés par Dieu en faveur de son peuple.

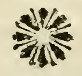
(*a*) Dum Assyrios penes Medosque & Persas oriens fuit, despectissima pars servientium. Postquam Macedones præpotuere, Rex Antiochus demere superstitionem, & mores Græcorum dare adnixus, quominus teterrimam gentem in melius mutaret, Parthorum bello prohibitus est. Nam ea tempestate Arsaces desciverat. Tum Judæi Macedonibus invalidis, Parthis nondum adultis (& Romani procul aberant) sibi ipsi Reges imposuere. Qui mobilitate vulgi expulsi, resumpta per arma dominatione, fugas civium, urbium eversiones, fratrum, conjugum, parentum neces, aliaque solita Regibus ausi, superstitionem fovebant : quia honor sacerdotii, firmamentum potentiæ assumebatur.

Cette idée d'attribuer à des ânes sauvages, la découverte des eaux tirées du rocher d'Horeb, & de ne faire ainsi de Moïse qu'un fourbe adroit, est aussi singuliere que maligne. Mais elle ne peut faire de tort qu'à ses auteurs.

Secondement, le passage de Tacite doit faire sentir combien il y a peu d'apparence à ce qu'ont avancé quelques Ecrivains, que les livres des Juifs étoient connus & respectés des Gentils. On a été jusqu'à soutenir que les plus fameux Philosophes ou législateurs y avoient puisé plusieurs de leurs principes. Il est cependant plus que probable que la Version des Septante même, quoique faite pour les étrangers, étoit absolument inconnue à Rome. Tacite n'en parle pas en rendant compte des antiquités des Juifs, ou du moins de ce que ses contemporains croyoient en sçavoir. Tacite étoit aussi curieux qu'éclairé. Il sçavoit certainement le Grec, & si la Version des Septante avoit eu la moindre publicité de son tems, il seroit impossible, qu'il n'en eut rien dit.

en traitant des loix, des mœurs des Juifs, & de toute leur ancienne hiſtoire.

Troiſiémement, enfin il eſt difficile de ne pas ſe rendre à la preuve qui réſulte du morceau que je viens de traduire. Il établit invinciblement que la malheureuſe race d'Abraham, étoit, même avant la ruine de Jéruſalem, traitée par les Romains avec un mépris inconcevable. Ce que Tacite ſe permettoit d'en penſer & d'en dire ne lui étoit ſans doute pas particulier. Il eſt évident qu'une nation dont un Ecrivain, tel que lui, faiſoit un tableau ſi injurieux, ne pouvoit qu'être infiniment dédaignée dans le tems où il écrivoit.



CHAPITRE IV.

Occupations & entreprises de Vespasien. Il bannit les Philosophes de Rome. Sa mort. Mot absurde que Suetone lui attribue.

Un calme profond signala, comme nous l'avons dit, le regne de Vespasien qui avoit été précédé par tant d'orages. Ce Prince se livra tout entier au soin de faire oublier les maux de la guerre par les douceurs de la paix. Rome redevint sous lui ce qu'elle avoit été sous Auguste, le centre des nations, le séjour de la politesse, de la magnificence & des arts.

Il les aimoit & les encourageoit par des récompenses. L'Architecture fut un de ceux pour lesquels il montra le plus de goût. Il rebâtit le Capitole, & fit construire à neuf beaucoup d'autres édifices moins célébres, mais encore plus couteux. Il étendit

ſes bontés en ce genre juſque dans les Provinces. Pluſieurs villes avoient été renverſées par des tremblemens de terre. Il aida par ſes libéralités à les relever. Il prit même à ſa charge les ouvrages les plus conſidérables.

Il en étoit de même des grands chemins. Il en fit pratiquer un grand nombre, & il avoit ſoin qu'ils fuſſent auſſi ſpacieux que ſolides. C'eſt encore un trait de reſſemblance de plus entre ſon hiſtoire, & celle de Henri IV. Mais ſuivant l'uſage des Romains, uſage ineſtimable, & malheureuſement trop oublié, il ne laiſſa aux peuples que le ſoin d'en recueillir les fruits. Il ſe garda bien de déclarer la guerre à ſes ſujets, pour en arracher cette reſſource deſtinée à faciliter les tranſports paiſibles du commerce. C'étoit aux dépens de l'Etat, qu'il donnoit à l'Empire cet ornement utile. Les grandes routes publiques conſacrées à porter par-tout l'abondance ne commençoient point par ruiner leurs voiſins. Tant de grandeur, tant de généroſité, répond plus que ſuffiſamment aux reproches d'avarice par

lesquels on a voulu flétrir sa mémoire.

Il ne s'attacha pas seulement aux arts qui élevent des monumens durables, mais matériels. Il estima aussi ceux qui en favorisant la culture de l'esprit, ont au moins autant d'éclat, s'ils n'ont pas la même utilité. Les gens de lettres en général & toutes les especes de sciences, trouverent en lui un protecteur généreux. Les Philosophes seuls eurent à se plaindre de lui, & peut-être y eut-il de leur faute, plus que de la sienne.

La Philosophie, comme on sçait, n'est pas la perfection des arts. C'est précisément le point qui en suit la maturité, & qui en précéde la corruption. Tous les Empires commencent par être foibles, grossiers, & vertueux. C'est ce qu'on appelle les siécles de la barbarie & de l'ignorance. On n'oseroit les appeller heureux, quoiqu'ils le soient pourtant, relativement à ceux qui les suivent.

La politesse & les vices se dévelopent avec l'accroissement de la puissance. Cette époque est celle du gout, du génie en tout genre. Alors on

prétend à la gloire, & on y parvient. L'enthousiasme national est dans sa force, quoique le patriotisme décline. La vanité prend la place du héroïsme. Le gouvernement se fortifie, & la constitution s'altére, sans être encore attaquée.

Vient ensuite le regne de l'esprit, du raisonnement, de la Philosophie, puisqu'il faut le dire, où l'on se permet de tout peser, de tout discuter, & de substituer les mots aux choses : époque fatale qui ne cause peut-être pas la décadence, mais qui la précéde immédiatement; qui n'éteint pas les vertus, mais qui facilite le progrès des vices, par l'appui qu'elle donne au luxe leur auteur. Avec elle nait l'oubli des devoirs, l'amour de l'indépendance, une hardiesse punissable, & une passion désordonnée pour la liberté.

Ce n'est point par sa nature que la Philosophie produit cet effet funeste. Elle n'a par elle-même rien que d'avantageux. Mais c'est une liqueur trop forte qui enyvre & tue les tempéramens foibles. Elle s'oc-

cupe sur-tout à réfléchir sur les prérogatives de l'homme. Il est difficile qu'en les considérant de près, en les voyant si bien constatées dans la théorie, & si négligées dans la pratique, elle ne donne à quelques esprits l'envie de les faire valoir dans toute leur étendue. Elle les conduit bientôt à celle d'en abuser. Elle leur inspire une fierté altiere & républicaine. Elles les égare dans des systêmes que la raison peut approuver, mais que la politique proscrit. Celle-ci se trouve enfin contrainte de mettre un frein à une étude qui produit plus de maux par ses abus, que de biens par ses succès.

C'est ce que Vespasien se crut obligé de faire. Il y avoit du tems que la Philosophie avoit passé de la Gréce à Rome, avec le gout des superfluités dangereuses. La tyrannie des premiers Césars l'avoit réduite au silence. Ses sectateurs s'étoient restraints à la cultiver en secret. Les foudres qui partoient du trône écrasoient tous les jours ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Etat. Tibere, Caligula, Néron prodiguoient le sang des Sénateurs.

Ils n'auroient pas été plus avares de celui des Philoſophes, & ceux-ci, à Rome comme ailleurs, aimoient aſſez pour ne pas s'expoſer légérement à la perdre.

Le bruit des armes depuis Galba continua d'étouffer leurs voix. Le premier rayon de liberté ſe fit voir ſous Veſpaſien. Les *amis de la ſageſſe* ſe crurent en droit d'en profiter comme les autres : mais ils ceſſerent ſur le champ, par l'uſage qu'ils en firent, de mériter leur nom. Les ſectes qui s'étoient formées dans l'obſcurité ſe produiſirent au grand jour. La contrainte dont elles ſortoient les rendit audacieuſes, quand elles s'en crurent affranchies. La licence préſente fut bientôt auſſi outrée que l'eſclavage paſſé avoit été pénible.

Rome ſe trouva pleine de diſcoureurs qui attaquoient la forme du gouvernement. Ils éclattoient avec hardieſſe contre le pouvoir arbitraire. Ils rappelloient le tems des Brutus, & fouilloient dans les décombres de l'antiquité, pour en tirer les droits du peuple qui y reſtoient enſevelis.

Veſpaſien les bannit, & avec eux tout ceux que la reſſemblance des études faiſoit ſoupçonner d'embraſſer les mêmes opinions. Cet arrêt fut mal exécuté, comme il arrive à tous ceux de ce genre. Domitien le renouvella depuis avec auſſi peu de ſuccès, & la Philoſophie ne tarda pas à trouver parmi ſes ſucceſſeurs un protecteur aſſez zelé pour ſoumettre ſes adverſaires à la même peine, ſi elle avoit été curieuſe de cette vengeance.

Après un regne glorieux, mais trop court pour Rome, Veſpaſien ſentit approcher ſa fin. Suetone toujours ſemblable à lui-même, lui prête dans ſes derniers momens une abſurdité. *Je penſe que je deviens Dieu*, dit le Prince mourant à ceux qui l'entouroient, ſuivant ſon Hiſtorien, & on ajoute que par-là, il faiſoit alluſion à l'Apothéoſe qui devoit ſuivre ſa mort.

Mais il n'étoit pas certain à beaucoup près que l'Apothéoſe dut ſuivre ſa mort. Ce ne fut que long-tems après que la coutume s'introduiſit d'accorder aux Empereurs les honneurs de la Divinité, dans l'inſtant

meme

même qui les remettoit au rang des hommes. Des huit premiers Césars, deux seulement, Auguste & Claude, avoient eu des Temples élevés sur leurs tombeaux. La fin des six autres avoit été suivie de plus d'ignominie que de gloire.

Comment donc Vespasien auroit-il pû penser qu'il alloit être divinisé ? Cette cérémonie n'étoit pas une loi de l'Etat. Les arrêts du Sénat qui en avoient attribué les honneurs à deux Princes, leur étoient particuliers. Quatre regnes consécutifs s'étoient passés sans qu'on les réclamat. Ils n'avoient par eux-mêmes aucune force pour l'avenir : & l'usage qui auroit pû leur en donner, n'étoit pas encore établi.

Il pouvoit l'être du tems de Suetone, quand Vespasien, Tite, Domitien même, Nerva, Trajan, Adrien eurent été successivement placés dans le Ciel : mais cette prérogative n'a pas sans doute été prévue de celui par qui elle a commencé à devenir héréditaire. Rien ne donnoit lieu à Vespasien de compter sur sa canonisation, & certainement son caractere

le rendoit incapable de la souhaiter. L'anecdote de Suetone est donc puérile, comme tant d'autres qu'il rapporte. Il a fait une méprise en attribuant à des tems antérieurs, ce qui n'a eu lieu que plusieurs années après. C'est ainsi qu'on a vu un peintre représenter des Bénédictins aux nôces de Cana, & donner des lunettes aux Juifs assemblés pour condamner saint Etienne.



TITUS, X. EMPEREUR regne deux ans & presque trois mois.

CHAPITRE V.

Douceur de Titus. Elle avoit été précédée par des actions qui ne la promettoient point. Ce qu'il faut penser d'un mot fameux qu'on lui attribue.

A Un Prince célebre par sa grandeur, succéda un Prince connu par sa bonté. Le nom de Titus est presque devenu le synonyme de cette vertu. On l'a appellée, & on l'appelle encore les délices du genre humain. Il a mérité d'être le modéle des Souverains bienfaisans, comme Alexandre celui des Rois guerriers. Ils ont excellé tous deux, l'un dans l'art de ravager la terre, l'autre dans

celui de la consoler. Par conséquent Titus est bien au-dessus d'Alexandre.

Sa jeunesse ne promettoit pas une distinction si glorieuse. Il l'avoit passée dans des plaisirs infâmes, mais trop communs à Rome pour y paroître flétrissans. Dans un âge plus mûr, sans renoncer à ses premiers penchans, il en avoit eu d'autres qui avoient encore plus de quoi allarmer. Il s'étoit même permis du vivant de son pere, des actions plus cruelles que sévéres. Elles annonçoient, sinon un caractere funeste, au moins des inclinations trop rigoureuses. Les Historiens vont jusqu'à dire, qu'à son avénement on craignoit de retrouver en lui un nouveau Néron.

En effet il avoit fait assassiner sans forme de procès, plusieurs sénateurs qui lui étoient suspects. On dit à la vérité qu'ils étoient coupables : mais après ce qu'on avoit vu sous les regnes précédens, de pareilles exécutions pouvoient être regardées comme la suite de leurs maximes. Elles ne pouvoient qu'inspirer de l'effroi, & donner une idée sinistre de leur auteur.

D'ailleurs dans la guerre des Juifs, au milieu des louanges que lui prodigue le flatteur Josephe, on démêle des traits bien odieux. Jérusalem pendant le siége étoit remplie d'une multitude innombrable, & désarmée. Le fanatisme ne lui permettoit pas de se rendre aux Romains : mais la garnison ne lui laissoit point partager le soin de les repousser. Ses prétendus protecteurs lui faisoient souffrir plus de maux qu'elle n'en auroit pu craindre de ses ennemis.

Ces malheureux, malgré la famine la plus cruelle, s'obstinoient à rester autour de leur temple qu'ils ne pouvoient défendre. Ils alloient chercher la nuit hors des murailles des herbes, des racines, pour suppléer au défaut du pain qui leur manquoit. Titus les faisoit enlever & crucifier à la vue des remparts. Il en faisoit, dit-on, périr par ce supplice jusqu'à cinq cens par jour.

Cependant il ne pouvoit pas ignorer que si cette populace infortunée étoit opiniâtre, au moins elle n'étoit pas dangereuse. Il sçavoit que d'un

côté elle n'avoit aucune part à la résistance de ses compatriotes, & que de l'autre, la mort ignominieuse à laquelle il la condamnoit, ne pouvoit produire aucun effet sur les courages désespérés qui désoloient & défendoient la ville. C'étoit donc à son ressentiment qu'il immoloit ces tristes victimes. Il les sacrifioit au dépit de se voir si long-tems retenu loin des plaisirs de Rome, & cette inhumanité devient encore plus révoltante, quand on pense qu'après avoir fait périr sans cause & sans utilité tant d'innocens, il laissa la vie au plus abominable des tyrans, au scélérat qui avoit attiré sur sa patrie les armes victorieuses des Romains, & qui l'avoit encore plus désolée par ses crimes. (*a*)

Cette action est une tache sans doute à sa mémoire : mais ayant été commise pendant la guerre, elle se perd avec toutes les autres cruautés que nécessite le terrible métier des armes.

(*a*) Jean de Giscale.

La poſtérité l'oublie. Elle accorde aux vertus du Prince pacifique, le pardon des excès commis par le conquérant. Il répara en effet ces fautes paſſageres par une bienfaiſance durable. C'eſt ſur-tout par là qu'il eſt connu. Je ſuis ſeulement fâché que Suetone ait à ſon ordinaire déparé ce penchant eſtimable par une abſurdité.

Perſonne n'ignore ce qu'il raconte de Titus, qu'ayant paſſé un jour *ſans rien donner à perſonne*, QUOD NIHIL CUIQUAM TOTO DIE PRÆSTITISSET, il dit, à ſes amis, *J'ai perdu ma journée*, DIEM PERDIDI. Ce trait eſt devenu fameux, comme bien d'autres qu'un Ecrivain ſans jugement hazarde, que ſes ſucceſſeurs copient ſans examen, & qui ſemblent enſuite acquérir une autorité inconteſtable, parce qu'il y a long-tems qu'on le répete.

Par bonheur pour la réputation de Titus, elle n'eſt pas fondée uniquement ſur ce ridicule apophtegme. S'il étoit vrai, il donneroit lieu de croire que ce Prince avoit bien plus de petiteſſe dans l'eſprit, que de généroſité dans le cœur. Quoi! Il croyoit ſa

journée perdue, parce qu'il n'avoit rien donné à personne ! Quelle idée se faisoit-il donc des devoirs de sa place ! Les réduisoit-il à des distributions manuelles faites à ceux qui pouvoient l'approcher ? Mais cette fonction convient à un caissier subalterne, & non au chef d'un grand Etat. Il y a souvent de la part des Princes, comme nous l'avons dit de Vespasien, plus de véritable générosité à refuser qu'à donner. Leurs libéralités rendent dix familles malheureuses pour en obliger une, & quoiqu'elles procurent de la satisfaction au maître qui donne, les remercimens de l'esclave qui reçoit, sont bien affoiblis par les larmes du sujet qui contribue.

De plus, ces sortes de graces ne pouvoient regarder que ceux qui étoient à portée de les solliciter & de les recueillir : c'est-à-dire, sur les habitans de la Capitale : mais ils n'étoient pas les seuls qui y eussent droit, & un Prince qui ne se seroit cru obligé qu'envers eux, auroit été bien indigne du nom de Titus.

D'ailleurs quand le plaisir d'en-

richir tous ceux qui l'entourent, de remplir toutes les mains qui l'importunent, ne seroit pas ruineux pour l'Etat, un Souverain éclairé en auroit-il donc fait le premier & le plus essentiel de ses devoirs ? Auroit-il regretté avec amertume la perte de tous les momens où il s'en seroit privé ? Il a mille façon de les remplir avec bien plus d'utilité. Que diroit-on d'un jardinier qui croiroit sa journée perdue, parce qu'il auroit manqué d'arroser une des ses allées ? On le soupçonneroit sans doute, ou de connoître bien peu son métier, ou d'en remplir bien mal les obligations, puisqu'en oubliant tous les travaux nécessaires, il leur préféreroit une précaution très-indifférente.

Il en est de même d'un Souverain. Quiconque se trouvant à la tête d'un grand Empire, croit avoir satisfait à tout, par des largesses passageres, est ou un ignorant, ou un imbécille. Titus n'étoit ni l'un ni l'autre. Il n'est donc pas possible qu'il ait jamais hazardé ce mot absurde, par lequel Suetone n'a pas craint de deshonorer sa

mémoire, & où preſque tous ceux qui le liſent veulent bien ne trouver que de la grandeur.

On peut en dire encore autant d'un trait non moins abſurde, que lui prête le même Hiſtorien. Cet Empereur, dit-il, ſe plaiſoit à donner des eſpérances : & comme ſes officiers lui repréſentoient un jour que ſes promeſſes ſurpaſſoient ſon pouvoir, il crut s'excuſer en répondant *qu'il ne falloit pas que perſonne ſortît mécontent d'avec ſon Prince* : NON OPORTERE QUEMQUAM A SERMONE PRINCIPIS DISCEDERE Il y a eu des écrivains aſſez aveugles pour croire qu'ils augmenteroient la gloire d'un grand homme, en lui attribuant avec éloge une réponſe à la fois ſi cruelle & ſi inſenſée. Ce qu'il eſt poſſible de raſſembler de plus odieux s'y trouve, l'infidélité, l'imprudence, & la cruauté.

Il y a de la fourberie ſans doute dans un Prince comme dans un particulier, à promettre ce qu'il n'a pas deſſein de tenir. Je veux qu'il ſoit obligé d'adoucir ſes refus, de les couvrir par une politeſſe affectée, de laiſſer

croire à ceux dont il anéantit les prétentions, qu'il a quelque regret de ne pas pouvoir les appuyer. Mais tout ce qui paſſe ces ménagemens ſans conſéquence devient une perfidie, & plus la parole d'un Souverain doit être ſacrée, plus il devient coupable, quand il la donne avec la certitude qu'il ſera contraint de la violer.

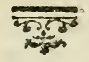
Secondement, il n'y a pas moins d'imprudence. Comme il a le pouvoir en main, comme rien ne l'obligeoit à promettre, comme on ſçait qu'il étoit le maître d'accorder ou de de refuſer, c'eſt à ſa mauvaiſe volonté ſeule qu'on s'en prend, quand on ſe voit trompé pour s'être repoſé ſur ſa parole. Le fruit de cette prétendue politique eſt de le rendre odieux: & une haine durable remplace la courte ſatisfaction qu'on a eue en le quittant.

Troiſiemement, il y a dans ce procédé encore plus de dureté que d'indiſcrétion. Il n'y a perſonne qui n'en ait fait l'expérience. Rien ne déchire tant le cœur que de voir renverſer des eſpérances qu'on a cru infaillibles.

Le chagrin que procure leur ruine est proportionné à la solidité qu'on leur supposoit : & l'art de tourmenter ainsi les hommes par de fausses promesses, est un rafinement d'inhumanité, dont les Tiberes & les Nérons même étoient incapables.

Je sçais que les Grands ont souvent la foiblesse de le mettre en usage. Mais au moins ce n'est point par un principe de conduite réfléchi. C'est par un mouvement machinal qui leur fait redouter d'appercevoir la tristesse autour d'eux. Cette espéce d'hommes dont la destinée est d'être plus malheureux par ses maux qu'ils craignent, que fortunés par les biens dont ils jouissent, s'efforce d'écarter avec soin tout ce qui a l'apparence du chagrin. Ils sçavent qu'en donnant des espérances, on ne leur montrera que de la joie. Ils prolongent donc tant qu'ils peuvent cette sécurité apparente. Quand elle est détruite sur un objet, ils la font renaître sur un autre, & par ces complaisances feintes, ils éternisent la gratitude pour le moins aussi trompeuse de leurs courtisans.

Cependant, comme je l'ai dit, ils agiſſent ainſi par inſtinct, plutôt que par ſyſtême. Ils ne ſe propoſent pas préciſément de tromper les hommes. Ils craignent ſeulement de les voir affligés en leur préſence, & d'être en quelque ſorte contraints de partager leurs peines. Mais ce manége coupable, même ainſi modifié, ne convient point au bienfaiteur du genre humain. Il déshonoreroit un Prince choiſi pour ſervir d'exemple à tous les autres. Que penſer d'un Hiſtorien aſſez peu judicieux, pour rapporter à la gloire de ſon héros, deux traits, qui, s'ils étoient probables, le convaincroient, l'un d'une incapacité révoltante, l'autre d'une fourberie inhumaine ?



CHAPITRE VI.

Calamités arrivées sous le regne de Titus. Eruption du Vésuve. La ville d'Herculanum retrouvée de nos jours, est submergée alors par les dégorgemens de cette montagne. Fautes de Dion & de Pline dans le récit de cet événement. Mort de Titus.

TIbere avoit occupé le trône environ vingt-deux ans, Néron treize. Titus, qui d'ailleurs leur ressembloit si peu, jouit bien moins long-tems de l'Empire. Encore un regne si court & si doux, fut-il troublé par des fléaux presque continuels. Une éruption du Vésuve effraya l'Italie. Une peste affreuse la désola, & un incendie violent remit Rome presque au même état où elle s'étoit vue réduite sous Néron. Il sembla que la Providence n'eut élevé Titus à la premiere place, que pour réparer en quelque sorte les maux dont elle avoit résolu d'accabler l'Empire.

La peſte & l'incendie étoient des accidens fâcheux ſans doute : mais ceux de ce genre affligent plus qu'ils n'étonnent. Ils ne ſont pas abſolument rares. On ne ſçauroit les mettre au rang de ces calamités extraordinaires, qui laiſſent dans l'eſprit des hommes un long ſouvenir, & ſur la terre des monumens ineffaçables de leurs ravages. Il n'en eſt pas de même de l'éruption du Véſuve, dont nous avons à parler. L'hiſtoire la plus reculée & la plus moderne, ne préſente rien qui en approche.

Nous avons vû de nos jours Callao ſubmergé & Lima preſque détruite avec des circonſtances effrayantes. Nous avons vû le rivage de Lisbonne lui ſervir de tombeau, & les ſecouſſes qui l'avoient abyſmée ſe faire ſentir juſqu'aux extrémités des deux hémiſpheres. L'embraſement du Véſuve paroît avoir eu des ſuites encore plus funeſtes. Il a certainement produit des effets plus ſinguliers.

A Lisbonne & à Lima le feu caché qui tourmentoit les entrailles du globe, ne faiſoit que l'agiter avec vio-

lence. Les habitans n'avoient à redouter que cette espéce de convulsions terribles qui renversoient leurs bâtimens. Le sein de la terre déchiré par ses efforts, leur présentoit en s'ouvrant des gouffres prêts à les ensevelir tout vivans : mais ils pouvoient cependant chercher & trouver des asyles. En fuyant d'un danger ils ne tomboient pas dans un autre. Ils jouissoient encore d'un air pur en pleurant la désolation de leur patrie, & lors même que le sol s'écrouloit sous leurs pieds, ceux qui n'avoient pas été engloutis, ne craignoient point d'être accablés au milieu des campagnes.

Ici, au contraire, la nature entiere parut s'être armée pour la perte des hommes. Les quatre élémens s'étoient réunis pour rendre le spectacle plus terrible, & la catastrophe plus tragique. Des torrens de flammes liquides, connus sous le nom de lave, inondoient la terre agitée par des secousses non interrompues. Une pluie de pierres brulantes rendoit l'air encore plus redoutable, & au milieu des nuages de cendres qui l'obscurcissoient,

les mugissemens de la mer sembloient redemander & poursuivre les restes échappés à la violence du feu, à la ruine des édifices, à la chute des quartiers de rochers qui se précipitoient de toutes parts avec fracas.

On sçait comment deux villes entieres furent alors, non pas détruites, mais enterrées. Elles disparurent au milieu des cendres que vomissoit le Vésuve, & ce n'est qu'après un intervalle de seize cens ans, que l'une d'elles a été enfin retrouvée de nos jours. Cette découverte étoit peut-être un des plus précieux incidens qui pussent arriver, pour les amateurs de l'antiquité. On alloit se rencontrer au milieu des Italiens du premier siécle de notre ére. On alloit être témoin de leurs mœurs, de leurs usages, de leur vie civile. Ce n'étoient plus des monumens flétris par la barbarie, mutilés par le tems, & souvent rendus inutiles par les recherches de l'érudition, qu'on s'attendoit à voir tirer des ténébres. C'étoit le siécle d'Auguste lui-même qu'on croyoit prêt à reparoître. *Herculanum* étoit une ville assez

conſidérable, pour qu'on pût ſe flatter d'y trouver toutes les lumieres dont nous manquons en tant de genres ſur ce qui regarde l'hiſtoire ancienne. On comptoit que ces lumieres enſevelies pendant tant de ſiécles, alloient jetter un éclat plus vif en ſortant de leur obſcurité.

Juſqu'ici cependant l'attente générale a été fruſtrée. La fouille n'a rien produit qui nous inſtruiſe ſur les points ignorés ou conteſtés. Peut-être ſeroit-il à ſouhaiter qu'elle eût été dirigée par des mains plus intelligentes & ſur un autre plan. On s'eſt preſſé de voir plutôt que de bien voir. On s'eſt attaché à parcourir les rues & les places où il n'y a rien à apprendre qui ne ſoit connu. On a négligé l'intérieur des maiſons, qui ſeul pouvoit être inſtructif.

C'étoient les appartemens particuliers qu'il falloit découvrir avec précaution, & examiner avec patience. C'eſt là ſans doute que reſte caché ce qui peut ſeul flatter une curioſité raiſonnable. On auroit vérifié de quels inſtrumens ſe ſervoient les anciens

pour faciliter les arts utiles, & par une comparaiſon éclairée, on auroit pû perfectionner les nôtres. On connoîtroit à quel point ils avoient pouſſé l'induſtrie dans la fabrication des étoffes ; on ſçauroit quelle forme ils donnoient à leurs habits. Il ne reſteroit plus d'obſcurité ſur cet article, qui eſt encore aujourd'hui plus qu'indécis, malgré les monumens antiques qui devroient en lever l'incertitude.

Ce qu'il pourroit ſur-tout y avoir de plus intéreſſant, ce ſeroient les manuſcrits. Cette découverte en nous rendant la totalité de pluſieurs ouvrages des anciens, formeroit dans l'hiſtoire de la Littérature, une époque bien remarquable. On ne ſçauroit douter qu'il n'en exiſte de plus d'une ſorte dans Herculanum. Si on ne les en a pas encore tirés, c'eſt infailliblement ou par la maladreſſe des ouvriers, ou par la négligence de ceux qui les conduiſent. Mais enfin ſi l'on laiſſe échapper cette occaſion de ſe les procurer, où la retrouvera-t-on jamais ?

Dion en racontant la ſubmerſion de cette ville, aſſure fort ſérieuſement

que tous ses habitans furent surpris & étouffés dans leur théâtre par les cendres qui les remplirent alors : mais Dion, à son ordinaire, a dit une absurdité. La meilleure preuve c'est que le théâtre a été un des premiers édifices découvert & visité, & on n'y a trouvé aucun corps. S'il y en avoit eu, ils se seroient conservés sous cette croute impénétrable à l'air, qui couvroit la ville. On y retrouve beaucoup de choses au moins aussi corruptibles, qui ne paroissent point altérées à l'extérieur, quoiqu'elles ayent été, non pas brulées, comme l'ont dit quelques Ecrivains peu instruits, mais consumées & réduites en poudre, comme il arrive à tout ce qui est trop longtems renfermé dans des souterreins privés d'air.

Dion n'est pas le seul qui ait oublié la raison & chargé la vérité dans le récit des circonstances relatives à cet événement. Il est triste qu'il faille lui associer à cet égard Pline-le jeune. C'est un Ecrivain plus célebre, & tout autrement estimable que Dion. Cependant en cette occasion il n'a été

ni plus judicieux, ni plus véridique. Pour le prouver, je me bornerai à deux remarques.

Pline l'ancien son oncle périt alors pour avoir voulu examiner les symptômes de ce fléau trop près de la source. Il fut suffoqué presque au pied de la montagne, sans doute par le déluge de cendres qu'elle lançoit, & qui devint fatal aux villes du voisinage. Elles se disperserent, dit-on, jusqu'à Rome, en Syrie & en Afrique, c'est-à-dire, précisément dans tous les sens. Elles étoient donc bien abondantes à l'endroit où expiroit Pline. Elles s'y entassoient sur la terre à plusieurs pieds de hauteur, comme le fait la neige quand elle est forte. Elles devoient donc couvrir son corps de façon à ne point permettre qu'on put jamais le retrouver. Ses gens qui s'étoient écartés dès qu'ils l'avoient vû hors d'état de recevoir des secours, de peur de subir le même sort, ne pouvoient donner aucune lumiere sur l'endroit où ils l'avoient laissé. Cependant son neveu prétend que dès le lendemain de sa mort, son cadavre fut cherché

& retrouvé sans peine. Il est difficile de le croire sur sa parole. Certainement de deux choses l'une, ou Pline l'ancien est péri très-éloigné du Vésuve, & hors de la portée de la pluie redoutable qui en sortoit, ou son corps n'a pas été retrouvé sitôt, & même il n'a pas pû l'être du tout.

La seconde remarque fortifie la premiere. A Misene, à plus de cinq lieues de cette montagne alors si funeste, le neveu courut risque au milieu de la campagne, d'être couvert & étouffé par cette même pluie de cendres qui ôtoit la vie à son oncle. Il falloit, dit-il, de tems en tems se lever & la secouer pour s'empêcher d'y périr. Or une pareille pluie assez forte pour couvrir un homme vivant, & le mettre en danger d'être étouffé, l'étoit bien assez pour couvrir aussi un homme mort, & ensevelir entierement son corps. De plus Pline le jeune auroit bien dû nous apprendre comment il respiroit lui & tous les habitans de Misene, au milieu d'une pluie assez épaisse pour changer le jour en une nuit plus obscure que

celle d'une chambre bien fermée, où il n'y auroit eu aucune eſpéce d'ouverture : ce ſont ſes termes (*a*) : ſurtout lorſque cette pluie étoit compoſée de cendres brulantes, lancées avec aſſez de rapidité pour ſe répandre à deux ou trois cens lieues de diſtance.

Pline auroit bien dû ſentir qu'on affoiblit un récit, quelque tragique qu'il ſoit d'ailleurs, en y mêlant des circonſtances abſurdes, & celle-là l'étoit aſſez pour le frapper. Mais en général c'eſt toujours l'eſprit qui fait les deſcriptions. La raiſon les rendroit trop froides, & on ſe pique bien moins en les écrivant, de peindre ce qui a effrayé l'imagination pendant le danger, que ce qui la flatte quand il eſt ceſſé.

Ce n'eſt point par malignité que je me livre à ces obſervations : mais

---

(*a*) Vix viam deſerueramus, & nox, non quaſi illunis & nubila, ſed qualis in locis clauſis, lumine extincto. *Plinii Epiſt.* lib. 6.

enfin il n'est pas inutile de faire connoître combien les grands noms sont trompeurs. Leur autorité couvre souvent bien des petitesses, comme dans les bâtimens somptueux les plus beaux vernis décorent, & font quelquefois briller les matieres les plus viles.

On sent bien que sous un Prince tel que Titus, il ne fallut aux peuples, pour obtenir des soulagemens, que le tems de les solliciter. L'Empereur se hâta même de prévenir leurs demandes. Il se transporta sur le théâtre où s'étoient passées les scénes terribles dont nous venons de parler. Il sembloit qu'il voulut se convaincre plus vivement de la nécessité d'en réparer les malheurs, en s'obligeant à en considérer les suites de plus près.

Il en fut de même de la contagion & de l'incendie. Il employa, pour les combattre, & ensuite pour les faire oublier, tout ce que la grandeur de l'Etat donnoit de puissance à un Souverain de Rome, tout ce qu'une tendresse inépuisable auroit pû inspirer d'activité à un pere affectionné. Il prodiguoit les remedes en tout genre.

Il encourageoit par des exhortations & par des récompenses, les hommes experts dans l'art de guérir. Il prenoit sur lui la réconstruction de tous les édifices détruits par le feu, & tandis qu'il chargeoit ainsi son trésor d'un surcroît de dépenses, il diminuoit les impôts. Il en supprimoit plusieurs. Il adoucissoit les autres. Son économie lui fournissoit même de quoi étaler dans les spectacles, devenus nécessaires au peuple de Rome, une magnificence que n'avoit pû atteindre la prodigalité de ses prédécesseurs.

Cet exemple unique jusqu'ici se renouvelle encore sous nos yeux. Nous le voyons avec admiration retracé en Lorraine par un Prince qui n'a, pour ainsi dire, d'autre fonds que la grandeur de son cœur. Chéri comme Titus, & digne de l'être comme lui, il a exécuté ce que des Rois bien plus puissans n'auroient pas même osé imaginer. Il a trouvé moyen, avec un très-petit revenu, de remplir une grande province de fondations ou utiles, ou honorables, & toutes presque également glorieuses pour leur Auteur.

De pareils regnes ne devroient point finir. Mais la Providence ne se conforme pas toujours à nos souhaits. Elle avoit marqué un terme bien court à celui de Titus. A peine avoit-on commencé à se réjouir de son élévation, qu'il fallut pleurer sa perte. Mais au moins en descendant au tombeau, ses oreilles ne furent frappées que par des actions de graces. S'il avoit vû les désastres de sa patrie, il les avoit réparés. Son caractere ne se démentit point même dans les bras de la mort, & ses derniers ordres furent des bienfaits.



DOMITIEN, XI. EMPEREUR regne 15 ans & quelques jours.

CHAPITRE VII.

Tyrannie de Domitien. Il chaſſe encore les Philoſophes. Sa haine pour les beaux arts. Ce que c'étoit qu'Apollonius de Tyane.

L'Inſtant où l'on apprit que Titus n'étoit plus, cauſa un deuil univerſel dans l'Empire. C'étoit une grande famille qui pleuroit ſon pere, & la vivacité des regrets égaloit la grandeur de la perte. Un ſeul homme triomphoit de la douleur générale que ſa joie n'étoit que trop propre à juſtifier. Cet homme étoit le frere & l'héritier de Titus, le ſecond fils de Veſ-

pasien, qui ne ressembloit assurément ni à l'un ni à l'autre.

Il portoit le nom de Domitien. Ce n'étoit pas celui de sa famille : mais il lui étoit encore plus étranger par son caractere. Il s'étoit livré dans sa jeunesse à tous les désordres, qui sont ordinairement la suite & l'effet de l'opulence. Cette foiblesse ne lui auroit pas fait de tort, s'il avoit sçu travailler à s'en guérir comme son prédécesseur. En commençant à porter la couronne, il avoit un bel exemple à suivre. Les larmes des peuples qui couloient encore au nom de son pere ou de son frere, lui indiquoient assez comment il pourroit parvenir à mériter de pareils éloges. Mais cette espéce de gloire est celle dont il parut le moins jaloux.

On vit remonter avec lui sur le trône le sens froid impitoyable de Tibere, la démence furieuse de Caligula, & les débauches tyranniques de Néron. Vespasien & Titus avoient appris à ménager le sang des hommes. Sous leur successeur il redevint plus facile à ré-

pandre que celui des animaux. Le mérite qu'ils n'avoient pas craint d'estimer & d'encourager, ne fut plus qu'un crime impardonnable, comme il l'avoit été avant eux. Quiconque eut le malheur de se distinguer par des talens, n'eut plus désormais à attendre du Souverain, que des affronts & même la mort.

Il renouvella, comme nous l'avons dit, la proscription prononcée par son pere contre la philosophie. Mais Vespasien sage & modéré jusques dans ses sévérités, n'avoit puni que ce qui méritoit de l'être. Il avoit chassé des harangueurs hautains & séditieux qui abusoient de ses bontés pour l'outrager. Il n'avoit pas confondu dans son ressentiment, contre leurs déclamations turbulentes, les arts paisibles qui embellissent la terre, ou qui aident à adoucir les miseres de la vie.

Il paroît que Domitien les enveloppa tous dans ses soupçons. L'éloquence sur-tout attira sa défiance & ses rigueurs. Il n'en vouloit que dans les délateurs qui servoient sa barbarie. Pour obtenir de lui le pardon des

talens, il falloit lui en faire le sacrifice. Ceux qui avoient assez de générosité pour refuser de se prostituer ainsi, ne tardoient pas à devenir suspects, & à se voir proscrits.

Parmi les Philosophes célebres dont ce second orage troubla le repos, le plus fameux est cet Apollonius de Tyanes, dont on a porté des jugemens si différens. On a d'abord révéré sa mémoire, au point de lui consacrer des Autels. Des Païens zélés n'ont pas craint de le comparer au Sauveur du monde; & un Empereur, estimable d'ailleurs (*a*), l'avoit, dit-on, placé parmi ses Dieux, entre Abraham & Jesus-Christ.

Mais du comble des honneurs on a tâché ensuite de le précipiter dans le plus ignominieux mépris. Les Auteurs chrétiens se sont attachés à l'avilir en proportion de ce que leurs adversaires cherchoient à l'honorer. De nos jours M. de Tillemont en a fait dans

(a) Alexandre Severe.

ſon hiſtoire un long article, ou plutôt une longue ſatyre. Il a encore eu depuis des imitateurs plus outrés. Il ne tient pas à ces cenſeurs inconſidérés, qu'on ne regarde Apollonius comme un ſcélérat heureux, comme un impoſteur adroit, qui après avoir lui-même trompé les hommes durant ſa vie, a ſervi de prétexte à ſes diſciples, pour les tromper après ſa mort.

C'eſt une choſe très-indifférente ſans doute aujourd'hui que la mémoire d'Apollonius. Il importe bien peu au monde qu'on la révere ou qu'on la condamne. Mais enfin puiſque l'hiſtoire eſt l'aſyle des grands noms opprimés, puiſqu'elle eſt le refuge des vertus injuſtement flétries, puiſqu'un de ſes premiers devoirs eſt de ſe tranſporter dans les tombeaux des morts, & d'y reſtituer à leurs cendres, les honneurs dont l'envie les a fruſtrées, on peut lui pardonner de veiller pour en écarter la calomnie qui cherche à les troubler.

Apollonius, de l'aveu de ſes plus violens ennemis, étoit un homme

tempérant, détaché des plaisirs, dévoué par choix à la vie la plus dure, à l'abstinence la plus rigoureuse. Il ne prêchoit que l'amour de la justice, & son exemple enseignoit encore mieux que ses discours à la pratiquer. Il dédaignoit les richesses. Il exhortoit les hommes à se chérir, à réprimer leurs penchans quand ils pouvoient nuire à la société, & à les combattre même lorsqu'ils n'étoient que vicieux, sans paroître nuisibles.

Il n'avoit qu'une ambition, & la plus pardonnable de toutes. Il souhaitoit de se voir considéré, respecté de ses contemporains. On ne sçauroit lui faire un crime de n'avoir pas sçu s'élever jusqu'à la perfection de l'humilité chrétienne, qu'il ne connoissoit pas. Si c'est une foiblesse, au moins ce n'est pas un défaut en lui, d'avoir été sensible à ces hommages volontaires qui ne sont pas sans doute un prix suffisant pour la vertu, mais qui peuvent légitimement l'encourager, & dont les ames les plus nobles ont quelquefois besoin.

Les reproches qu'on lui fait pour

ternir tant de grandes qualités, ſe réduiſent à trois. Premierement, dit-on, c'étoit un Magicien. Secondement, il a eu le malheur d'être oppoſé, & même préféré par des Gentils au Fils de Dieu incarné. Troiſiemement, ſa vie a été remplie de prodiges ridicules, de fables abſurdes, par les Hiſtoriens qui nous l'ont conſervée.

Je l'ai dit : je ne ſuis point ſon apologiſte. Je ne ſonge pas à relever ſes Temples, & mon deſſein n'eſt point d'engager perſonne à l'adorer : mais enfin eſt-ce avec de pareilles armes qu'on devroit attaquer la réputation des grands hommes ?

C'étoit un Magicien ! Mais ce mot ne préſente aucune idée. On entrevoit qu'il ſignifie tout au plus, ce que nos peres appelloient un *Sorcier.* Or eſt-ce de nos jours, eſt-ce devant des hommes inſtruits qu'on devroit ſe permettre d'accuſer un homme inſtruit d'avoir été Sorcier ? Cette eſpéce d'êtres mal faiſans a diſparu avec les fées, les génies, &c. qui n'exiſtent plus

qu'à l'Opera, & dans des romans ignorés ou méprisés.

Le lever de la raison a fait évanouir ces contes puériles, qui s'accréditent pendant ses éclipses. Dieu a pû laisser un pouvoir presque surnaturel dans des occasions extraordinaires, à des hommes réprouvés par sa justice. Il est possible qu'il ait toléré leurs prestiges, pour satisfaire les vûes cachées de sa providence : mais il ne l'est pas qu'il ait laissé réduire en art le secret de troubler les loix de la nature, ni qu'il en ait en quelque sorte abandonné la conduite à des mains qui l'auroient déshonorée.

Il est malheureux sans contredit pour Apollonius, que des blasphémateurs ayent cru l'exemple de ses vertus purement humaines, propre à contraster avec la perfection que Jesus-Christ a bien voulu attacher à son corps mortel. Mais enfin doit-il répondre de l'audace de ses partisans? Ce n'est qu'après sa mort qu'on s'est avisé de faire un parallele si injuste, & cependant si honorable pour lui. Il ne

paroît point par ſon hiſtoire qu'il ait eu la moindre connoiſſance du chriſtianiſme, ni aucune envie de lutter avec les Envoyés reſpectables qui le prêchoient.

Ce n'eſt point ſur lui qu'il faut jetter l'abus ſacrilege qu'on a oſé faire de ſa mémoire. Il n'a pû ſans doute ni le prévoir ni le prévenir. Il n'exiſtoit plus de lui que ſon nom, quand on l'a employé à cet uſage coupable. Prétendre lui en faire porter la peine, c'eſt imiter ces chiens qui mordent avec fureur la pierre dont on les a frappés.

Son hiſtoire, comme celle de tous les hommes devenus fameux en quelque genre que ce ſoit, eſt défigurée par des abſurdités : mais il en eſt encore certainement très-innocent. Quelle réputation pourroit ſubſiſter, ſi les ſiécles poſtérieurs ne jugeoient du mérite des ſiécles qui les ont précédés, que par celui de leurs Hiſtoriens ? Ce ne ſeroit plus la vertu, ce ſeroit le haſard qui fixeroit les rangs aux yeux de la poſtérité. Pour s'immortaliſer, ſoit en bien, ſoit en mal, il ne ſeroit plus néceſſaire de ſe ſouiller par

des crimes, ou de ſe diſtinguer par de grandes actions, il ſuffiroit de trouver ou un ennemi ou un panégyriſte : & encore comme il eſt bien plus facile de réuſſir dans la ſatyre que dans les éloges, la maladreſſe de ceux-ci pourroient déshonorer leur objet, ainſi que la vivacité des invectives. La gloire reſſembleroit à ces pierres peu brillantes par elles-mêmes, qui jettent plus ou moins d'éclat, ſuivant l'habileté des ouvriers qui les employent.

Philoſtrate eſt un Ecrivain plus que médiocre. Il eſt plein d'erreurs & de mépriſes. Je ne veux pas les juſtifier, quoique parmi celles qu'on lui reproche, il s'en trouve qui ſont encore aujourd'hui très-accréditées. De grands Phyſiciens ont cru, comme lui, que les vents étoient la cauſe primitive du flux & du reflux de la mer. Il y a bien des ports où l'on eſt encore perſuadé que la marée a, comme il le dit, autant d'influence ſur la vie des hommes que ſur ſes rivages, & que le reflux ſeul eſt funeſte aux malades.

Mais ſans entrer dans la diſcuſſion de ces puérilités peu intéreſſantes, on

peut oppoſer au témoignage décrié de Philoſtrate, le témoignage irrécuſable d'un Pere de l'Egliſe. Si le Diſciple d'Apollonius a pû flétrir la vie de ſon héros en la touchant, un Ecrivain tel que S. Jerôme, peut ſans doute lui rendre tout ſon honneur, s'il s'en déclare l'apologiſte. Or voici ce que l'on trouve dans une de ſes Epîtres.

Il parle des hommes célebres dans toutes les religions, qui ont fait de grands voyages pour s'inſtruire, pour voir de leurs yeux ce que les livres leur avoient appris. Il cite Pithagore, Platon, S. Paul. Entre ces lumieres du paganiſme, & ce héros de la vérité, il place Apollonius de Tyane, & il dit :

» On a vu, il n'y a pas long-tems,
» un prodige inoui, digne d'être connu
» de tous les ſiécles, & tel qu'il effa-
» çoit aux yeux des étrangers tout ce
» que Rome pouvoit offrir à leur cu-
» rioſité. Je parle de ce célebre Apol-
» lonius, *traité de Magicien par le*
» *peuple*, & de Philoſophe par les gens
» inſtruits. Il a été en Perſe : il a fran-
» chi le Caucaſe, parcouru l'Albanie,

» la Scythie, &c. pour pénétrer jus-
» qu'aux extrémités des Indes. Enfin
» après avoir traversé ce large fleuve
» nommé le Phison, il est parvenu
» jusqu'à la retraite des Brachmanes,
» où il a vu Hiarchas assis sur un trône
» d'or, & se désaltérant dans la fon-
» taine de Tantale. Il l'a entendu dis-
» serter au milieu d'un petit nombre
» de disciples, sur les loix de la na-
» ture & les révolutions des astres (*a*).
» De là il est revenu à Alexandrie
» par la Babylonie, la Chaldée, la
» Médie, l'Assyrie, la Parthie, la Sy-
» rie, la Phénicie, l'Arabie, la Pa-

(*a*) Habuit illa ætas inauditum omnibus seculis, celebrandumque miraculum, ut urbem tantam ingressi, aliud extra urbem quærerent. Apollonius *sive ille Magus, ut vulgus loquitur*, sive Philosophus ut Pithagorici tradunt, intravit Persos, pertransivit Caucasum, Albanos, Scythas, Messagetas........ Pervenit ad Brachmanos, ut Hiarcham in trono sedentem aureo, & de Tantali fonte potantem, inter paucos discipulos de natura, de motibus siderum, ac dierum cursu docentem audiret. *Hier. Epist. Paulino.*

» lestine. Il s'est ensuite mis en marche pour aller trouver les Gymnosophistes, & voir la fameuse table du soleil tracée sur le sable. Il a trouvé par-tout de quoi s'instruire, & en *profitant toujours, devenir de plus en plus parfait* (a).

Telle est donc la maniere dont s'exprime, au sujet d'Apollonius, un des premiers oracles de l'Eglise. Il ne l'appelle ni fourbe, ni imposteur. Il remarque que ce Philosophe n'étoit traité de *Magicien* que par le peuple grossier, *Vulgus*. C'est en effet la premiere injure par laquelle il croit dégrader les lumieres qui l'éblouissent. Ce passage seul est une preuve évidente que la mémoire d'Apollonius étoit encore en vénération du tems de S. Jerôme, comme celle de tous

---

(a) Inde per Elamitas........ perrexit Æthiopiam, ut Gymnosophistas & famosissimam solis mensam videret in sabulo. Invenit ille vir ubique quid disceret, & *semper proficiens, semper se melior fieret.* Ibidem.

les grands génies du Paganisme. Ce Saint regrettoit sans doute au fonds de son cœur, que tant de mérite fut resté inutile à celui qui l'avoit possédé : mais il lui rendoit volontiers un hommage sans conséquence. Il ne se croyoit point obligé à le déshonorer après sa mort, parce que sa vie avoit été vertueuse.

J'ose le dire d'après lui, Apollonius est un des plus beaux modeles dont la philosophie humaine se puisse glorifier. Les Socrates, les Platons ne l'ont pas surpassé, & tous ceux que le caprice de Domitien chassoit alors de Rome, auroient été bien estimables, s'ils avoient pû lui ressembler.



CHAPITRE VIII.

Vanité de Domitien. Traits estimables dans sa conduite. Si l'on peut admettre les raisons qu'apportent les Historiens pour motiver ses violences.

En privant ainsi ses Etats d'une foule d'hommes éclairés, qu'il auroit dû tâcher plutôt d'intéresser à sa gloire, Domitien les peuploit de figures inanimées qui ne pouvoient pas la rétablir. L'histoire le représente comme un petit génie, avide de toutes les distinctions qui s'accordent plus souvent à la place qu'au mérite, & qui deviennent une véritable satyre pour celui qui les obtient ou les exige, quand elles sont mal appliquées.

Il se faisoit construire des arcs de triomphes pour des victoires qu'il n'avoit pas remportées. Il vouloit qu'on lui érigeât des statues dans tout l'Empire, & celles qu'on lui consacroit à

Rome devoient être d'or, ou au moins d'argent. L'usage d'en élever y étoit commun de tout tems. Mais tant que la République avoit duré, cet honneur étoit la récompense des grands hommes qui l'avoient bien servie. Depuis l'établissement de la Monarchie on le réservoit pour les Souverains, ou pour leurs favoris.

Domitien l'avilit à force d'en abuser. Il avoit la foiblesse de s'enorgueillir de ces monumens que la flatterie éleve plutôt que la reconnoissance. Il ne songeoit pas que ces représentations muettes ne peuvent rien auprès de la postérité, en faveur du Prince dont elles portent le nom, & que pour les rendre vraiment honorables, il faut les faire précéder par de grandes actions qui parlent pour elles.

C'étoit ordinairement en vertu d'un décret du Sénat qu'on les élevoit. Cette vile Compagnie caressoit la vanité de son tyran, comme un mendiant flatte un dogue par qui il craint d'être dévoré. Ce qu'il y avoit de plus triste, c'est que l'excès même de ces bassesses devenoit inutile. Il déshonoroit les

malheureux qui n'en rougiſſoient pas ; mais il les déshonoroit ſans les ſauver. Domitien leur ſçavoit peu de gré de leurs complaiſances rampantes. Il prenoit plaiſir à les écraſer, en les voyant ſe proſterner ſi lâchement devant lui. Un nombre conſidérable de Sénateurs fut ſacrifié à ſes défiances, ou à ſon mépris : & pendant tout ſon regne, ceux même qui ne coururent point de dangers, eſſuyerent les plus grandes allarmes.

Il ne faut pourtant pas le regarder comme un Souverain abſolument ſans talens, ni croire que ſon adminiſtration ſi funeſte en pluſieurs genres, le fut également en tous. Le cœur des hommes raſſemble ſouvent des extrémités fort oppoſées : & l'hiſtoire de ce Prince eſt une nouvelle preuve de la maxime que nous avons avancée, qu'un gouvernement cruel n'eſt guère redoutable qu'à ceux qui en partagent l'éclat.

Domitien, ainſi que Tibere, veilloit, avec une ſévérité impartiale, ſur les Magiſtrats chargés de rendre la juſtice. Il réformoit ſouvent des Ar-

rêts injustes. Il en punissoit les auteurs. Il reprimoit les exactions des Gouverneurs de Provinces, à qui la constitution de l'Empire laissoit un pouvoir presque illimité.

Les Ecrivains sont même forcés d'avouer que sa rigueur étoit plus avantageuse que la bonté de Nerva, ou de Trajan. L'une prévenoit les violences en effrayant ceux qui pouvoient être tentés de les commettre. L'autre sembloit les encourager en en laissant espérer le pardon. Quand même cette espérance auroit été fausse, c'étoit déja un grand mal pour les sujets, que les représentans du Prince eussent la facilité de la concevoir.

Cet abus n'avoit pas lieu sous Domitien. On étoit persuadé que les fautes trouveroient en lui un censeur impitoyable. On craignoit d'être exposé à ses recherches. Les hommes appellés à remplir les fonctions publiques, devenoient doux en songeant à la dureté du maître dont ils tenoient la place. Le repos, la tranquillité des petits naissoit de la contrainte terrible où vivoient les grands.

Il en étoit de même dans la recette & la répartition des impôts. Il n'y souffroit de prévarication dans aucun sens. Il sçavoit combien il est difficile aux mains chargées des recouvremens, de ne pas s'ouvrir quelquefois à des gains peu légitimes. Mais il prenoit soin de les remplir lui-même, afin de les préserver des risques de leur emploi. Il donnoit à ses régisseurs de forts appointemens, & ne leur laissoit ensuite que l'alternative d'une conduite irréprochable, ou d'un châtiment infaillible. Cette politique feroit honneur aux meilleurs Princes : mais malheureusement elle est aussi rare que judicieuse.

Les biens de sa maison n'étoient pas gouvernés par Domitien, autrement que ceux de l'Etat. Il se gardoit bien d'autoriser les Officiers de son domaine à fatiguer ses voisins par des entreprises odieuses & trop souvent tolérées. Il ne voyoit qu'avec indignation ces furets financiers qu'on emploie à fouiller dans les souterreins les plus obscurs, pour en faire sortir au nom du Prince des droits oubliés

& preſcrits. Il les condamnoit même, à des ſupplices encore plus juſtes que cruels, quand leurs recherches ſe trouvoient infructueuſes. Lorſqu'elles réuſſiſſoient, il conſentoit rarement à en profiter. Il anéantiſſoit toujours les titres ſuſpects, & ſouvent les plus authentiques.

Il eſt étonnant que ce ſoit dans les Hiſtoriens qui nous ont conſervé ces traits admirables, que ſe retrouvent les déclamations les plus indécentes contre les exactions de Domitien, contre la violence de ſes rapines, contre l'avidité avec laquelle ſuivant eux il s'emparoit des ſucceſſions. Il étoit, diſent-ils, généreux par goût & non par principes ; & c'eſt par cette raiſon qu'il changea de conduite avec les circonſtances. Quand il ſe fut épuiſé par des dépenſes inſenſées, il devint moins délicat ſur les moyens d'y ſuppléer ; & la libéralité la plus honorable fit place à l'avarice la plus inhumaine. Il eſt aiſé pourtant de ſentir que cette prétendue métamorphoſe n'eſt pas moins abſurde que les traits que j'ai

déja relevés dans ces Ecrivains inconséquens.

D'abord, si la générosité de Domitien étoit la suite de son caractere, elle devoit être bien plus solide que s'il l'avoit due à des principes étrangers. C'est dans le cœur que les vertus & les vices durables prennent leur source. Personne n'ignore combien la force des penchans naturels est supérieure à celle des inclinations refléchies ou suggerées.

D'ailleurs quelles étoient donc les dépenses assez énormes pour produire un effet si étrange ? On parle de spectacles, de bâtimens, & d'augmentation dans la paye des troupes. Mais aucun de ces objets ne fut porté sous Domitien aux excès dont son siécle avoit été déja témoin. Aucun n'étoit capable de ruiner un Empereur Romain.

La nécessité de donner des spectacles au peuple étoit devenue un des devoirs attachés à sa place. Il pouvoit le remplir volontiers, & même avec magnificence. Il étoit possible qu'il y cherchât moins le plaisir du public que

le ſien. Mais il ne paroît pas qu'il ait à cet égard, ni égalé la folie ruineuſe des Caligula, des Nérons, ni ſurpaſſé la prodigalité prudente de ſon frere Titus.

Les bâtimens faiſoient un autre article moins néceſſaire peut-être : mais ſi c'eſt un reproche à faire à Domitien, il lui eſt commun avec tant de Princes, que cette conſidération ſeule peut preſque le juſtifier. Titus & Veſpaſien avoient bâti bien davantage. Il eſt ſûr que cette eſpéce de dépenſe, quoiqu'onéreuſe au premier coup d'œil, ceſſe de le paroître quand on la conſidére avec attention. L'argent qu'elle employe retourne aux mains qui l'ont fourni. Les artiſtes, les ouvriers, le peuple dont il anime les travaux, ne le reçoivent que pour le répandre. S'il ſort un moment des coffres du Prince, il ne tarde pas à y rentrer, & il ſeroit plus dangereux de ſouffrir qu'il y reſtat ſans mouvement, qu'il ne l'eſt de lui procurer des iſſues. Quoique des édifices magnifiques ſoient un mal pour les mœurs aux yeux des politiques rigides, on ne ſçauroit cependant

pendant le compter au nombre de ceux qui engendrent l'oppreſſion.

Il eſt vrai qu'on accuſe Domitien d'avoir mis dans ſes entrepriſes, en ce genre, trop de ſomptuoſité. Mais il eſt bien probable que les calculs d'après leſquels on le condamne, ſont encore plus exagérés que ſes dépenſes. Plutarque par exemple ſoutient que dans la conſtruction du Capitole, il conſuma en dorure ſeule, pour plus de trente-ſix millions (*a*) de nos livres du plus précieux des métaux. Mais Plutarque n'a pas penſé qu'une pareille ſomme donneroit en nature plus de quarante pieds cubes d'or. Avec cette maſſe on auroit doré non pas le Capitole, mais Rome, mais toutes les villes de l'Italie, quelqu'épaiſſeur qu'on eut donnée à la dorure.

(*a*) Je me ſers de l'évaluation d'un Ecrivain moderne. Elle pourroit & devroit être pouſſée beaucoup plus haut, d'après les termes du texte Grec. Il porte douze mille talens. Cette ſomme ſur le pied actuel de nos monnoies, vaudroit plus de 60 millions.

Quant à l'augmentation de la paye des troupes, elle pouvoit surcharger le trésor; mais elle étoit incapable de l'obérer. Elle ne montoit qu'à un quart de surplus. L'Empire n'entretenoit pas quatre cens mille hommes effectifs à beaucoup près. La paye du soldat, comme nous l'avons vu sous Tibére, n'étoit que de sept sols & demi de notre monnoie. Domitien put sans imprudence la faire monter à dix. En général, on n'a jamais vu de gouvernement accablé par la solde réglée du militaire. Elle ne lui donne précisément que la vie, & cette dépense n'épuise pas plus un Etat, que la nécessité de nourrir ses chiens ne ruine un Berger.

Peut-être même la variation des monnoies rendoit-elle ce changement indispensable à la fin du premier siécle de l'Empire. Entre Tibére & Domitien, il s'étoit écoulé plus de soixante ans. Le numéraire des espéces pouvoit être augmenté. Alors leur valeur auroit baissé. La paye des soldats jugée jusque là suffisante à sept sols & demi, auroit cessé de l'être,

& Domitien en l'augmentant, n'auroit fait qu'une opération ſage.

Le Miniſtere François vient de l'imiter. Nos troupes reçoivent depuis un petit nombre d'années, un ſixiéme de plus que ce qu'elles reçevoient auparavant. Loin de blâmer cette diſpoſition prudente, le public y a applaudi avec raiſon. Il eſt bien probable qu'on en a du faire autant à Rome, lors du changement introduit par Domitien. Mais ou la malignité des Ecrivains n'en a montré que ce qui pouvoit le rendre odieux, ou leur incapacité nous a caché les raiſons qui pouvoient le juſtifier.



CHAPITRE IX.

Imprudence de Domitien, qui mécontente jusqu'aux gens de sa maison. Ils conspirent contre lui. Ils s'assurent de la protection de Nerva qu'ils se proposent d'élever à l'Empire. Assassinat de Domitien.

D'Après le chapitre précédent on peut voir que Domitien étoit, comme presque tous les hommes, un mélange de défauts & de bonnes qualités, de vertus & de vices. Il est vrai que le partage en lui n'étoit pas égal. Les uns l'emportoient prodigieusement sur les autres, & c'est là en général ce qui distingue les bons Princes d'avec les mauvais.

Celui-ci se voyoit détesté presque autant que Néron. Il avoit aussi les mêmes inquiétudes. La haine qu'il se sentoit pour les personnes les plus distinguées de l'Empire, lui faisoit juger de celle qu'on nourrissoit contre

lui. Elle redoubloit ſes ſoupçons ſans les guérir. Elle aigriſſoit ſa cruauté ſans le tranquilliſer, & le ſang qu'il répandoit à grands flots, ne fermoit point les plaies qui lui dévoroient le cœur.

Dans l'excès de ſes craintes, il oublioit même une précaution qui échappe rarement aux tyrans déterminés. Ils s'aſſurent au moins de quelques complices, à qui ils accordent l'impunité, pour prix de leur dévouement. Ce ſont les griffes du Tigre. Il les ménage avec ſoin, afin de pouvoir compter ſur leur ſecours, quand il a quelque proie à déchirer. Domitien manqua à cette politique des brigands. Ce n'étoit pas un titre auprès de lui pour échapper à ſes défiances ſanguinaires, que de les favoriſer; & dans ſa fureur il briſoit ſouvent juſqu'aux inſtrumens qui la ſervoient.

Les Officiers de ſes gardes ſe trouvoient tout d'un coup expoſés aux maux, aux violences qu'ils exerçoient en ſon nom. Ses miniſtres paſſoient de ſon cabinet dans la priſon, & de ſa converſation au ſupplice. Ses pro-

pres domestiques le redoutoient autant que les étrangers. Quand ils eurent vu sur-tout un d'entre eux, nommé Epaphrodite, qui après l'avoir longtems servi fidélement, fut condamné & exécuté, parce qu'appartenant autrefois à Néron, il l'avoit aidé à se donner la mort, ils conçurent qu'une tyrannie si infructueuse ne méritoit pas de les avoir pour soutiens. Ils se déterminerent à arrêter des crimes qu'ils ne pouvoient pas se promettre de partager impunément.

En peu de tems, il se forma une conspiration d'autant plus terrible, que tous ceux qui y entroient demeuroient dans le Palais, & qu'ils avoient le plus libre accès auprès du Prince. C'étoient ses Chambellans, ses Secrétaires, les Capitaines de ses Gardes. Sa femme même se mit à leur tête, & ce n'étoit pas la moins animée.

Il avoit eu autrefois pour elle une vive passion. Il l'avoit même enlevée à son premier mari pour l'épouser. Quand la réflexion eut succédé à la premiere ivresse de l'amour, il s'apperçut qu'elle le trompoit. Il vit clai-

rement qu'elle lui donnoit des rivaux, & que la ſouveraine puiſſance ne le défendoit pas d'un affront moins fâcheux par lui-même, que par l'idée qu'on en a. L'Impératrice lui préferoit ouvertement un Comédien jeune & bien-fait. Il l'avoit répudiée d'abord, après avoir puni ſon amant. Enſuite il s'étoit laiſſé amener à la reprendre, & cette femme hautaine n'avoit conſenti à rentrer dans ſes anciens droits, que pour faciliter ſa vengeance.

Elle ſollicitoit donc ceux qu'un intérêt commun engageoit à la ſervir. Elle les armoit elle-même. Elle leur diſtribuoit des poignards, & leur reprochoit comme des preuves de lâcheté, tous les momens que ſon mari reſpiroit encore.

Ceux-ci n'avoient pas moins d'ardeur : mais ils mettoient dans leurs projets moins d'emportement, & plus de politique. Ils ne ſongeoient pas tant à ſe venger, qu'à ſe mettre en ſureté. Ce n'étoit pas l'ennemi de Rome qu'ils vouloient punir. Ils ne ſe propoſoient que de ſe défendre contre un maître impitoyable, toujours prêt

à les faire périr eux-mêmes , après les avoir employés à faire périr les autres.

On n'avoit pas encore oublié dans Rome le sort du généreux Chéréa. On se souvenoit du prix qu'avoit reçu le dernier vengeur de la liberté. On sentoit bien qu'il ne l'avoit du qu'à sa grandeur d'ame, & qu'il auroit pu s'assurer l'impunité , si, au lieu d'appuyer la chimére héroïque qui l'avoit perdu , au lieu de consumer le tems à essayer de briser les chaînes de l'Empire , il s'étoit contenté d'en remettre les clefs dans d'autres mains. Il auroit joui sans risque de l'honneur d'avoir tué Caligula , s'il s'étoit hâté lui-même de lui donner un successeur.

Les ames peu élevées qui songeoient à imiter son action , n'étoient pas assez nobles pour en ambitionner la récompense. Les conjurés qui se préparoient à ôter la vie à Domitien , étoient décidés à donner sa place à un Prince qui n'en eut l'obligation qu'à eux. Après avoir long tems hésité , ils s'arrêterent enfin à un choix , qui par ses suites dut leur valoir de

la part des Romains une reconnoiſſance immortelle, plutôt qu'un pardon paſſager.

Ils ſe déterminerent en faveur de M. Cocceius-Nerva, vieillard eſtimable par la ſplendeur de ſon origine. par le mérite de ſes ancêtres, & ſurtout par le ſien. Il étoit alors exilé, Son grand âge l'avoit dérobé à la rigueur de Domitien. Ce Prince n'avoit pas cru néceſſaire de hâter la fin d'une vie que les loix de la nature alloient éteindre. Il y avoit lieu pourtant de redouter ſon impatience. Il étoit à craindre qu'il ne prît le parti d'aider la nature, ſi elle lui paroiſſoit trop lente. Auſſi Nerva livré à des inquiétudes perpétuelles, reçut avec joie la propoſition qu'on lui fit d'accepter l'Empire, dès que ſon ennemi l'auroit perdu. Il encouragea les conjurés. Il leur promit l'impunité, & la conſervation de leurs emplois. Sur cette aſſurance ils précipiterent l'exécution de leur entrepriſe. Domitien fut aſſaſſiné, & Nerva déclaré Empereur le même jour.

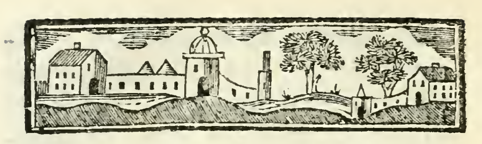
Son avénement eſt une époque bien

intéressante dans l'Histoire de Rome. Alors commença pour elle un nouveau siécle. La vertu fut remise en honneur sous des Princes qui la pratiquoient. Le plus grand des hommes cessa d'être le plus coupable, & la scélératesse la plus inouie ne fut plus l'appanage presque inséparable de la premiere place. Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurele mériterent une estime éternelle de la part de la postérité. Sous une sage Monarchie on n'eut plus à craindre les dangers de la liberté, ni l'oppression du despotisme.

Cette situation heureuse dura plus de quatre-vingts ans. Un si long espace de calme offre peu de matiere à une Histoire des révolutions. Ces regnes paisibles ne devroient pas entrer dans mon plan. Il me restraint presque à ne parler que de ceux qui deshonorent la nature humaine. Mais je crois devoir, pour la justifier en quelque sorte, donner au moins une idée rapide de ceux qui lui font honneur. Je n'ai presque eu à retracer jusqu'ici que des événemens funestes. Les siécles postérieurs à celui où nous

nous trouvons, en ſeront encore plus remplis. Au milieu de tant de ſcènes affligeantes, c'eſt une eſpece de conſolation que d'en trouver quelques-unes où le cœur n'ait point à frémir, & même dans le fonds c'eſt une révolution bien extraordinaire, que celle qui plaça ſucceſſivement cinq Princes vertueux ſur un trône déja ſouillé par tant de ſcélérats, & deſtiné par la ſuite à éprouver encore de plus grands excès d'opprobre & d'aviliſſement.





HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
DE
L'EMPIRE ROMAIN.
LIVRE SIXIEME.

NERVA, XII. EMPEREUR regne un peu plus de ſeize mois.

CHAPITRE PREMIER.

Douceur de Nerva. On la trouve exceſſive. Edit ſingulier qui nous reſte de ce Prince.



ERVA avant que de parvenir à la couronne, étoit déja connu par un caractère plein de bonté. On ſçavoit qu'on

n'auroit à craindre de lui ni ressentiment, ni vengeance. On étoit sûr qu'il aimeroit le bien public. Mais on pouvoit douter qu'il eut la force de le faire. L'exemple peu ancien de Galba formoit un préjugé fâcheux contre lui. Ce Prince si estimé dans l'obscurité, avoit démenti sa réputation sur le Trône. On étoit autorisé à appréhender le même sort pour Nerva. Mais au moins, on ne redoutoit de sa part que les défauts d'une ame douce par elle-même, & affoiblie par un corps usé. On entrevoyoit que comme la fermeté de Galba avoit dégéneré en une rigueur insupportable, l'indulgence naturelle de Nerva deviendroit aussi une mollesse excessive.

Ces pressentimens ne furent pas tout-à-fait trompés. Le nouvel Empereur les vérifia en partie. Il s'éloigna autant de la fermeté nécessaire même aux bons Princes, que de l'inhumanité qui fait les tyrans : & comme le sort des grands est d'être toujours exposés à la critique, quelque route qu'ils suivent, ceux qui avoient le plus gémi de la barbarie de Domitien, qui

puniſſoit tout, étoient les premiers à déclamer avec amertume contre la facilité de ſon ſucceſſeur qui ne puniſſoit rien.

Sa premiere démarche, lorſqu'il ſe vit affermi, fut de rendre un Edit bien propre à lui concilier l'affection du peuple, qui ſe laiſſe ſéduire par les générosités éclatantes lors même qu'elles ne lui ſont pas utiles. Il confirma en une ſeule fois tous les préſens de ſes prédéceſſeurs, & cet article qui tient aux mœurs Romaines mérite d'être développé.

C'eſt un uſage reçu dans tous les gouvernemens, que ceux qui approchent le plus du Souverain, ſollicitent ſa libéralité pour leurs intérêts particuliers. Il n'eſt pas moins ordinaire de le voir ſe prêter à des demandes dont il ne ſent pas toujours la conſéquence, & ſatisfaire aux dépens de ſon Domaine, ou de l'Etat, l'avidité qui le perſécute. Il ne lui en coute qu'un mot pour s'en débarraſſer. La facilité de le dire, avec les remercimens qui le ſuivent, lui en dérobent quelquefois les ſuites.

Tibere qui à une ame noire, joignoit un esprit fort éclairé, sentit combien à la longue cette conduite pouvoit devenir préjudiciable à l'Empire, si elle n'étoit restrainte. Elle en auroit insensiblement dispersé les richesses, sans laisser d'autre ressource pour en réparer la dissipation, que le haussement des impôts. Il s'imposa à lui & à ses successeurs, la loi de ne laisser subsister aucune des donations qui les auroient précedés, à moins qu'à chaque évenement elles n'eussent été ratifiées par une Ordonnance expresse.

Cette précaution revient à peu près à celle qui fait regarder parmi nous, le Domaine Royal comme inalienable : disposition très-sage sans doute autrefois, & digne d'être mise au rang des maximes fondamentales du Royaume, mais devenue, pour ainsi dire, caduque par le tems, par le changement des circonstances, & peut-être même dangereuse tant par la facilité avec laquelle on l'élude, que par le peu de fruit que l'on tire de ces dispenses même qui la violent.

Elle conservoit encore toute sa vigueur à Rome. Galba s'étoit piqué de la faire valoir avec séverité. Il avoit fait revenir au Tresor & au Domaine tout ce que la prodigalité de Néron en avoit laissé distraire. Cette démarche n'avoit pas peu contribué à le rendre odieux. Cependant elle étoit aussi sage qu'équitable ; mais aucun des Ecrivains tant anciens que modernes qui en ont parlé, n'en a senti la justice.

Les regnes d'Othon & de Vitellius n'avoient pas été assez longs, pour leur permettre de jetter les yeux sur cet objet. Vespasien s'y étoit appliqué avec soin. Il avoit, comme Galba, soumis à une révision exacte les largesses inconsidérées de ses prédécesseurs. Celles de Vitellius sur-tout exigeoient une réforme prompte. Ce Prince prêt à périr avoit prodigué sans ménagement les biens les plus précieux de l'Etat, pour reculer la défection de ses partisans. Il leur avoit, pour ainsi dire, livré la république au pillage, comme dans une maison embrasée on en abandonne les meubles

à la bonne foi de ceux qui se présentent pour la secourir.

L'économie intelligente de Vespasien lui-même avoit à cet égard dispensé Titus de ces recherches pénibles. On étoit sûr que l'imprudence ni la dissipation n'avoient eu aucune part à ses largesses. Titus en les confirmant sans exception fit honneur à sa bienfaisance, & ne courut point le risque de se voir accuser d'une confiance indiscrete.

Il n'en étoit pas tout-à-fait de même de Nerva. La conduite de Domitien auroit pu essuyer un examen plus rigoureux de la part d'un homme qui lui auroit succédé sans violence. Mais le Prince qui prenoit sa place, aima mieux paroître négliger ses devoirs, que de compromettre ses droits. Sa situation ne lui permettoit point de se hazarder à faire des mécontens, & d'ailleurs son caractère le portoit, comme nous l'avons dit, à ce que demandoient les circonstances.

Il ratifia donc solemnellement les bienfaits de son prédécesseur. On nous

a conſervé dans la collection des lettres de Pline, l'Edit qu'il publia en cette occaſion. C'eſt un monument ſingulier à tous égards. Il mérite de trouver ici ſa place, ne fut-ce que pour faire connoître le ſtile de la Chancellerie Romaine, pour montrer en le comparant avec celui des nôtres, combien il y a de différence entre la véritable grandeur qui ſe ſoutient d'elle même, & la petiteſſe qui cherche toujours des appuis étrangers.

Voici l'Edit en entier. « Romains, » la félicité publique exige de ma part » quelques nouveaux ſoins, & je ſuis » perſuadé que ce n'eſt pas aſſez pour » un bon Prince que d'en avoir la ré- » putation. Chacun de mes citoyens » doit être convaincu que je préfére » la tranquillité générale à la mienne, » que je ſuis également prêt à con- » firmer les anciens dons de mes pré- » déceſſeurs, comme à en répandre » de nouveaux. Afin que la joie uni- » verſelle ne puiſſe être troublée ou » par la crainte de ceux qui en au- » roient obtenu par le paſſé, ou par » le ſouvenir de ceux qui les auroient

» accordé, je veux bien consentir qu'il » ne soit question ni des uns ni des » autres. » (a)

« Personne ne doit me croire ca- » pable de casser ce qui a été fait avant » moi, dans le dessein de le rétablir » afin qu'on m'en ait l'obligation. » Ceux qui ont obtenu quelques li- » béralités ci-devant, peuvent en jouïr » sans que j'exige d'eux aucune recon- » noissance. Ceux qui ont été moins » heureux doivent en attendre de moi, » aujourd'hui que le changement de » ma fortune me donne le pouvoir » de leur en faire. Qu'on sçache que

---

(a) Quædam sine dubio, Quirites, ipsa felicitas temporum edicit, nec spectandus est in iis bonus Princeps, quibus illum intelligi satis est, cum hoc sibi quisque civium meorum spondere possit, me securitatem omnium quieti meæ pretulisse, ut & libenter nova beneficia conferrem, & ante me concessa servarem. Ne tamen aliquam gaudiis publicis afferat hesitationem, vel eorum qui impetraverunt diffidentia, vel ejus memoria qui præstitit, necessarium pariter credidi & lætum, obviam dubitantibus indulgentiam meam mittere.

» je respecte tout le passé, & que c'est
» pour l'avenir seul qu'on doit m'a-
» dresser des prieres. » (*a*)

Telle étoit encore la noble simplicité des Romains dans un tems où ils conservoient toute leur grandeur. Il n'y a personne qui ne sente combien elle étoit supérieure à l'enflure gothique de nos Chancelleries modernes. Elle excluoit également & ce protocole singulier, par lequel des Souverains qui se disent indépendans, s'assujettissent à des formalités toujours minutieuses & souvent puériles, & ces préambules aussi fastueux qu'inutiles, faits dans les Bureaux par des Secrétaires gagés, qui ne sçavent pas que

(*a*) Nolo existimet quisquam quæ alio Principe vel publice, vel privatim consequutus, ideo saltem à me rescindi, ut potius mihi debeat. Si illa rata & certa fecero, nec gratulatio ullius instauratis eget precibus, & qui non habent, me quem fortuna Imperii vultu meliore respexit, novis beneficiis vacare patiantur, & ea demum sciant roganda esse, quæ non habent.

la véritable Majesté dédaigne ces petites fleurs, & que la seule éloquence digne des Princes est celle du cœur.

CHAPITRE II.

Révolte des soldats Prétoriens. Elle engage Nerva à adopter Trajan. Sagesse des motifs qui le déterminent à cette action.

LE reste de la conduite de Nerva étoit dirigé par les mêmes principes de bonté. On ne pouvoit, comme nous l'avons dit, lui en reprocher que l'excès. Son extrême condescendance ne faisoit pas moins de mécontens qu'une extrême rigueur n'en auroit pû produire. Les Sénateurs & les autres citoyens un peu distingués abusoient ouvertement de sa douceur, par des mots piquans qu'ils lui disoient à lui-même.

Les soupçons de Domitien n'avoient que trop peuplé les Isles de l'Archipel, dont nous avons vû que

la politique Romaine faiſoit des priſons d'Etat. Nerva rappella tous ceux qui y étoient renfermés. Cette opération lui auroit été honorable, ſi elle s'étoit bornée aux hommes vertueux injuſtement flétris ſous le regne précédent. Mais il ne s'étoit pas reſtraint à un choix néceſſaire. Il avoit ouvert les portes de Rome ſans exception, à quiconque en avoit été banni. Ceux dont l'exil étoit une peine équitable, avoient profité de ce moment pour s'y ſouſtraire. Elle devenoit même en quelque ſorte pour eux une illuſtration, en les confondant avec ceux que leur innocence ſeule avoit rendu criminels.

Ils rentrerent tous à Rome. Pluſieurs même ſe remirent en faveur à la Cour. Nerva les recevoit à ſa table, avec les Sénateurs, dont la réputation n'avoit jamais été ſouillée. Une grace ainſi prodiguée devenoit odieuſe aux honnêtes gens qu'il forçoit de la partager. On le lui fit ſentir. On parloit un jour en ſoupant d'un de ces délateurs fameux ſous Domitien, & qui étoit mort dans l'exercice de ſon mi-

nistere. *Que seroit aujourd'hui un pareil homme*, dit Nerva ? *Il souperoit avec nous*, lui répondit-on ?

Ce mot hardi, mais vrai, & d'autres de la même nature se répandoient dans Rome. Le peuple, à qui ces traits vifs & malins plaisent toujours, les recevoit avec applaudissement ; mais personne n'en étoit plus flatté que les soldats. On se rappelle ce que c'étoient que ces Prétoriens qui avoient joué un si grand rôle dans les dernieres révolutions. La mutinerie & l'indépendance étoient en quelque sorte devenues l'esprit de leurs corps. Ils étoient fiers d'avoir fait ou combattu successivement cinq Empereurs. Vespasien lui-même qui les avoit eu pour ennemis, n'avoit osé toucher à leurs privileges. Il s'étoit borné à les contenir par sa fermeté. Titus les avoit subjugués par sa réputation guerriere, & Domitien par ses bienfaits. L'oppresseur du Sénat étoit nécessairement leur protecteur.

Mais sous un Prince ami de cette Compagnie, sous une administration avare du sang humain, & attentive à

ſubſtituer en tout la juſtice à la force ; les ſoldats n'étoient plus rien. Ils perdoient la conſidération qu'ils ſe croyoient en droit d'exiger. La comparaiſon de leur éclat paſſé avec leur inutilité préſente, aiguillonnoit ces eſprits ſéditieux. La molleſſe connue du gouvernement actuel les encourageoit à tâcher de s'en faire redouter. Ils étoient même animés ſous main par un de leurs chefs, que le regret de voir diminuer les prérogatives de ſa place, faiſoit entrer dans leur reſſentiment.

Ils ne cherchoient qu'un prétexte pour éclater, & le déſir de venger la mort de Domitien, fut celui qu'ils ſaiſirent. Ceux qui l'avoient tué jouiſſoient de la plus grande faveur. Ils occupoient les premieres places. Tout d'un coup les Prétoriens s'écrient qu'il eſt honteux pour eux de n'avoir pas puni les auteurs d'un pareil attentat. Ils prennent les armes. Ils entrent dans Rome en tumulte. Ils marchent droit au Palais, & demandent hautement qu'on leur livre les aſſaſſins du dernier Empereur.

Cette

Cette démarche audacieuse n'avoit pas eu d'exemple depuis long-tems. On n'étoit plus accoutumé à voir dans la ville que des soldats soumis, & le spectacle de cette troupe furieuse y répandit le plus grand effroi. On croyoit toucher au moment d'une révolution. On s'imaginoit que les Prétoriens dégoutés de Nerva, avoient déja disposé de sa place. On plaignoit le sort de ce vieillard, dont on ne voyoit plus alors que les vertus. Les Sénateurs qui avoient le plus décrié sa foiblesse, trembloient de retomber sous des mains qui leur apprissent à l'estimer.

Nerva lui-même par son caractere & par son âge n'étoit pas disposé à montrer de la fermeté. Il n'attendoit que la mort dans le fond du Palais, où très-peu d'amis l'avoient suivi. Il ne se sentoit point cette sorte de hardiesse qui en impose au vulgaire dans ses plus grands emportemens, & qui presque toujours détourne le péril en le bravant.

Cependant le courage lui revint, quand il sçut qu'il n'étoit pas précisé-

ment l'objet de l'émeute. Les cris des Prétoriens lui apprirent à quel prix ils mettoient leur soumission. Il vit qu'il falloit leur abandonner les artisans de sa grandeur, & les bienfaiteurs de Rome. Ce sacrifice lui répugnoit, & il n'omit rien de ce qui pouvoit en faire perdre le désir aux soldats. Il osa alors se présenter à eux. Il se prosterna à leurs pieds. Il les pressa, les conjura de renoncer à leurs demandes sanguinaires.

La multitude se laisse rarement désarmer par les prieres des hommes faits pour lui donner des ordres. Son audace augmente en proportion de ce que leur fermeté se relâche, & l'instant où elle les voit s'abaisser le plus, est celui où elle les écoute le moins. Nerva en fit l'expérience. Il eut la douleur de voir égorger sous ses yeux ceux à qui il devoit l'Empire. Les soldats exercerent sur leurs corps les cruautés dont une populace déchaînée ne s'abstient jamais : & pour comble d'humiliation, ils contraignirent l'Empereur de les partager en quelque sorte en les approuvant. Ce foible Prince

témoigna publiquement de la reconnoiſſance pour les rébelles qui l'avoient épargné. Il fit afficher des Edits qui légitimoient leur révolte, & la qualifioient de ſervice rendu à l'Etat.

On ſentoit bien que ce qui venoit de ſe paſſer n'étoit qu'une tentative. Perſonne n'ignoroit que les ſoldats ſe voyant ſortis ſi heureuſement d'une premiere entrepriſe, en formeroient bientôt d'autres & peut-être de plus funeſtes. Les bruits qui couroient à ce ſujet, n'étoient que trop capables de les enhardir à les réaliſer. Nerva ſentoit le ſceptre échapper de ſes mains. Il ne ſe diſſimuloit pas qu'il n'avoit plus aſſez de force pour ſe ſoutenir ſur un trône ſi violemment menacé.

Il ſe trouvoit dans la même ſituation que Galba. Agé comme lui, inquiété comme lui par des troupes mal diſciplinées, il conçût qu'il avoit auſſi beſoin d'un appui, dont la vigueur rendit à ſon commandement l'autorité que la vieilleſſe lui faiſoit perdre. Mais il mit bien plus de prudence dans un procédé d'ailleurs tout ſemblable. Il exécuta réellement ce que

Tacite suppose que Galba avoit eu dessein de faire. Ce fut dans tout l'Empire qu'il se chercha un successeur. Son choix, après avoir été murement balancé, tomba sur l'homme le plus capable de le justifier. C'étoit Marcus Ulpius Trajanus, connu parmi nous sous le nom de Trajan, & devenu, avec justice, si célebre.

Nerva, comme nous l'allons voir, ne pouvoit faire un plus beau présent à la République. Il sembla, par cette action, s'être acquitté de tout ce qu'il lui devoit. Le reste de sa vie fut court & paisible. Il mourut peu après, avec la certitude consolante que sa mémoire seroit à jamais chérie, puisque le bien qu'alloit faire son successeur, étoit en quelque sorte son ouvrage.



TRAJAN, XIII. EMPEREUR regne 19 ans & demi.

CHAPITRE III.

Origine de Trajan. Ses vertus. Il est le premier auteur de la liberté du commerce des grains dans Rome.

L'Adoption de Trajan avoit excité une joie universelle, & ce n'étoit qu'à la connoissance de son mérite que l'on pouvoit attribuer des applaudissemens si flatteurs. Il passoit, il est vrai, pour le premier Capitaine de l'Etat : mais s'il n'avoit réuni aux talens militaires, une supériorité de vertus incontestable dans tous les genres, la fierté Romaine auroit pû se croire humiliée par un choix qui la soumettoit en quelque sorte aux ordres d'un étranger.

Son nouveau Prince étoit Espagnol de naissance. La distinction subsistoit encore entre les sujets de l'Empire & ses citoyens. Ils formoient deux ordres très-différens. C'étoit à-peu-près ce que nous appellons parmi nous la roture & la noblesse. Les citoyens avoient comme nos Gentils-hommes des privileges, des prérogatives dont le reste de la Nation étoit privé.

La plus importante depuis soixante ans, avoit été la faculté de prétendre aux grandes charges, & sur-tout à l'Empire. De tous les Césars Vespasien paroissoit avoir été le plus redevable à la fortune : mais il étoit au moins Italien d'extraction. On n'avoit pas cru jusques là que ce titre pût se suppléer, & il ne tomboit dans l'esprit de personne qu'on pût se trouver Empereur de Rome, avant que d'être compté au nombre de ses enfans.

La proclamation de Trajan fit évanouir ce préjugé, & Rome, dont elle sembloit choquer les droits, ne songea pas même à s'en plaindre. Les Maîtres qu'elle s'étoit donnés depuis Auguste, excepté deux, avoient pris à

tâche de déchirer le ſein qui les avoit nourris. Un étranger ferma ſes playes & la rendit heureuſe. C'eſt un trait bien ſingulier qu'elle ait eu en moins de trente ans deux Souverains dignes d'être comparés au meilleur des Princes, au plus grand des hommes, à notre immortel Henri IV. Trajan peut être aſſocié à cet honneur avec Veſpaſien.

Je ne veux pas reprendre ici un parallele que j'ai déja tracé. Mais tout ce que l'on peut ſouhaiter de lumieres, de vertus, de bonté, de véritable grandeur, on le retrouve dans ces trois regnes faits pour ſervir à jamais d'exemples aux Princes jaloux de l'eſtime de la poſtérité. Peut-être même Trajan a-t-il pouſſé plus loin que Veſpaſien l'amour des hommes, l'oubli du faſte, & la connoiſſance des vrais principes du gouvernement. A cet égard il n'a jamais eu d'égal que Henri IV, je dirois même de ſupérieur, ſi je n'étois François.

Les reſſorts qui peuvent rendre une adminiſtration heureuſe, étoient bien loin d'être développés dans Rome.

Le bien & le mal qui s'y étoient faits jusques là, avoient dépendu des inclinations des Princes ou de leurs favoris. La seule maxime constante pour les mauvais étoit de favoriser l'insolence des troupes, & d'affermir l'oppression du Sénat. Les bons l'avoient combattue par leur exemple, sans la détruire.

Aucun d'eux ne s'étoit astreint à voir dépendre la légitimité de sa puissance de l'emploi qu'il en feroit. Aucun n'avoit voulu signer ce traité conditionnel qui ne laisse subsister les droits du Souverain, que tant qu'il ne se permet pas d'en abuser. Il semble en effet anéantir la Monarchie, & n'a jamais existé que dans la Pologne, où il trouble peut-être la tranquillité publique, plus qu'il ne l'appuie.

Trajan fut le premier qui s'imposa hautement la nécessité de s'y conformer, sans qu'on l'en pressât. Il trouvoit cette loi écrite dans son cœur. Il en reconnut la justice avec éclat. Il avoit donné à un de ses amis la charge de Préfet du Prétoire. Il lui dit publiquement, en lui remettant l'épée

qui en constatoit en quelque sorte l'investiture, *C'est ma conduite qui réglera l'usage que vous en devez faire.* Cette parole étoit généreuse. Il falloit être bien sûr de soi pour la hasarder en parlant à des Romains.

Le seul défaut qu'on puisse reprocher à Trajan, c'est d'avoir trop aimé la guerre. Il y avoit été élevé. Il lui devoit sa gloire personnelle, peut-être même son élévation. Il la continua pendant tout son regne, & il est fâcheux qu'on soit obligé d'avouer qu'il la fit presque toujours sans nécessité.

Cette foiblesse dangereuse dans tous les Princes, ne le fut pourtant pas en lui, autant qu'on l'auroit pû craindre. Il avoit d'ailleurs tout ce qui pouvoit la rendre moins funeste. Le soin de ses expéditions éloignées ne lui faisoit pas négliger celui du gouvernement intérieur. Il ne sacrifioit point les peuples à l'entretien des armées : & si la fausse idée qu'il avoit du héroïsme, lui faisoit prodiguer la vie des hommes dans les batailles, il n'en réservoit pas moins l'affection la plus tendre & la plus éclairée à ceux que leur

état diſpenſoit de partager ſes riſques & ſes fatigues.

Il fut le premier Empereur qui ſentit combien la police des grains doit être un objet ſacré, pour quiconque tient entre les mains les rênes du gouvernement. Avant lui il régnoit dans cette partie une confuſion effrayante. Les Souverains de Rome attentifs, plus par habitude que par néceſſité, à en ménager la populace, ſembloient lui ſacrifier tout le reſte de l'Empire. Ils voyoient ſans inquiétude la famine déſoler les provinces, pourvû qu'elle ne s'étendit point juſqu'à la capitale. Ils favoriſoient ſon approviſionnement par les violences les plus odieuſes.

Ils avoient même établi des compagnies qui en faiſoient le commerce excluſif. Les fruits de cette inſtitution étoient, comme on devoit s'y attendre, une monopole non interrompue & des famines fréquentes. Le munitionnaire armé d'une Patente Impériale, achetoit à vil prix dans les provinces des bleds qu'on ne pouvoit vendre qu'à lui. Il faiſoit enſuite monter en Italie, à un prix exorbitant,

cette marchandiſe, qu'on ne pouvoit acheter que de lui.

De-là naiſſoit d'abord la diſette & enſuite la ſtérilité, quand le Laboureur découragé refuſoit de demander à la terre des productions deſtinées à enrichir d'autres mains que les ſiennes. Le gouvernement étonné de ces deux fléaux en fortifioit la cauſe, en redoublant ſes défenſes, & ſes privileges. Il ſe perſuadoit que Rome ſeule n'en devoit pas ſouffrir. Il faiſoit enlever par des ſoldats ce qu'on pouvoit découvrir de magaſins appartenans à d'autres qu'aux auteurs du déſordre. Il achetoit de ces derniers au poids de l'or des ſecours que leur avidité ſeule avoit rendus néceſſaires. Les provinces avoient la douleur de ſe voir accablées d'impôts, dont le prétexte étoit l'obligation de payer en argent les proviſions même qu'on venoit de leur enlever en nature.

Trajan, avant ſon adoption, avoit été pluſieurs fois témoin & indigné de ces abus. Il ſongea à les réformer dès qu'il en fut le maître. Il conçut qu'en ce genre la liberté la plus entiere

pouvoit seule assurer une abondance intarissable. Il brisa toutes les entraves dont l'avarice de la finance avoit accablé ce commerce. Il cassa tous les privileges. Il anéantit les compagnies. Il défendit que désormais la denrée la plus utile fut assujettie au plus rude esclavage. Il voulut qu'elle fut aussi libre que l'air & l'eau, puisqu'elle étoit aussi nécessaire.

Cette sage hardiesse ne tarda pas à être récompensée. Une prompte expérience fit voir que sa politique étoit aussi éclairée, aussi humaine que celle de ses prédécesseurs étoit absurde & cruelle. La plus fertile des provinces de l'Empire, l'Egypte qu'on appelloit le grenier de l'Italie, essuya une sécheresse qui y causa, comme il arrive toujours dans ce pays, une stérilité générale. A peine s'en ressentit-elle. Il ne lui fallut pour obtenir du secours, que le tems de faire sçavoir qu'elle en avoit besoin.

Rome elle-même qui jusques là l'avoit épuisée devint sa ressource. Elle versa dans les ports d'Alexandrie plus de bled qu'elle n'en auroit tiré en

d'autres tems. La disette sembla ne s'être annoncée que pour donner occasion de montrer combien il étoit facile de s'en garantir. L'inquiétude fit place à la reconnoissance. Les manœuvres des monopoleurs qui avoient déja tendu leurs filets dans toute la province, furent déconcertées. L'unique effet d'un mal si terrible, fut d'affliger ce petit nombre d'hommes barbares qui sous une autre administration en auroit profité.

Ce principe si admirable & si utile fut cependant perdu pour les siécles postérieurs. On n'en a pas moins vû, sur-tout en Europe, les Gouvernemens s'envelopper de leurs préjugés, se couvrir de barrieres contre l'abondance, & s'opiniâtrer à livrer, par des précautions insensées, la vie de leurs peuples dans des mains qui ne connoissent point d'autre valeur que celle de l'or. Il n'y a pas deux cens ans que les Hollandois & ensuite les Anglois, ont remis en évidence cette lumiere que Trajan avoit inutilement présentée au genre humain.

Nous-mêmes nous ne l'avons adoptée

qu'en tremblant. Les soupçons, les défiances qui en ont si long-tems suspendu l'effet, subsistent encore dans une grande partie de la Nation. Peut-être est-il à craindre qu'au premier revers occasionné par le dérangement des saisons, ou par le manege de ces esprits qui trouvent leur joie dans les désastres de leur patrie, le Ministere intimidé ne rétracte le bien qu'il a fait. Il seroit triste que cette démarche indispensable fut démentie par la suite, & que des sollicitations couvertes du prétexte spécieux de l'intérêt général, en vinssent à l'emporter sur le véritable intérêt public. Celui-ci demande que la plus parfaite indépendance dans le commerce des grains, soit à jamais regardée comme le premier ressort de la politique, & le plus précieux privilege de la société.

CHAPITRE IX.

Réformes importantes introduites par Trajan dans les finances, dans son domaine. Ouvrages utiles ou glorieux qu'il entreprend. Grandeur & simplicité de sa vie privée. Ce qu'on doit penser de son célebre Panégyrique par Pline le jeune.

LA finance & ses abus ne pouvoit manquer d'attirer l'attention d'un Prince aussi sage. Il la regardoit comme un mal nécessaire. Il étoit persuadé qu'il falloit veiller avec soin à en empêcher les progrès, si l'on ne pouvoit se flatter de le guérir entierement. Il comparoît lui-même tous les établissemens en ce genre, à ces excrescences qui s'élevent sur le corps humain, & s'augmentent aux dépens des membres qu'elles exténuent, en même tems qu'elle les défigurent.

On sent par conséquent combien il étoit éloigné d'en favoriser de nou-

veaux. Au contraire il ſappoit, ou du moins il reſtreignoit tant qu'il pouvoit les anciens. Il tâchoit, comme Tibere, de n'en remettre la régie que dans des mains pures, incapables de s'en prévaloir. Il y auroit ſingulierement réuſſi, ſi l'on pouvoit ajouter foi à ce qu'en rapporte un Ecrivain. Suivant lui les Intendans mis en place par ce Prince, avoient une telle réputation de probité, que les particuliers eux-mêmes les choiſiſſoient pour Juges entr'eux & le Domaine.

Ce fait, s'il étoit vrai, ſeroit un prodige accordé par la providence à la bonté extraordinaire de Trajan. Mais il eſt démenti par l'hiſtoire. Elle nous apprend que ſes choix ne furent pas toujours également heureux. Il ſe vit plus d'une fois réduit à punir des Intendans infidelles qui avoient abuſé de ſa confiance, & qui étoient devenus les oppreſſeurs de leurs provinces, préciſément parce qu'ils connoiſſoient l'extrême indulgence de la Cour.

Trajan en diminuant ſes revenus par généroſité, les augmentoit par l'économie. Dès les premiers jours de

son installation il avoit voulu s'instruire précisément de la proportion qui se trouvoit établie entre les recettes du trésor Impérial & ses dépenses. Afin que les premieres fussent suffisantes, il avoit impitoyablement retranché tout ce qui se trouvoit de superflu dans les autres. Son train, ses équipages, sa maison toute entiere fut soumise au plus rigoureux examen, & il n'en conserva que le nécessaire.

Une des plus importantes réformes fut celle qu'il fit dans les Palais, les Jardins, &c. dont le Domaine Impérial étoit surchargé. On sçait qu'un gout trop commun parmi les Souverains, c'est de s'affectionner uniquement aux édifices qu'ils ont construits, & de dédaigner ceux que leur ont laissés leur prédécesseurs. Ils accumulent ainsi Châteaux sur Châteaux. Les anciens que le Maître n'honore plus de sa présence, n'en conservent pas moins les prérogatives qui y ont été attachées. L'entretien des jardins, la réparation des bâtimens, les gages des Concierges, des Gouverneurs,

&c. sont des dépenses onéreuses qui oberent l'Etat. Les nouveaux ne l'épuisent pas moins par le luxe qui les éleve. Tous sont pour les particuliers qui ont le malheur d'en être voisins, des sources intarissables de querelles, de contraintes, de vexations.

Trajan fut supérieur à cette manie, dont ses prédécesseurs n'avoient pas sçu se défendre. Il ne fit rien bâtir pour lui, ni à la ville ni à la campagne. Du prodigieux nombre de maisons superbes dont les autres Césars avoient couvert l'Italie, il ne s'en réserva qu'une, & vendit ou donna toutes les autres. Il auroit cru nuire à l'Empire, en s'appropriant à lui seul plus de terrein qu'il n'en pouvoit occuper, & le déshonorer en n'employant des Palais magnifiques qu'à loger ses esclaves.

C'étoit dans les monumens publics qu'il déployoit la grandeur & la libéralité d'un Souverain. De grands chemins tracés & construits dans tout l'Empire, des Temples somptueux, des ponts jettés sur les plus larges fleuves, un Cirque avec une place dans

Rome, ſignalerent la nobleſſe de ſes vues, & l'élévation de ſon ame. Il mit au milieu de cette place la ſuperbe colonne qui porte encore ſon nom, & que la multitude de chefs-d'œuvre anciens & modernes dont Rome eſt remplie, n'empêche point d'y paroître avec éclat.

C'eſt un beau monument ſans doute, mais il eſt pourtant plus précieux qu'utile. Il conſtate l'état des arts ſous le regne de ſon auteur, ſans nous en apprendre aucun détail inſtructif. Les ornemens de ſculpture dont il eſt couvert, ſembloient propres à conſerver la mémoire ineffaçable en tout ſens de ce qu'elle offre à la vue. Malgré ce principe vrai, la colonne Trajane avec ſes bas-reliefs, n'eſt preſque plus pour nous qu'une ſuite de hiéroglifes inexplicables. Par une fatalité ſinguliere les ſçavans ne conviennent pas même entr'eux des objets qu'elle repréſente.

Si Trajan étoit admirable à la tête du gouvernement, il ne perdoit rien à être vû dans le particulier. Il ne redoutoit pas cet inſtant ſi terrible

pour les héros en général, celui où ils déposent le masque de la grandeur, pour se laisser voir à leurs gens, tels qu'ils sont réellement. Après avoir joué sans contrainte le rôle de Souverain, il sçavoit le quitter avec noblesse. Il se livroit à la douceur de la société. Il en goutoit les agrémens, parce qu'il y contribuoit lui-même.

L'histoire nous a conservé les noms de plusieurs de ses amis, & ce titre ne désignoit pas auprès de lui comme dans les autres Cours, un flatteur avili par des complaisances souvent criminelles, & presque toujours honteuses. Les amis de Trajan étoient vraiment des hommes libres, dignes de lui dire la vérité; incapables de la lui déguiser, & résolus à ne mériter ses bienfaits qu'en les sollicitant pour d'autres.

Un des plus célebres est Pline le jeune. Cet Orateur auroit peut-être mieux servi la gloire du Prince qu'il chérissoit, s'il n'avoit pas fait son *Panégyrique*. Ces discours d'appareil rendent légitimement suspects leur objet

& leur auteur. La vertu ſolide eſt toujours modeſte & ſincere. Elle ne ſouffre ni ne fait de Panégyriques. Auſſi Henri IV ſe garda bien d'envoyer Sully faire le ſien au Parlement aſſemblé, & ce n'étoit ſurement pas l'impoſſibilité d'en fournir le ſujet, qui l'en empêcha.

Si celui de Pline n'étoit d'ailleurs confirmé par l'hiſtoire, ſi l'abſence de Trajan, quand il fut prononcé, n'autoriſoit à juger qu'il l'a été ſans ſon aveu, ce monument conſacré à la gloire du Souverain, ne ſerviroit aujourd'hui qu'à faire connoître l'eſprit de l'Orateur. On le mettroit au rang de ces Romans ingénieux, de ces louanges ſans conſéquence dont on accable les Princes, & dont ils rougiroient s'ils en étoient dignes.

Un monument bien plus honorable pour Trajan & pour Pline, c'eſt le recueil de leurs Lettres, c'eſt la correſpondance entre le Maître & le ſujet, dans le tems que celui-ci gouvernoit une grande province, où il avoit été envoyé pour rétablir l'ordre. On y voit à chaque page une

confiance réciproque, une union inaltérable, des questions proposées sans embarras, & résolues sans obscurité. Les plus grandes affaires y sont exposées & décidées en dix lignes. Il paroît qu'on ne se piquoit pas alors d'avoir des Secrétaires éloquens, ni de faire de chaque dépêche des dissertations académiques. Ces Lettres sont un modele de clarté, de noblesse & de concision.

Les deux plus fameuses sont celles qui concernent les Chrétiens. Elles ont été jusqu'ici très-mal interprétées, & encore plus injustement blâmées. Elles ne sont pas étrangeres à mon sujet. C'est le premier monument authentique qui nous reste des persécutions élevées contre le christianisme, & des progrès de ce culte, qui après avoir été long-tems combattu sans succès, en vînt enfin à causer dans l'Empire la plus grande révolution qu'il ait éprouvée avant sa ruine. Je n'en ai encore rien dit. C'est ici le lieu d'en exposer l'origine & le développement en peu de mots.

CHAPITRE V.

Histoire abrégée du Christianisme jusqu'à Trajan. Néron tourmente les chrétiens. Causes des persécutions auxquels ils furent exposés.

IL s'étoit écoulé plus de quatre-vingts ans depuis la mort du fils de Dieu Incarné. Il avoit voulu abandonner en apparence sa divine religion au sort des établissemens humains. En lui prodiguant des secours invisibles, il avoit paru la laisser dépendre d'abord du zèle de ses Apôtres, & la livrer à la foiblesse qui accompagne l'origine de toutes les institutions.

Cependant elle avoit pénétré promptement jusques dans la Capitale. Saint Pierre & saint Paul s'étoient pressés en quelque sorte d'abandonner la Palestine & même l'Asie, aux soins des ouvriers évangéliques que le Christ leur avoit associés. Ils s'étoient rendus à Rome. C'étoit là qu'ils versoient en

ſecret les tréſors de la grace, qu'ils prêchoient ſans éclat un Dieu mort ſur la croix, & le myſtère de l'agneau ſans tache immolé pour le ſalut des hommes.

Néron régnoit alors. Ce tyran cruel deshonoroit trop l'humanité, pour qu'on put ſe flatter de l'engager à rendre hommage aux vertus céleſtes des premiers Chrétiens. Auſſi ſe cachoient-ils de lui. C'étoit dans des maiſons particulieres qu'ils ſe raſſembloient. Ils déroboient à la vue du Miniſtere les lieux où ils ſe rendoient pour recevoir le pain de la parole, qui leur étoit diſtribué par les Compagnons du Dieu qu'ils adoroient.

Ils n'avoient pû cependant échapper tout-à-fait aux eſpions du gouvernement. L'obſcurité dans laquelle ils s'enveloppoient, les avoit rendus ſuſpects. Sans connoître leurs dogmes, ſans ſuivre leur conduite, on les regardoit comme membres d'une Secte nouvelle, & par conſéquent dangereuſe. On ſçavoit qu'elle étoit originaire de la Paleſtine. Nous avons vû quelle idée les Romains ſe formoient des

des Juifs, comment ils confidéroient cette malheureufe & méprifable nation. La police étoit toujours prête à févir contre ceux de fes enfans qui ofoient fe mêler dans Rome aux étrangers dont elle étoit remplie. On ne fçavoit pas encore en diftinguer les Chrétiens, & ceux-ci partageoient le mépris & la haine qu'on portoit aux autres.

Pour comble d'infortune, un incendie terrible vint, comme nous l'avons dit, à détruire prefqu'entierement cette Capitale. Le peuple furieux s'obftinoit à vouloir en découvrir l'auteur, comme fi cette connoiffance avoit pû diminuer fes maux. Il accufoit hautement Néron, plutôt parce que ce Prince fembloit capable d'un pareil crime, que fur des preuves bien certaines qu'il l'eut commis. Néron, jaloux de paroître au moins une fois innocent, effaya de donner le change aux foupçons du public.

Lui & fes Miniftres étoient importunés de cette nouvelle efpéce de Juifs, qui fuivoit un culte, & annonçoit des dogmes fi étrangers. Ils prirent le

parti de les sacrifier à la haine générale. Ils les firent saisir, & condamner aux supplices les plus cruels. La maniere dont Tacite raconte cet événement, est aussi singuliere que l'événement lui-même.

» Néron, dit-il, pour faire tomber les bruits qui couroient contre » lui, voulut y exposer, & livra réellement aux supplices les plus recherchés, une espéce d'hommes déja » haïs pour des actions honteuses, que » le peuple appelloit Chrétiens. Ils tenoient ce nom d'un certain Christ, » qui sous l'empire de Tibere avoit » été exécuté par ordre de l'Intendant » Ponce-Pilate. Cette superstition dangereuse, étouffée un instant par la » mort de son Chef, s'étoit bientôt » relevée, non-seulement dans la Judée où elle étoit née; mais elle avoit » pénétré jusqu'à Rome, où se rendent & se pratiquent les excès les » plus coupables, les plus déshonorans » en tout genre (*a*).

(*a*) Abolendo rumori Nero subdidit

» On en arrêta d'abord quelques-
» uns ſur leur aveu, & enſuite beau-
» coup d'autres ſur la dénonciation
» des premiers. Le grand crime prou-
» vé contr'eux étoit bien moins d'a-
» voir occaſionné l'incendie, que d'a-
» voir mérité la haine du genre hu-
» main. En les faiſant périr, on joi-
» gnoit l'outrage à la cruauté. Les uns
» enveloppés de peaux de bêtes,
» étoient livrés à des chiens qui les
» déchiroient. D'autres expiroient ſur
» la croix. On en couvroit d'autres de
» cire, & pendant la nuit, on les
» faiſoit brûler comme des flam-
» beaux (*a*).

---

reos, & quæſitiſſimis pœnis affecit, quos per flagitia inviſos vulgus *Chriſtianos* appellabat. Auctor nominis ejus Chriſtus, qui Tiberio imperitante, per procuratorem Pontium Pilatum ſupplicio affectus erat. Repreſſaque in præſens exitiabilis ſuperſtitio, rurſus erumpebat, non modo per Judæam originem ejus mali, ſed per urbem etiam quo cuncta undique atrocia, aut pudenda confluunt, celebranturque.

(*a*) Igitur primo, correpti qui fateban-

» Ces exécutions étoient une espéce » de spectacle qui se donnoit dans les » jardins de l'Empereur. Il y joignoit » des courses de chars, auxquels il » assistoit lui-même en habit de co- » cher, ou comme témoin, ou plus » souvent comme combattant. La joie » qu'il laissoit paroître, faisoit plain- » dre ces malheureux, tout coupables » qu'ils étoient. On les croyoit sacri- » fiés à l'inhumanité du Prince, plu- » tôt qu'au bien public (*a*) ».

Ce portrait peu ressemblant des

---

tur; deinde indicio eorum multitudo ingens, haud perinde in crimine incendii, quam odio humani generis convicti sunt, & pereuntibus addita ludibria, ut ferarum tergis contecti laniatu canum interirent, aut crucibus affixi, aut flammandi, atque ubi defecisset dies, in usum nocturni luminis urerentur.

(*a*) Hortos suos ei spectaculo Nero obtulerat, & circense ludicrum edebat, habitu aurigæ permixtus plebi, vel curriculo insistens. Unde quanquam adversus sontes, & novissima exempla meritos, miseratio oriebatur, tanquam non utilitate publica, sed in sævitiam unius absumerentur.

Chrétiens, prouve combien ſon auteur étoit mal inſtruit. Mais il prouve auſſi l'obſcurité dans laquelle s'étoient renfermés juſques là les Prédicateurs de l'Evangile. Les prodiges nombreux qu'ils opéroient, ne frappoient pas les yeux des Païens diſtingués. Aucun Ecrivain profane n'en fait mention. Ni Suetone, ni Tacite, ni Pline, ni Dion, ne paroiſſent en avoir été inſtruits. Dieu cachoit ſa lumiere à ces eſprits ſuperbes qui n'étoient pas dignes de la recevoir. Il permettoit, dans les profondeurs de ſa juſtice, qu'ils la méconnuſſent, ou qu'ils la dédaignaſſent. Il ne la rendoit ſenſible qu'aux cœurs humbles deſtinés à l'adorer & à la ſuivre.

Ce choix de ſa miſéricorde ne ſe borna ni à Rome, ni à la Paleſtine. Il s'étendit bientôt dans tout le reſte de l'Empire. L'orage élevé ſous Néron, appellé improprement perſécution, fit place à de plus beaux jours. Les guerres de Galba, d'Othon, de Vitellius, le repos ramené par Veſpaſien & affermi par Titus, la tyrannie même de Domitien qui effrayoit &

enchaînoit les Magistrats, furent favorables au christianisme naissant.

Les Apôtres & leurs Disciples dispersés dans toutes les provinces, y porterent le nom de leur divin Maître. Ils y publierent les miracles de sa vie & de sa mort. Ils firent des prosélites innombrables. Le mystère de la croix trouva de tous côtés des partisans dociles; & ceux qui après en avoir été les témoins, en étoient devenus les Prédicateurs, eurent la consolation de jetter de leurs mains les fondemens de plusieurs grandes Eglises, où il étoit cru & adoré.

Ce fut alors que la religion chrétienne affermie & produite avec plus de hardiesse à la lumiere, attira l'attention, & bientôt la sévérité des Magistrats. Les principes du nouveau gouvernement sous Nerva & sous Trajan, les avoient fait rentrer dans toutes leurs fonctions. Ils étoient redevenus vraiment les interprétes des Loix & les inspecteurs des abus. Leur sagesse toute humaine confondit, avec les abus criminels qu'ils devoient reprimer, la prédication des dogmes

respectables qu'ils ne comprenoient pas. Ils ne virent dans les Chrétiens que des novateurs opiniâtres, ennemis déclarés des Dieux de l'Empire & de leur culte, disposés par conséquent à haïr le gouvernement, & peut-être à se promettre de le troubler un jour.

Le préjugé contre les Juifs subsistoit encore. Il étoit même augmenté depuis la ruine du temple de Jérusalem. Il rendoit moins précieuse la vie des Chrétiens Hébreux d'origine, & des Romains même qui embrassoient leurs opinions. Ces derniers ne paroissoient aux yeux des hommes en place, que de vils déserteurs, qui préféroient à la religion triomphante de leurs peres, les dogmes absurdes d'un peuple aussi odieux qu'avili. On dédaignoit de leur conserver des privileges auxquels ils sembloient renoncer. On les confondoit dans le châtiment avec les restes de cette nation détestée, à laquelle on jugeoit qu'ils s'étoient incorporés.

Cette politique inhumaine fit plusieurs martyrs sous une administra-

tion d'ailleurs équitable, & malheureusement elle avoit en sa faveur les apparences de la justice. Il existoit dans l'Empire une ancienne loi regardée comme fondamentale. Par cette loi le culte de tout Dieu étranger, qui ne seroit pas reconnu par le Sénat, étoit proscrit sous les peines les plus sévéres. Elle n'avoit jamais été révoquée. C'est Tertullien qui nous l'apprend. Les Chrétiens en encouroient donc la rigueur dans toute son étendue. Les Magistrats les plus doux ne pouvoient se dispenser de les condamner, quand ils étoient connus.

C'étoit précisément le cas des Ministres Protestans parmi nous. Nos loix actuelles les dévouent au supplice, quand ils sont surpris exerçant leurs fonctions dans le Royaume. Les dépositaires de l'autorité royale peuvent bien éviter de les surprendre : mais quand une fois ils les ont arrêtés & convaincus, ils ne peuvent les absoudre, si du moins ils suivent la lettre des ordonnances.

Il en étoit de même des premiers Chrétiens. Le seul moyen de les sau-

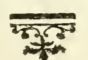
ver auroit été la révocation de la loi; mais ils ne pouvoient ni l'obtenir, ni même la demander. Ils annonçoient un Dieu jaloux, un Dieu qui punissoit comme des crimes tous les hommages adressés à d'autres qu'à lui. Tout ce qu'auroit pu faire le Sénat Païen, auroit été de l'associer aux autres objets revérés dans l'Empire. C'est ce qu'on avoit fait pour Esculape, pour une pierre quarrée venue du Pont, pour tant d'autres divinités commodes, qui partageoient en paix les vœux & l'encens des Romains.

Mais le Dieu du Ciel ne vouloit pas de concurrence avec Jupiter. La vérité n'admettoit aucune conciliation entre elle & le mensonge. Il falloit nécessairement qu'il pérît & qu'elle triomphât. Il falloit que toutes les Idoles de l'Empire éprouvassent le sort de Dagon, & que leur chute bien authentique servît à constater la puissance du Dieu qui les anéantissoit.

Or ce Dieu voulant qu'un si grand prodige ne s'opérât qu'insensiblement, son dessein étant de faire éclater la constance de ses Saints, & de tire

leur gloire des épreuves auxquelles feroit exposée son église, la loi dont nous avons parlé entroit dans les vues de sa providence. C'étoit par sa volonté que les Chrétiens trouvoient dans la constitution de l'Empire, un obstacle à la réception de leurs dogmes.

Ils n'en pouvoient attendre la destruction que d'un changement entier dans l'administration, & jusque là leur seule ressource étoit la patience, ce courage héroïque qui leur faisoit braver la mort, cette opiniâtreté vertueuse, qui foulant aux pieds les idées reçues, devoit révolter & les politiques & les entousiastes, jusqu'à ce qu'ils eussent adopté eux-mêmes les lumieres dont elle étoit l'effet.



CHAPITRE VI.

Lettre de Pline à Trajan au ſujet des Chrétiens perſécutés. Réponſe de ce Prince. Jugement qu'on doit en porter.

TElle fut en général la poſition des Chrétiens pendant les trois premiers ſiécles. Ils donnoient aux Païens des exemples de fermeté & de vertus, atteſtés par ceux-même qui croyoient par devoir être obligés à les combattre & à les punir. Nous venons de voir le témoignage que rendoit Tacite à leur innocence. C'eſt avouer qu'ils n'étoient pas criminels, que de leur attribuer, comme il le fait, des crimes vagues, & ſans aucune qualification. Puiſqu'on les condamnoit à la mort, le motif de leur jugement ne devoit pas être difficile à développer s'il avoit été juſte. Nous allons voir Pline tenir à peu près le

même langage, & donner lieu à la même conſéquence.

Il avoit des connoiſſances, de la juſtice, & de la douceur. Il venoit d'être nommé par Trajan au gouvernement de la Bithinie. En y arrivant il trouva la Province pleine de Chrétiens que l'on trainoît quelquefois au ſupplice, en vertu de la loi déja citée. Il penſoit avec beaucoup d'hommes éclairés que la tolérance eſt de droit naturel, & que la politique doit la maintenir pour ſon propre intérêt.

Il auroit voulu adoucir le ſort des malheureux Chrétiens, dont ſon aveuglement ne l'empêchoit pas d'entrevoir l'innocence. Il ne ſe prêtoit qu'à regret à ſuivre contre eux les diſpoſitions de la loi. Mais elle étoit préciſe. Il ne dépendoit pas de lui de l'abroger, ni peut-être même de l'éluder. Les prêtres des Idoles furieux contre un culte qui les foudroyoit, demandoient à grands cris l'exécution d'une ordonnance qui leur étoit favorable. Pline ne croyoit pas pouvoir la refuſer, & il répugnoit à l'accorder. Il prit le parti d'écrire à Trajan la lettre ſuivante.

« Personne, Seigneur, n'eſt plus » en état que vous de me guider & » de m'inſtruire : auſſi j'oſe vous con- » ſulter dans tous mes embarras. Je » n'ai jamais aſſiſté à l'inſtruction des » procès contre les Chrétiens. J'igno- » re de quelle nature doivent être » les punitions & les recherches à ce » ſujet, & même juſqu'où elles doi- » vent être pouſſées. Faut-il avoir » égard à l'âge du coupable, ou la jeu- » neſſe ne doit-elle être comptée pour » rien ? Le repentir doit-il être ſui- » vi du pardon, ou ſuffit-il d'avoir » été une fois Chrétien, pour méri- » ter toujours d'être puni ? Eſt-ce en » eux le nom qui eſt criminel, ou » a-t-on deſſein de ne ſévir que con- » tre les délits qui en ſont la ſuite ? » Voilà les objets ſur leſquels j'ai » peine à me décider moi-même. » (*a*)

(*a*) Solemne eſt mihi, Domine, omnia de quibus dubito, ad te referre. Quis enim poteſt melius vel cunctationem meam regere vel ignorantiam inſtruere ? Cognitionibus de Chriſtianis interfui numquam : ideo neſ-

« Jusqu'à présent voici comment » je me suis conduit. Quand on m'a- » menoit des Chrétiens, je les inter- » rogeois s'ils l'étoient. Sur leur aveu, » je répétois deux & trois fois la mê- » me interrogation, en y joignant la » menace du supplice : & quand ils » persévéroient je les y condamnois. » Qu'ils fussent coupables ou non dans » le fonds, je suis convaincu que leur » opiniâtreté, leur obstination infléxi- » ble exigeoit un châtiment. Il s'est » trouvé parmi ces furieux même des » citoyens Romains. Je les ai fait » séparer des autres, pour les ren- » voyer à Rome. » (*a*)

---

cio quid & quatenus aut puniri soleat, aut quæri. Nec mediocriter hæsitavi sitne aliquod discrimen ætatum, an qualibet teneri nihil à robustioribus differant : deturne pœnitentiæ venia; an ei qui omnino Christianus fuit, desisse non prosit; nomen ipsum, etiam si flagitiis careat, an flagitia cohærentia nomini puniantur ?

(*a*) Interim in iis, qui ad me tanquam Christiani deferebantur, hunc sum secutus modum : interrogavi ipsos an essent Christiani : confitentes iterùm ac tertiò interroga-

» En approfondiſſant cette affaire, » elle s'eſt étendue, comme il arri» ve toujours. Il s'eſt préſenté des » eſpéces de différens genres. J'ai re» çu un long mémoire anonyme, » mais ceux qui y ſont nommés, » nioient qu'ils fuſſent, ou même » qu'ils euſſent été Chrétiens. Ils ont » adoré les Dieux de la maniere que » je leur ai preſcrite moi-même. Ils » ont offert de l'encens & du vin à vo» tre portrait que j'avois exprès fait » apporter avec les ſtatues des Dieux. » Ils ont maudit Chriſt. C'eſt à quoi » l'on ne peut forcer, dit-on, ceux » qui ſont véritablement Chrétiens : » ainſi j'ai cru devoir les abſoudre. » (*a*)

---

vi, ſupplicium minatus : perſeverantes, duci juſſi Neque enim dubitabam, qualecunque eſſet quod faterentur, pervicaciam certe, & inflexibilem obſtinationem debere puniri. Fuerunt alii ſimilis amentiæ : quos quia cives Romani erant, annotavi in urbem remittendos.

(*a*) Mox ipſo tractu, ut fieri ſolet, diffundente ſe crimine : plures ſpecies inciderunt. Propoſitus eſt libellus ſine autore, multo-

« D'autres accusés en forme ont » avoué d'abord qu'ils étoient Chré» tiens : ensuite ils se sont retractés, » en disant qu'il l'avoient été autrefois, » mais qu'ils ne l'étoient plus, les uns » depuis trois ans, d'autres depuis plus » long-tems, quelques-uns même de» puis vingt ans & au-delà. Tous ont » rendu hommage à votre portrait, » & aux statues des Dieux. Tous ont » maudit Christ. » (*a*)

« Aureste ils assuroient que leur » faute, ou leur erreur, ne consistoit

---

rum nomina continens, qui negarent se esse Christianos, aut fuisse, quum præeunte me Deos appellarent, & imagini tuæ, quam propter hoc jusseram cum simulacris numinum afferri, thure ac vino supplicarent: præterea maledicerent Christo, quorum nihil cogi posse dicuntur, qui sunt revera Christiani. Ergo dimittendos putavi.

(*a*) Alii ab indice nominati, esse se Christianos dixerunt, & mox negaverunt: fuisse quidem, sed desisse, quidam ante triennium, quidam ante plures annos, non nemo etiam ante viginti quoque. Omnes & imaginem tuam, deorumque simulacra venerati sunt: & ii Christo maledixerunt.

» alors qu'à ſe raſſembler un certain » jour avant le lever du ſoleil, pour » chanter des vers à la louange de » Chriſt, comme d'une divinité. Ils » s'y engageoient par ferment, non pas » à ſe ſouiller par des crimes, mais à » les éviter, à ne commettre ni vols, » ni parjures, à reſpecter les femmes » d'autrui, à ne pas retenir les dé- » pots qui leur auroient été confiés. » Enſuite ils ſe ſéparoient, & ſe raſ- » ſembloient bientôt pour prendre en » commun un repas frugal. Encore » ajoutoient-ils qu'ils avoient ceſſé de » le faire, depuis que par votre or- » dre j'avois défendu toute eſpéce d'aſ- » ſemblée. » (*a*)

(*a*) Affirmabant autem hanc fuiſſe ſummam vel culpæ ſuæ, vel erroris, quod eſſent ſoliti ſtato die ante lucem convenire : carmenque Chriſto, quaſi Deo, dicere ſecum invicem : ſeque Sacramento non in ſcelus aliquod obſtringere, ſed ne furta, ne latrocinia, ne adulteria committerent, ne fidem fallerent, ne depoſitum appellati abnegarent : quibus peractis morem ſibi diſcedendi fuiſſe, rurſuſque coeundi ad capiendum cibum, promiſcuum tamen & innoxium :

« Pour m'aſſurer de la vérité, j'ai » cru devoir faire appliquer à la queſ» tion deux femmes eſclaves, qui les » ſervoient dans ces occaſions, & je » n'ai rien trouvé qu'un égarement » ſuperſtitieux. C'eſt ce qui m'a fait » tout ſuſpendre juſqu'à ce que je » vous euſſe conſulté. » (*a*)

« Cette précaution m'a paru néceſ» ſaire, ſur-tout à cauſe de la multi» tude de ceux qui ſe trouveroient » impliqués dans les recherches. Le » nombre des accuſés eſt déja immen» ſe, & il augmentera encore. Le mal » a pénétré par-tout. Les campagnes » en ſont infectées comme les villes. » Mais cependant je crois qu'il n'eſt » pas impoſſible d'en arrêter les pro-

---

quod ipſum facere deſiſſe poſt edictum meum quo ſecundùm mandata tua hetærias eſſe vetueram.

(*a*) Quo magis neceſſarium credidi ex duabus ancillis, quæ miniſtræ dicebantur, quid eſſet veri & per tormenta quærere: ſed nihil aliud inveni, quam ſuperſtitionem pravam & immodicam, ideoque dilata cognitione ad conſulendum te decurri.

» grès sans violence. Du moins, est-il » sûr qu'on commence à revenir dans » les temples qui étoient presque dé» serts. On reprend les sacrifices, qui » sont restés long-tems interrompus. » Le commerce des victimes qui étoit » totalement tombé se réleve. C'est une » preuve qu'on peut ramener beaucoup » de ces esprits qui se sont laissés sé» duire, en leur laissant la ressource » du repentir. » (*a*)

Cette lettre est précieuse à plus d'un titre. Premierement, on y voit que Pline, comme les politiques de son tems,

(*a*) Visa est enim mihi res digna consultatione, maximè propter periclitantium numerum. Multi enim omnis ætatis, omnis ordinis, utriusque sexûs etiam vocantur in periculum, & vocabuntur. Neque enim civitates tantùm, sed vicos etiam atque agros superstitionis istius contagio pervagata est : quæ videtur sisti & corrigi posse. Certè satis constat, propejam desolata templa cœpisse celebrari, & sacra solemnia diù intermissa, repeti : passimque venire victimas, quarum adhuc rarissimus emptor inveniebatur. Ex quo facile est opinari, quæ turba hominum emendari possit, si sit pœnitentiæ locus.

ne découvroit dans le Christianisme rien que de naturel. Il avoit le malheur de juger de cette religion naissante, comme des sectes ordinaires que la douceur affoiblit, & que le tems fait disparoître. La lâcheté de quelques apostâts l'abusoit sur le zele invincible des véritables confesseurs. Il ne sçavoit pas que son triomphe ne seroit que passager, & que l'Eglise fondée soutenue par Dieu même, n'avoit pas plus à craindre du calme que de la tempête.

Secondement, les expressions de Pline démontrent comment les gens en place parmi les Romains considéroient la religion. Ils en faisoient une affaire de simple politique. Ce n'étoit pas l'honneur des Dieux qu'ils avoient à cœur, c'étoit l'obéissance des sujets. Le culte devenoit entre leurs mains un des ressorts de la police. Ils s'embarrassoient peu du jugement qu'on en portoit dans le fonds de l'ame, pourvu qu'on y parut soumis. Ce n'étoit pas pour les Idoles précisément qu'ils exigeoient les hommages du public, mais pour l'autorité

civile qui en faisoit un objet d'adoration.

La réponse de Trajan confirme cette idée. « Vous vous êtes conduit comme vous deviez, mon cher Pline, » dans l'instruction des procès de ceux » qu'on a accusés devant vous d'être » Chrétiens. Il n'est pas possible en » pareil cas de tout réduire à la même » forme. *Il ne faut point rechercher* » *les Chrétiens. S'ils sont dénoncés &* » *convaincus, il faut les punir*, en ob» servant cependant que quiconque » se défendra de l'être, & le justi» fiera, en rendant hommage à nos » Dieux, ne soit pas inquiété pour » le passé. On doit lui pardonner en » faveur de son retour. Il ne faut avoir » aucun égard aux délations anony» mes. Il n'y a rien de si dangereux, » ni de si contraire aux maximes ac» tuelles du gouvernement. » (*a*)

(*a*) Actum quem debuisti, mi Secunde, in excudendis causis eorum qui Christiani ad te delati fuerant, secutus es. Neque enim in universum aliquid, quod quasi certam

Tel est le rescrit fameux au sujet du Christianisme. Il a donné lieu à des déclamations violentes, à des plaintes améres. Ce sont sur-tout ces mots : *Il ne faut point rechercher les Chrétiens. S'ils sont dénoncés & convaincus, il faut les punir*, qui ont excité le plus de murmure. On a accusé ces deux dispositions de se contredire. » Pourquoi, s'écrie Tertullien, si le » Christianisme est un crime, en in- » terdire la recherche : & pourquoi » si les recherches paroissent injustes, » autoriser les accusations ? »

On n'a pas voulu voir que cette ordonnance dans sa totalité annonçoit beaucoup plus de bonté que de rigueur.

---

formam habeat constitui potest. Conquirendi non sunt : si deferantur & arguantur puniendi sunt : ita tamen ut qui negaverit se Christianum esse, idque reipsa manifestum fecerit, id est, supplicando Diis nostris, quamvis suspectus in præteritum fuerit, veniam ex pœnitentia impetret. Sine autore verò propositi libelli, nullo crimine locum habere debent. Nam & pessimi exempli, nec nostri sæculi est.

On ne ſonge pas qu'un Prince Païen ne pouvoit faire davantage. Les deux chefs de ſa déciſion ne ſont pas contradictoires dans ſa bouche. Ils ne le ſeroient pas même dans celle d'un Prince éclairé par l'évangile, s'il les prononçoit contre les ſectateurs d'un autre culte que le ſien.

Quelle étoit en effet la ſituation de Trajan ? Il ne conſidéroit, & ne pouvoit conſidérer le Chriſtianiſme que rélativement à la police générale, dont ſon devoir & ſa place l'établiſſoient le défenſeur. Il eſt certain, comme nous l'avons fait voir, qu'elle étoit bleſſée par la prédication de l'Evangile. Il n'étoit pas poſſible à l'Empereur de ſe le diſſimuler.

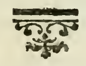
La bonté de ſon cœur le ſollicitoit en faveur des Chrétiens ; mais le préjugé de ſa politique lui perſuadoit qu'il ne pouvoit les favoriſer ſans renverſer les loix, ſans mettre à une partie de ſes ſujets les armes à la main contre l'autre. Il voyoit que le mépris des uns pour des divinités reconnues, le reſſentiment des autres contre un Dieu deſtructeur

qui vouloit anéantir leurs temples & leurs autels, engendreroient bien-tôt des querelles funestes. Il desiroit protéger les premiers, sans les autoriser ouvertement, parce que la loi le défendoit. Son intention étoit de soutenir les droits des seconds, sans qu'ils pussent en abuser.

Pour cela il se détermine à adoucir la loi, en même tems qu'il la confirme. Il ne veut pas qu'on recherche les Chrétiens. Il leur recommande le silence sur les articles de leur foi. Il leur laisse leurs maisons pour asyle. Il veut bien défendre à la police de les violer. Il ne lui permet pas de pénétrer au travers des murailles pour découvrir les secrets qu'on lui cache. Mais si on abuse de sa bonté, en passant les limites qu'elle a marquées, si par des actes publics on s'opiniâtre à provoquer sa justice, alors il la remet en liberté d'agir. Le novateur turbulent & téméraire qui sera dénoncé, il veut qu'on le condamne, après s'être pourtant bien assuré du délit; *si arguantur.*

Voilà le véritable esprit de l'ordonnance

nance de Trajan. Il auroit été bien plus honorable, bien plus avantageux pour lui sans doute, de rendre tout d'un coup hommage à la vérité. Il se seroit couvert d'une gloire immortelle, en lui tendant la main, en la plaçant sur le trône à côté de lui, comme le fit Constantin deux cents ans après. Mais ni Trajan n'avoit reçu de Dieu les mêmes graces, ni les circonstances où il se trouvoit, n'étoient les mêmes. Ce fut un malheur pour lui de n'avoir pas été choisi par la Providence, pour être l'instrument du triomphe de l'Eglise. Mais à cet avantage près il eut tous ceux que peut donner la sagesse humaine Si l'on ne peut pas le mettre précisément au rang des protecteurs de la véritable religion, il y auroit une injustice bien cruelle, à le compter parmi ses persécuteurs.



CHAPITRE VI.

Conquêtes de Trajan. Ses revers. Il s'affoiblit. Comment Adrien parvient à être nommé son successeur.

UN Prince aussi bon n'auroit jamais du s'écarter des frontieres de son Empire. Il devoit être bien plus jaloux de le gouverner sagement que de l'agrandir. Mais la foiblesse de Trajan, comme nous l'avons dit, le contrepoids de ses vertus fut l'amour des conquêtes. Il subjugua dans le fonds de l'Allemagne une grande contrée dont le nom est plus connu, que la position. On l'appelloit la Dacie. (*a*)

Elle étoit, à l'égard des Romains, située au-delà du Danube, & s'étendoit à une grande distance de ce fleuve. Elle comprenoit probablement

(*a*) Dacia.

la Saxe, la Prusse, la Pologne, habitée par les Sarmates. Trajan, en reculant de ce côté les bornes de l'Empire, ne fit que l'affoiblir. Il en rendit la défense plus difficile. Il en procura la connoissance aux barbares du Nord qui l'avoient ignoré jusques-là, & ce fut son voisinage qui leur fit naître par la suite l'envie & l'occasion de le démembrer.

De ce climat glacé, Trajan se transporta dans les pays les plus chauds de l'Asie. Il attaqua les Parthes qui s'étoient conservés inaccessibles aux efforts des Romains. Il leur enleva la plus grande partie de leur domination. Il leur donna même un Roi, si l'on en croit l'Histoire. Il disposa en maître de ce qu'il vouloit bien leur laisser, mais il s'appropria les Provinces qui étoient à sa portée. L'Arménie, l'Assyrie, la Médie, Babylone & ses environs, tous ces pays célébres par les Romans accrédités qu'on nous donne pour leur Histoire, furent incorporés à l'Empire.

Ces expéditions brillantes eurent pourtant plus d'éclat que de solidi-

té. De son vivant même Trajan s'en vit arracher le fruit. Sa vieillesse fut troublée par les révoltes des peuples soumis, & sur-tout par l'opiniâtreté qui lui fit entreprendre de les subjuguer de nouveau. Alors soit que l'âge eut diminué ses talens militaires avec sa vigueur, soit qu'il eût, pour ainsi dire, usé sa fortune, en la mettant trop à l'épreuve, soit qu'il fut plus mal servi, & que ses troupes se rebutassent de tant de périls, de travaux non interrompus dont elles voyoient l'inutilité, il ne reçut presque plus que des affronts.

Il fut obligé de lever le siége d'une place qu'il avoit attaquée imprudemment. Les fatigues & le chagrin lui causerent des infirmités. Il sentit les approches de sa fin. Il se vit obligé de renoncer à la conduite de la guerre, & de rentrer sur les terres de son obéissance, qu'il auroit été heureux de ne jamais abandonner.

Il n'avoit pas d'enfant. Il étoit marié cependant : mais la nature, ou plutôt un genre de passion qui s'oppose à ses vues, ne lui avoit pas per-

mis de se voir revivre dans sa postérité. Il n'avoit pu se défendre d'un vice qu'on a justement reproché à plus d'un grand homme, & lui qui par le reste de ses actions faisoit tant d'honneur à l'humanité, ne craignoit pas de l'outrager dans ses plaisirs. Cette foiblesse n'influoit point sur sa conduite. Mais elle dépare ses vertus.

Quand on le vit prêt à mourir sans successeur naturel, l'ambition se réveilla, comme il arrive d'ordinaire, parmi les courtisans. Plusieurs peut-être nourissoient des espérances, & des prétentions cachées. Mais aucun n'en avoit de plus solides que P. Elius Adrianus, cousin issu de germain du Prince qu'il s'agissoit de remplacer.

Il avoit pour lui la parenté, qui étoit moins un titre précis, qu'une présomption avantageuse. Il s'étoit insinué dans l'amitié de Trajan par une complaisance infatigable, & même honteuse, s'il faut s'en rapporter aux Historiens. Il n'étoit plus dans un âge à se prêter à ses plaisirs. Mais il vouloit bien en devenir le Ministre. Il en avoit l'inspection. Il en pro-

duisoit les objets, & leur faisoit sa cour après les avoir choisis. Il en fut récompensé, comme il devoit l'être. Il fut honoré des premieres charges de l'Empire, & de la confiance de l'Empereur. Car, comme on sçait, dans les Cours c'est presque toujours par la bassesse qu'on s'éleve.

Comme cependant, même en payant de pareils services, ceux qui les reçoivent n'estiment guère ceux qui les rendent, il ne paroît pas que Trajan songeât à faire monter Adrien au dessus de son emploi. Mais celui-ci s'étoit fait une protection puissante, à laquelle le Prince ne put s'opposer. C'étoit l'Impératrice, femme adroite, intriguante, qui paroît avoir toujours aimé à se mêler des affaires. Son mari lui laissoit une grande autorité, peut-être pour la dédommager des torts qu'il lui faisoit d'ailleurs. Et dans la circonstance présente son pouvoir étoit encore augmenté par l'affoiblissement de celui de qui elle le tenoit.

La souplesse d'Adrien l'avoit gagnée. Elle étoit décidée à le porter à l'Empire, sans doute dans l'espérance

de continuer à régner elle-même ſous un Prince qu'elle auroit fait. Ses deſſeins trouvoient un obſtacle dans la répugnance de Trajan. Celui-ci avoit d'autres vues, l'amour de ſa gloire le portoit à ſe donner un ſucceſſeur qui pût la ſoutenir, & il ne jugeoit pas qu'Adrien en fut capable. Il s'obſtinoit à le rejetter, malgré les inſinuations de l'Impératrice. Leur unique effet étoit de l'empêcher de s'arrêter à un autre choix : mais elle ne pouvoit l'engager à ratifier le ſien.

Il mourut enfin, ſuivant Dion, ſans s'ètre décidé, ou du moins s'il prit un parti oppoſé à celui qu'on lui ſuggéroit, ce fut ſans ſuccès. On profita de ſes derniers momens pour lui faire dire le contraire de ce qu'il penſoit. Sa femme, aidée par quelques-unes de ſes créatures, ſuppoſa un acte par lequel Adrien étoit adopté par le Prince mourant. Elle oſa l'envoyer au Sénat, qu'elle chargeoit bien plus de le recevoir, que de l'examiner.

Elle trouva des approbateurs, comme elle avoit trouvé des complices. Adrien étoit alors en Aſie, à Antio-

che. Trajan l'y avoit envoyé de la Syrie, où sa foiblesse le forçoit à rester. Ce fut dans cette ville que le nouveau Prince reçut la nouvelle de son adoption prétendue, & deux jours après celle de la mort de l'Empereur.

Il ne perdit pas de tems. Il y avoit sous les murailles de la ville une armée puissante à ses ordres. Il y fit reconnoître & approuver son adoption. Il s'y fit proclamer Empereur. Alors il n'eut plus qu'à recevoir les hommages du Sénat. Il écrivit à cette Compagnie, dont on demandoit toujours l'agrément, quand on n'en avoit plus besoin. Elle ne le refusa pas, & Adrien se vit sans difficulté reconnu par tout l'Empire.



ADRIEN, XIV. EMPEREUR regne près de 21 ans.

CHAPITRE VII.

Gouvernement d'Adrien. Il fut encore plus heureux pour l'Empire, que celui de Trajan. Ses vertus. Ses défauts.

On a dit de Titus qu'il étoit le seul dont la souveraine puissance eut réformé les défauts & perfectionné les vertus. On n'auroit pas dû restraindre à ce point une louange si honorable. Adrien mérite au moins de la partager. Autant sa conduite avoit été méprisable dans sa jeunesse, autant elle devint réguliere, quand il fut parvenu à la Couronne.

Il n'eut pas, à en croire les Historiens, la même élévation, la même

bonté que Trajan. Il n'eut pas au même degré les qualités favorables à la mémoire d'un Prince, parce qu'elles le font aimer des courtisans. Mais il le surpassa par celles qui sont vraiment utiles aux peuples, & qui doivent rendre précieux le souvenir d'un Prince, quand même son siécle ne lui auroit pas adressé de panégyrique. Le plus beau de tous pour un Souverain, c'est le bonheur de ses sujets.

Adrien étoit brave. Il avoit montré de grands talens pour la guerre ; mais l'exemple de son prédécesseur l'avoit instruit sur les dangers de cette passion, comme celui de Charles Quint instruisit, dit-on, Philippe II sur l'indécence périlleuse des voyages trop fréquens pour un Roi. En contribuant à cette gloire sanguinaire & ruineuse, il avoit appris à la craindre. Il eut la sagesse de la dédaigner pendant tout son regne. Il commença par renoncer solemnellement aux conquêtes de Trajan. Il auroit fallu, pour les conserver, verser plus de sang qu'elles n'en avoient couté à acquérir. Adrien les abandonna : & quoique cette po-

litique éclairée ait trouvé des censeurs, elle n'en mérite pas moins des éloges.

L'Empire Romain étoit bien assez grand pour occuper l'ame d'un seul homme. Adrien le sentoit. Il en auroit volontiers rapproché les frontieres du côté de l'Allemagne, comme il l'avoit fait du côté de la Perse. Il auroit aussi rendu à leurs anciens Maîtres les pays soumis par Trajan au-delà du Danube : mais ses courtisans ne le lui permirent pas. Idolâtres encore de cette grandeur chimérique, de cet éclat prétendu du nom Romain, ils s'opposerent à une restitution aussi avantageuse qu'équitable. Adrien voulut bien les écouter, & ses successeurs eurent à s'en repentir.

Au moins il annonça hautement son gout pour la paix. Il ne s'inquiétoit pas de ce ridicule point d'honneur auquel les Grands devroient toujours être insensibles, parce que quand ils s'en piquent, il devient toujours funeste aux petits. Il caressoit les peuples barbares dont ses Etats se trouvoient entourés. Il les apprivoi-

ſoit par des préſens. Il aimoit mieux qu'il lui en coutât quelque argent pour les contenir, que le ſang de beaucoup d'hommes. Ses Hiſtoriens ont eu l'imprudence de blâmer ce principe. Ils n'ont pas craint de l'accuſer de lâcheté. Ils ont prétendu que c'étoit à lui qu'avoit commencé l'uſage déshonorant & ruineux de payer des tributs aux barbares, pour acheter les apparences de leur ſoumiſſion.

Mais ces Ecrivains inconſidérés louent en même-tems Adrien de n'avoir pas négligé l'art militaire, quoiqu'il ſouhaitât de n'en point faire uſage. Ils rapportent que jamais les armées ne furent ſi brillantes, ni la diſcipline ſi rigoureuſe. Ils nous apprennent que le ſpectacle de ces troupes parfaitement exercées, étoit pour les barbares un ſujet d'effroi.

Ils ſe trompent donc quand ils reprochent une molleſſe honteuſe à un Empereur qui montroit une prudence ſi active. Un Prince qui employe ſon argent à entretenir de bons ſoldats, n'en a pas à donner pour acheter la permiſſion de ne s'en pas ſervir.

Adrien n'étoit pas un lâche qui redoutât la guerre. C'étoit un ſage qui aimoit la paix. Les préſens qu'il faiſoit aux barbares étoient une récompenſe qu'il vouloit bien leur donner, & non pas un tribut qu'il leur payoit.

Une preuve qu'il n'épuiſoit pas ſon tréſor par des dépenſes inſenſées en ce genre, c'eſt que jamais Prince ne fit dans l'Empire de ſi grands ouvrages, & aucun n'exigea moins de ſes ſujets. Il commença à ſon avénement par remettre tout ce qui ſe trouvoit dû ſur les impôts des années précédentes, & pour l'avenir il ſuivit, ou même il perfectionna le plan de Trajan.

Sa Cour offroit un exemple bien rare & bien peu ſuivi. Les Financiers y rampoient dans la baſſeſſe, proſcrits & mépriſés. Leurs accuſateurs étoient accueillis. Ils trouvoient de la protection chez les Miniſtres, & un libre accès auprès du Prince. Il les encourageoit. De peur même qu'on ne leur fermât la bouche à force d'argent, il leur aſſocioit des gens à lui, chargés

de bien s'instruire des sujets de leurs plaintes, & de soutenir leur rôle, s'ils l'avoient abandonné. Les Intendans trembloient sous un pareil regne: mais aussi l'Histoire remarque qu'ils ne faisoient trembler personne.

Ce n'étoit qu'à eux, ou à leurs préposés qu'Adrien montroit de la rigueur. Le reste de ses sujets trouvoit en lui une douceur compatissante, une tendresse pleine de ressources. Il prévenoit les besoins. Il pardonnoit les insultes. Quoiqu'il eut l'ame haute & la mémoire prodigieuse, il n'oublioit que les occasions de se venger. On a loué avec raison notre célèbre Louis XII, d'avoir dit *qu'un Roi de France ne punissoit pas les outrages faits à un Duc d'Orléans*. Adrien lui avoit donné le modele d'une pensée si noble. Sa faveur sous Trajan lui avoit fait des jaloux. Quand on le vit Empereur, ceux qui s'étoient le plus attachés à lui nuire, craignoient son ressentiment. Ils furent bientôt rassurés. Un d'entr'eux qui s'étoit distingué par l'opiniâtreté de sa haine, osa se pré-

ſenter pour lui demander grace. *Vous voila ſauvé*, lui dit le Prince en l'embraſſant.

Tel étoit Adrien, dont le nom n'eſt preſque connu que des ſçavans. Cette remarque prouve bien l'injuſtice & la vanité de ce qu'on appelle la renommée. L'Empire n'a jamais eu de plus grand Prince, & à peine en parle-t-on. C'eſt uniquement par égard pour le préjugé public, qu'on a paru le mettre ici au-deſſous de Trajan. Il devroit être placé immédiatement après Henri IV, dans la liſte peu nombreuſe des Princes qui ont mérité l'amour du genre humain.

Il eut des défauts ſans doute. Mais les hommes les plus parfaits ſont-ils donc ceux qui n'en ont point ? Il parut léger dans ſes liaiſons. Mais qui ſçait ſi les courtiſans à qui il ôtoit ſa confiance, n'en avoient pas abuſé ? Un Souverain qu'on ne ſçauroit ſoupçonner d'inconſtance, Louis XIV, diſoit avec amertume *qu'il avoit cherché des amis, & qu'il n'avoit trouvé que des intriguans.* Cette expérience douloureuſe ne pouvoit-elle pas ſe faire à la

Cour de Rome, ainsi qu'à celle de Versailles? Si le Marquis de Vardes, si le Comte de Lausun ont pû mériter leur disgrace, pourquoi les favoris d'Adrien n'auroient-ils pas été coupables?

Il se livroit à des passions honteuses. Il imitoit Trajan dans ses inclinations, & ses plaisirs faisoient rougir la nature. C'est un malheur pour lui, sans contredit. Mais qu'importent ces foiblesses à l'histoire & à la postérité? A qui nuisoient-elles? Ces attachemens déshonorans, il est vrai, mais cachés dans l'intérieur du Palais, ne faisoient de tort qu'à celui dont ils flattoient le gout dépravé. Ils pouvoient exercer la malignité des contemporains. Ils sont indignes de notre attention.



CHAPITRE VIII.

S'il est vrai qu'Adrien, pour prolonger sa vie, ait fait périr lui-même son favori Antinoüs.

ON a été jusqu'à taxer Adrien d'avoir fait un usage bien affreux de ces commerces criminels. Etant en Egypte, dit-on, un Charlatan lui persuada qu'il prolongeroit sa vie, s'il pouvoit trouver quelqu'un qui mourut volontairement pour lui. L'Empereur essaya sans succès d'engager quelque vieux courtisan à lui rendre ce petit service. Enfin un jeune homme d'une très-jolie figure, nommé Antinoüs, qui étoit alors au plus haut dégré de la faveur, s'offrit de lui-même. Adrien consentit à vivre aux dépens de ce qu'il aimoit, & il présida de sang froid à l'exécution de son favori.

Ç'auroit été donner à sa passion une fin bien cruelle : mais il n'y a sans

doute de la cruauté que dans la calomnie qui l'en accuſe. C'eſt le judicieux Dion qui en eſt l'Auteur. Tout ce qu'il y a de vraiſemblable dans ſon récit, c'eſt la mort d'Antinoüs, & la faveur qui l'avoit précédée.

Adrien lui-même, dans des mémoires de ſa vie, la racontoit d'une maniere toute naturelle. Ce jeune homme s'étoit noyé dans le Nil, en le traverſant avec lui dans un bateau. C'eſt ce que l'Empereur oſoit écrire ouvertement aux yeux de tout l'Empire. Se ſeroit-il permis de déguiſer ainſi ce malheur, s'il avoit eu à en rougir ? Il étoit trop éclairé pour pouvoir ſe promettre que ſon ſiécle ou la poſtérité pût s'en rapporter, ſans examen, à ſa parole, ſur un fait odieux, qui néceſſairement auroit eu des témoins.

Des bruits populaires ont pû ſe répandre ſur ce fait, comme ſur tant d'autres encore plus indifférens. Un Hiſtorien éclairé les apprécie. Mais Dion, toujours attentif à enrichir ſon ouvrage des contes les plus abſurdes, n'a pas laiſſé échapper celui-ci.

D'autres Ecrivains l'ont adopté d'après lui. Ils ne ſongent pas qu'une action ſi atroce répugne au caractere du Prince à qui ils l'attribuent, & aux circonſtances dans leſquelles on la place. C'eſt préciſément dans ce tems-là qu'il rendoit une Ordonnance pour interdire à jamais les ſacrifices humains encore uſités ſur la terre. Cette attention bienfaiſante pour l'humanité avoit échappé à ſes prédéceſſeurs. En auroit-il été capable, s'il avoit commencé par y déroger lui-même ? Auroit-il oſé ſigner un Edit plein de clémence, avec des mains encore teintes du ſang de ſon favori ?

Ces fables puériles ont leur ſource dans la même cauſe qui a excité de nos jours des bruits ſi injuſtes & ſi nombreux contre le célébre Philippe d'Orléans. On trouveroit aiſément une grande reſſemblance entre lui & Adrien. Tous deux pleins de feu & de génie, tous deux aimant les plaiſirs, mêlant la débauche aux fatigues du gouvernement, ayant toutes les vertus du cœur & quelques vices de l'eſprit, in-

ſatiables de ſçavoir & de connoître en tout genre, & ſoupçonnés par le public d'avoir pouſſé la curioſité à des excès auxquels ils n'ont jamais penſé.

Les ſecrets de la magie qu'on accuſe Adrien d'avoir cherchés, ſont du même genre que les empoiſonnemens dont la voix publique chargeoit le Duc d'Orléans. L'un & l'autre avoient une paſſion décidée pour les arts. Ils n'oublioient rien pour les approfondir & les perfectionner. Ils donnoient à ce travail les momens qu'ils pouvoient dérober à leurs affaires. Ils ne s'en occupoient qu'avec un petit nombre de confidens choiſis, dignes d'y être aſſociés par leurs lumieres, & en état de le faciliter par leurs ſecours.

Par là ils donnoient priſe aux déclamations de cette race d'hommes malfaiſans, qui n'a d'autre métier que d'interpréter en mal les actions des Princes. Ne pouvant pénétrer le ſecret de leurs amuſemens, elle y ſuppoſoit du crime. Se voyant exclue de ces laboratoires inſtructifs, elle en aſſiégeoit la porte par des calomnies, comme une mouche jette ſes œufs ſur la

vase qui l'écarte d'une glace ou d'une dorure.

La mémoire de Philippe a trouvé des restaurateurs. Elle est aujourd'hui à couvert de toute atteinte. Les contes par lesquels on a essayé de la ternir, sont ensevelis dans des livres oubliés, que la postérité ne sera tentée ni de croire, ni même d'ouvrir. Mais celle d'Adrien n'a pas eu le même bonheur. Elle est restée flétrie sur la foi d'un Ecrivain fort inférieur aux Gazettes les plus méprisées. L'Histoire dépose envain en faveur de ce Prince, qu'il étoit humain, bienfaisant, qu'il ménageoit ceux même de ses sujets qu'il n'avoit jamais vûs, & que par conséquent il ne pouvoit pas égorger ceux dont il chérissoit le plus la personne. Malgré ce témoignage authentique, on répéte, & on répétera jusqu'à la fin des siécles, qu'il a tué Antinoüs.

CHAPITRE IX.

Vigilance d'Adrien relativement à la justice civile. Histoire abrégee de la Jurisprudence des Romains. Etat de cette partie de l'administration au tems d'Adrien.

UN Prince si sage ne pouvoit négliger l'administration de la justice. Adrien la rendoit lui-même, comme ses prédécesseurs. Il assistoit en personne aux jugemens. Il y donnoit sa voix sans gêner celle des Magistrats qu'il avoit soin de s'associer. Il prouvoit, contre la maxime du Président de Montesquieux, qu'un Souverain peut être Juge sans que la justice en souffre.

J'ai fait voir, en parlant du regne de Claude, que cette attention de la part des Empereurs étoit indispensable à Rome. Quand ils auroient voulu se soustraire à cette fonction pénible, ils ne l'auroient pas pû. Adrien fut le

premier qui, en la rempliſſant avec une exactitude rigoureuſe, leur ouvrit un chemin pour s'en débarraſſer.

Les principes & les uſages des Romains ſur cette matiere étoient bien ſinguliers. C'eſt peut-être de tous les objets de leur Hiſtoire, le plus curieux, le plus intéreſſant : mais c'eſt auſſi le moins connu & le plus mal développé. Les Hiſtoriens ſuivent la routine, qui eſt leur divinité chérie. Ils entaſſent ſans choix & ſans peine les événemens les plus incroyables, parce qu'ils ne trouvent pas autre choſe dans les modeles qu'ils copient. Peu leur importe d'écraſer ſous ces compilations énormes la raiſon & la vérité.

Mais ils s'écartent ſoigneuſement de ces diſcuſſions laborieuſes, qui produiſent cependant tout le fruit qu'on peut tirer de l'Hiſtoire, qui peuvent ſeules inſtruire les ſiécles avenir, en rapprochant leurs coutumes de celles des ſiécles paſſés. Ils aiment mieux marcher dans l'obſcurité à laquelle ils ſont habitués, & y laiſſer leurs Lecteurs, que de ſe procurer des lumieres difficiles. Ils font de l'Hiſ-

toire un tissu de rêveries révoltantes; ou de vérités infructueuses. Ils devroient en faire un recueil d'exemples appropriés aux besoins de leur siécle, & lui montrer dans les maux dont il ne reste plus que le souvenir, les remedes convenables à ceux qui l'affligent.

D'après cette maxime, un coup d'œil sur l'état où étoit la Jurisprudence Romaine avant Adrien, un tableau rapide des réformes qu'il y introduisit, avec le développement de l'esprit qui les dirigea, ne peut qu'être avantageux. C'est une nouvelle digression. Ce volume n'en est peut-être déja que trop rempli. Mais on doit me pardonner encore celle-ci. L'objet en est utile. Il est neuf. D'ailleurs il appartient aux Révolutions de l'Empire, s'il est vrai que les changemens durables arrivés dans la façon de penser des hommes, méritent plutôt ce nom, que la chute souvent peu intéressante d'un Prince remplacé sur le champ par un autre.

Tant que Rome étoit restée foible & pauvre, elle avoit eu peu de Loix,

& par conſéquent peu de Juges. Il ne falloit pas beaucoup de regles ſur l'ordre des poſſeſſions, à des hommes qui ne poſſédoient preſque rien. La Juriſprudence étoit auſſi ſimple que leur façon de vivre, & les Conſuls ſeuls chargés de rendre arbitrairement la juſtice dans les matieres civiles, trouvoient rarement occaſion d'exercer leur pouvoir.

Les conteſtations s'introduiſirent avec l'opulence. Alors le peuple voulut des Loix fixes. On lui donna celles des douze tables. Alors auſſi il fallut des Juriſconſultes pour les interpréter, des Tribunaux pour en régler l'application. Les Conſuls ne ſuffirent plus. On créa des Préteurs. On érigea différens Siéges ſubalternes, qui tous eurent leurs Officiers, & par une conſéquence infaillible, le nombre des plaideurs augmenta dans la même proportion que celui des mains employées à l'inſtruction des procès.

Les Préteurs héritiers de toute l'autorité des Conſuls en ce genre, reſterent cependant toujours Magiſtrats ſu-

prêmes. Ils prononçoient souverainement sur ce que nous appellons les matieres sommaires, & il ne paroît pas que l'objet en fut restraint, comme parmi nous, à une valeur fixe. Il y a lieu de croire que c'étoit plutôt le crédit, la qualité des parties, qui décidoit si une affaire étoit sommaire ou non, que son importance réelle. C'étoient donc celles des personnes puissantes qui s'appelloient extraordinaires, & elles s'instruisoient devant des commissions nommées par le Sénat ou par le peuple. Tout le reste se portoit au Tribunal des Préteurs. Ils jugeoient sans appel, avec des Assesseurs qu'ils se nommoient eux-mêmes.

Ils étoient au nombre de deux. L'un appellé *Prætor Urbanus*, étoit pour l'expédition des procès entre les citoyens. C'est sur eux particulierement que s'étendoit sa jurisdiction. L'autre nommé *Prætor Peregrinus*, étoit l'arbitre des étrangers, de tous les sujets de l'Etat qui n'avoient pas le droit de Cité. Il devoit naître de cet arrange-

ment des contestations fréquentes pour la compétence : mais l'Histoire n'en dit rien, ce qui n'est pas une preuve de son exactitude.

Telle étoit la constitution de Rome dans le temps où après avoir assujetti quelques-uns de ses voisins, elle commençoit à former le projet de subjuguer aussi les autres. Bientôt ses légions couvrirent & usurperent l'Italie. Elles se déborderent en Sicile, en Afrique, en Asie. Elles les envahirent après les avoir long-tems désolées. Mais ces augmentations furent successives. Elles ne firent rien changer dans les maximes reçues, & la politique du gouvernement au lieu de se plier à l'état actuel des choses, força les choses de se plier à son état primitif, ce qui occasionna en peu de tems des abus innombrables.

Le Préteur *Urbanus* resta toujours résident à Rome. Il continua d'être le seul juge naturel des citoyens. Mais au lieu d'un Préteur *Peregrinus*, on prit le parti d'en créer plusieurs qu'on nomma Provinciaux, *Provinciales*, parce qu'ils alloient se fixer chacun

dans un departement. (*a*) Ils conserverent dans leur district, toute l'indépendance qu'ils avoient eue dans la Capitale. Ils y réunissoient les deux autorités. Ils étoient Magistrats & Généraux. Ils gouvernoient même les finances. Ce systême simplifioit l'administration : mais il ouvroit la porte à d'étranges désordres.

Aussi étoit-il rare qu'un Préteur sortit de son gouvernement, sans être suivi par des accusateurs chargés de le déférer au nom de la Province. Mais alors, comme dans tous les tems, ce n'étoient guère que les concussionnaires timides que l'on punissoit. Le châtiment ne tomboit que sur ceux qui ne s'étoient pas rendus assez criminels pour pouvoir acheter leur absolution, & quiconque avoit assez pillé pour rester riche après avoir partagé avec ses Juges, étoit sûr de paroître innocent.

C'étoit encore pis en Italie, s'il est

(*a*) Ils furent ensuite remplacés par de Proconsuls qui eurent la même autorité.

permis de le dire. Elle avoit été réservée proprement comme le patrimoine de Rome. A mesure qu'on en subjuguoit les différentes contrées, on les joignoit au ressort des Préteurs qui résidoient dans la Capitale. C'étoit devant eux qu'il falloit porter les affaires, & relever tous les appels des Magistrats municipaux, restés en possession du premier degré de jurisdiction.

L'Italie est vaste. Cet usage qui avoit été dans son origine une faveur pour les sujets de l'Empire, se trouvoit être alors pour eux la servitude la plus onéreuse. Ils payoient cher l'honneur d'avoir les mêmes Juges que la Capitale. Ils éprouvoient la nécessité des voyages, des avances, l'embarras de soutenir son droit dans une ville immense, devant des Magistrats plus occupés de leurs plaisirs, que des affaires des autres, & plus attentifs à soutenir les prérogatives de leurs charges, qu'à en exercer les fonctions. Ils étoient exposés à tous les inconvéniens d'un ressort trop étendu.

Ces abus tant pour l'Italie, que

pour les Provinces, étoient accompagnés & entretenus par la liberté qu'avoient les Préteurs, comme nous l'avons dit au regne de Claude, de se faire chacun une législation particuliere pour le tems de leur magistrature. Les loix des douze tables se trouvoient depuis long-tems insuffisantes. Les Sénatus Consultes ou les Plébiscites rendus dans les cas généraux, s'appliquoient rarement aux cas particuliers, ou ils étoient faciles à éluder. Il auroit donc fallu que l'Etat se résolut à en donner une interprétation fixe. Mais c'est à quoi l'on n'avoit jamais pensé, & on préféroit de la laisser à l'arbitrage des Magistrats.

Depuis long-tems on gémissoit, on murmuroit de ces maux, & on ne corrigeoit rien. Le reméde étoit facile à trouver : mais on n'employoit que des palliatifs. Les Empereurs avoient divisé l'autorité des Proconsuls, substitués dans les Provinces aux Préteurs. Ils leur avoient ôté l'inspection des finances, & le commandement des troupes. Mais comme le vice originel de l'administration subsistoit,

les peuples n'avoient gagné à cette opération que d'avoir trois tyrans pour un.

Le Proconsul resté Juge civil & souverain, vouloit gagner sur ses arrêts, ce qui ne lui produisoit plus la levée des impôts. Les Intendans chargés de cette partie, s'en acquittoient comme on devoit s'y attendre. Ils sortoient toujours riches d'un emploi où il y avoit beaucoup d'argent à manier. Enfin le Commandant militaire ne s'oublioit pas. Il tiroit de sa place le meilleur parti qu'il lui étoit possible. Ces trois hommes presque toujours divisés, ne s'accordoient qu'en un point. C'étoit pour partager la dépouille des peuples.



CHAPITRE X.

Changement introduit par Adrien dans l'administration de la justice. Edit perpétuel.

IL étoit tems qu'il parut un homme assez éclairé pour voir tous ces désordes, assez instruit pour en pénétrer la source, & assez courageux pour vouloir les réformer. Adrien fut cet homme. La paix où il maintenoit l'Empire lui laissoit le tems nécessaire pour en visiter l'intérieur, pour y recueillir tout ce qui méritoit son attention. La vivacité & l'étendue de son esprit lui montroit le bien qu'il falloit faire, & sa vie laborieuse en le mettant en état de s'informer de tout, lui donnoit aussi la force de vouloir tout corriger.

A l'égard des Commandans des troupes, on ne pouvoit guères leur imposer d'autre frein, qu'une sévérité inéxorable. Il assujettit les Officiers comme les soldats à une disci-

pline rigoureuſe. Il ne voulut pas que les défenſeurs des Provinces en devinſſent les ennemis. Sur cet article, il ne fallut que faire connoître ſa volonté, & prouver qu'elle ſeroit conſtante. Il le fit, & en cette partie les vexations furent bientôt réprimées.

Nous avons vu comment il gouvernoit les Intendans, combien ils lui étoient ſuſpects, à quel point il les fatiguoit par des recherches. Sa prévention contre eux ne ſe relâcha jamais. Ils le trouvoient par-tout ſur leurs pas. Il craignoit ſi fort qu'on ne les ſoupconnât d'avoir trop de crédit, qu'il s'attachoit à ne leur donner que des marques de haine.

Il ne lui reſtoit plus que la Juriſprudence à fixer, & c'étoit le plus difficile. Il avoit à craindre les murmures, ou du moins les repréſentations de tant de Magiſtrats dont il alloit bleſſer les prérogatives. Diminuer le reſſort des Juges de Rome, c'étoit, à ce qu'il ſembloit, leur faire un affront. Oter aux Préteurs, ou Proconſuls, la liberté dont ils avoient toujours joui, leur donner un modéle de légiſlation, dont

ils ne pussent jamais s'écarter, c'étoit violer leurs priviléges, & porter atteinte aux maximes fondamentales de l'Empire.

C'étoit ainsi du moins que raisonnoient ces esprits superficiels ou opiniâtres, qui croient toutes les innovations dangereuses, qui voient dans l'ancienneté d'une maladie une raison suffisante, pour ne la pas guérir, & qui considerent toujours comme un droit respectable, ce qui n'est souvent que la suite d'une usurpation abusive.

Adrien étoit à l'épreuve de tous ces faux raisonnemens. Il sentoit que l'Empire ayant changé de forme & de situation, il falloit en changer les maximes. Il voyoit que les affaires régorgeoient à Rome, & que si les Juges n'en étoient pas accablés, c'est qu'ils sçavoient se procurer du loisir en les écartant, ce qui mettoit dans leur expédition une lenteur désesperante. La saine raison lui disoit qu'un ordre de judicature, quel qu'il soit, n'a pas droit de réclamer ses priviléges, dès qu'ils se trouvent nuisibles au bien public, & que s'arrêter à de

pareilles représentations, c'est montrer plus de foiblesse que de justice.

Il se détermina donc à mettre la main au grand ouvrage d'une réforme entiere, & il l'exécuta, malgré les obstacles qu'on lui opposoit. Ces plaintes passageres se convertirent bientôt en applaudissemens, quand on le vit ferme à poursuivre ce qu'il avoit commencé. C'est une chose assez remarquable. On ne murmure guère contre les entreprises d'un Prince absolu, que quand on espére l'en détourner. Quand il y persiste & que ses vues sont utiles, les éloges succédent presque toujours aux censures.

Adrien divisa l'Italie en quatre départemens, auxquels il donna des bornes. Il érigea dans chacun un Tribunal souverain. Il leur attribua l'arrondissement le plus commode pour ceux qui devoient en dépendre. Il nomma pour y présider quatre anciens Consuls, qui y avoient la même autorité civile, les mêmes fonctions que les Proconsuls dans les Provinces : mais il les astreignit tous à un ordre judiciaire, dont il fut le premier auteur.

Il leur prescrivit la jurisprudence qu'ils devoient suivre. Il publia un code général, pour régler leurs décisions. C'est celui qui a été connu des Jurisconsultes, sous le nom d'Edit perpétuel.

L'Histoire des véritablement grands hommes présente souvent dans des siécles différens les mêmes vues, & les mêmes procédés. Les opérations d'Adrien rappellent celles de Saint Louis dans un tems bien moins heureux. Les quatre départemens fixés en Italie par l'un, répondent aux quatre grands Bailliages royaux érigés par l'autre, pour rendre la justice à tout ce que contenoit alors le Royaume de France, proprement dit. L'Edit perpétuel peut être comparé aux *établissemens* dont Saint Louis fut l'auteur. Ces deux Princes cherchoient réellement le bien public, & ils le faisoient.

Leurs ordonnances si sages dans le principe, ont eu à peu près le même sort. Celles d'Adrien sur-tout furent bientôt perdues pour la postérité. Les Empereurs qui suivirent y firent des changemens, des augmentations sou-

vent peu réfléchies. Le caprice des Miniſtres, l'envie de favoriſer leurs créatures, donna lieu à une multitude de déciſions qui dérogeoient à la ſimplicité de la premiere inſtitution. Elles ramenerent dans le droit Romain une incertitude encore plus affligeante peut-être que l'ancienne licence. Une foule de réglemens contradictoires & innombrables y introduiſit le plus grand déſordre.

Il auroit fallu à cette machine ainſi démontée, accablée de mouvemens étrangers, la main d'un nouvel Adrien pour la réparer. Mais Rome & les eſprits avoient trop dégénéré. Les Légiſlateurs ne ſçurent plus que compiler des déciſions au lieu d'en faire. Théodoſe donna ſon code. Juſtinien ſur-tout publia ſes *Pandectes*. Cette collection effroyable par elle-même ayant encore été enflée par des commentaires, que ſon auteur avoit très-ſagement proſcrits, eſt devenue l'aſyle de la chicane, l'écueil de la raiſon, & le tombeau de la Juriſprudence, à qui elle auroit dû rendre la vie.

CHAPITRE XI.

Adoption d'Antonin par Adrien, & de Marc-Aurele par Antonin. Mort d'Adrien. Si l'on peut croire qu'il ait deshonoré la fin de sa vie par des cruautés.

ADrien, après avoir fait tant de bien pendant sa vie, voulut le perpétuer en quelque sorte après lui. Sa plus belle action fut d'abord le choix qu'il fit de T. Aurelius Antoninus, pour l'adopter, & lui laisser l'Empire, & ensuite l'ordre qu'il donna à celui-ci, d'adopter lui-même M. Annius Verus. Cette filiation heureuse procura successivement à l'Empire Antonin & Marc-Aurele, c'est-à-dire, précisément les deux Princes qu'il falloit pour empêcher qu'on ne regrettât leurs deux prédécesseurs.

Adrien fut tranquille après ce double choix. Il n'eut plus qu'à se livrer au repos qu'exigeoit sa santé chance-

lante. Il l'avoit affoiblie par le travail infatigable auquel il s'étoit livré. Il sentit de bonne heure les infirmités de la vieillesse, & il vit sans frayeur ce qu'elles lui annonçoient. Une des singularités de sa vie, c'est la maniere dont il attendit & reçut la mort.

Les Historiens disent que son approche lui causa des chagrins, des impatiences, des fureurs même, qui le rendirent sanguinaire & impitoyable. Ils prétendent qu'il cessa alors de ménager le Sénat pour qui il avoit eu les plus grands égards, & qu'il donna des ordres réitérés d'en massacrer plusieurs membres. Ils vont jusqu'à assurer qu'à raison de cette cruauté tardive la compagnie songea, quand il eut les yeux fermés, à traiter sa mémoire comme celle de Tibere ou de Néron.

Le Sénat capable des plus grandes bassesses envers les plus détestables tyrans, auroit pu l'être de ce travers contre un de ses meilleurs Princes. Mais quoiqu'on puisse supposer cette possibilité avilissante pour lui, il est bien difficile de se persuader qu'elle ait eu lieu. La vieillesse & même la douleur

ne développent dans les hommes que les emportemens dont la source subsistoit de tout tems dans leurs cœurs. Pour qu'Adrien eut pu mériter, en touchant à sa fin, le ressentiment des Sénateurs, il faudroit qu'il eut nourri toute sa vie contre eux une haine, dont son Histoire prouve assez qu'il n'étoit pas susceptible.

D'ailleurs il mourut d'une hydropisie. Cette espéce de maladie, comme on sçait, est plus incommode que douloureuse. Elle mine insensiblement. Elle affoiblit plus qu'elle ne tourmente. Si elle peut inquiéter, c'est moins par des douleurs aiguës, que par la mort qu'elle annonce. Or Adrien la voyoit de sang froid. Elle ne lui ôta rien de sa présence d'esprit. Presque au moment d'expirer, il fit des vers qu'on admireroit, s'ils venoient même d'un homme en santé. Ce sont ceux qu'un bel esprit de nos jours, fameux par le secret d'embellir la Philosophie, a essayé de traduire. Mais la Poësie n'étoit pas son talent. Sa traduction est aussi foible que le latin est élégant. Ceux qui l'ont ap-

prouvée, en ont jugé ſur le nom de l'auteur, plus que ſur la valeur de ſes vers.

Cette anecdote eſt une petite circonſtance ſans doute. Il importe peu à la poſtérité de ſçavoir qu'Adrien en mourant ait fait de bons vers. Mais il importe à la gloire d'Adrien que l'on examine ſi un Prince aſſez ferme pour badiner dans ſes derniers momens, capable de jouer, pour ainſi dire, avec la mort, a pu l'être de cette impatience déſeſpérée qu'on lui attribue, s'il eſt poſſible qu'en deſcendant au tombeau avec tant de tranquillité, il ait voulu en arroſer les degrés du ſang le plus précieux, comme ces Rois Négres, qui, dit-on, font égorger leurs femmes & leurs amis autour du trou où on doit les enterrer.

Cette barbarie atroce, je le répéte, ne convient ni au caractere, ni aux mœurs d'Adrien. Il n'a manqué à ce grand homme qu'un Hiſtorien digne de lui, pour le faire connoître à la poſtérité. Mais tous les Achilles ne trouvent pas des Homéres. Il n'a eu aucun panégyrique, peut-être parce

qu'il méritoit d'en avoir. Son Histoire, si elle avoit été bien faite, auroit pu lui en tenir lieu. Mais elle n'a été traitée que par des mains mal adroites qui l'ont déparée.

De plus, par une fatalité singuliere, la mémoire de ses vertus est restée, pour ainsi dire, étouffée entre celles de Trajan, d'Antonin, & de Marc-Aurele. La gloire de son pere & de ses fils lui a fait tort. Dans l'intervalle de repos favorable au genre humain que forment leurs regnes, on n'a considéré que les extrémités. On a beaucoup loué Trajan par qui il a commencé, & Marc-Aurele à qui il a fini. On a négligé le milieu, occupé par Adrien, comme dans les cartes de Géographie, les dessinateurs lavent fortement le bord des fleuves & des lacs, tandis qu'ils mettent à peine une teinte légere dans le centre qui est d'une toute autre étendue.



ANTONIN, XV. EMPEREUR regne 22 ans & 8 mois.

MARC-AURELE, XVI. EMPEREUR regne 19 ans.

CHAPITRE XII.

L'Empire continue d'être heureux ſous Antonin, & ſous Marc-Aurele. Le caractere diſtinctif de ce dernier, eſt d'avoir aimé la Philoſophie.

LA ſageſſe, la douceur, la ſimplicité ſembloient être devenues vraiment l'eſprit de la cour Romaine. Le caractere des Princes leur faiſoit paroître ces vertus aiſées, & l'habitude de les louer, les rendoit preſque familieres aux courtiſans. Antonin, comme ſes deux prédéceſſeurs,

ſe contentoit de les pratiquer. Marc-Aurele voulut aller plus loin. Il ſe propoſa d'en approfondir les principes. Il ſe livra entierement aux recherches, qui ont pour objet la morale. Il embraſſa avec ardeur cette étude qui en développant les lumieres naturelles, fait trouver dans le raiſonnement de quoi combattre les vices, & fortifier les vertus.

Les Romains d'après les Grecs lui avoient donné le beau nom de *Philoſophie*, qui a paſſé dans notre langue, & y a pris un ſens plus étendu. Il renferme parmi nous toutes les eſpéces de connoiſſances qui s'acquiérent par la réflexion. Il déſignoit alors ſpécialement la morale priſe du côté métaphyſique. Il s'appliquoit à la théorie des devoirs de l'homme. On appelloit Philoſophes ceux qui ſe dévouoient à un art ſi noble : & s'ils avoient ſoutenu la grandeur du titre qu'ils s'approprioient, il n'y en auroit pas eu de plus précieux, ni de plus eſtimable.

Nous les avons vus obliger Domitien & ſon pere à ſévir contre eux.

Mais la Philoſopie s'étoit bientôt relevée de l'eſpéce d'anathême qu'elle avoit encouru ſous ces deux Princes. C'eſt une de ces productions qu'il n'eſt pas au pouvoir des Souverains d'étouffer. Elle naît & ſe multiplie ſans eux. Quand une fois un peuple en a pris le goût, ce n'eſt pas l'autorité qui peut la déraciner. La barbarie ſeule eſt en état de produire cet effet.

La Philoſophie, quoique proſcrite, avoit donc continué d'être cultivée dans Rome. Trajan l'avoit traitée avec indifférence. Adrien lui marqua aſſez d'eſtime. Il avoit donné des penſions à quelques hommes connus par elle, & cet appât avoit ramené les Philoſophes à la Cour. Ils y parurent avec éclat, quand Marc-Aurele, après avoir été long-tems leur diſciple, ſe vit enfin en état d'élever ſes compagnons d'étude, & de ſe déclarer le protecteur de ſes maîtres.

Ce n'étoit pas qu'il ſe diſſimulât leurs défauts, ni l'imperfection de leur art. Il ſçavoit que le plus grand nombre n'étoit attiré que par l'eſpérance de

ſes bienfaits. Il démêloit dans leurs procédés du manége, & de la charlatanerie. Il s'appercevoit qu'ils ſubſtituoient ſouvent la ſubtilité à la raiſon, & que ce n'étoit guère que par orgueil, qu'ils prêchoient la modeſtie.

Mais il en agiſſoit avec eux, comme les amans bien épris avec les objets de leur paſſion. Il s'exagéroit leurs bonnes qualités, & ſe déguiſoit les mauvaiſes. Il étoit perſuadé qu'il avoit beſoin de leur ſecours pour épurer ſes principes, & de leur ſociété pour s'affermir dans la pratique des vertus qu'ils recommandoient. Il payoit volontiers des ſurveillans qu'il trouvoit utiles. Il croyoit rendre ſervice à l'Empire, en prodiguant l'argent à des mains capables, ſuivant lui, d'en perfectioner le chef.

Auſſi ſe déclara-t-il leur partiſan ouvert, & leur bienfaiteur outré. Ses prodigalités pour eux allerent au point qu'on les lui reprochoit, comme une diſſipation, & il crut être obligé de s'en juſtifier en plein Sénat. Il portoit même leur habit. Car la Philoſophie étant devenue une eſpéce de métier, avoit voulu avoir, pour ainſi dire, ſa livrée.

Elle consistoit dans un manteau tourné d'une façon singuliere, dans une barbe taillée en pointe avec soin. Autant qu'on en peut juger par les monumens & les descriptions qui nous restent, les Philosophes de ce siécle ressembloient assez, pour l'extérieur, aux Capucins du nôtre. Du moins n'existe-t-il rien parmi nous, qui puisse donner plus aisément une idée de l'habillement des premiers, que celui des seconds.

CHAPITRE XIII.

Basse flatterie des Philosophes à l'égard de Marc-Aurele. Lenteur fâcheuse de ce Prince dans l'expédition des affaires. Comment il a mérité d'être placé au rang des meilleurs Souverains.

Ces amis de la sagesse, ne laissoient pas que d'être des flatteurs adroits, comme les courtisans ordinaires, & Marc-Aurele avec tou-

tes ses connoissances, ne se défioit pas plus de leurs louanges, que ne l'auroit pu faire un Prince ignorant. Il aimoit cet encens qui lui sembloit épuré par son motif, & par son objet. Il s'entendoit volontiers mettre par eux au-dessus de ce que le portique avoit eu de meilleurs éleves, & ils lui donnoient souvent ce plaisir. L'Histoire rapporte même un trait bien singulier d'adulation de leur part, & de complaisance de la sienne.

Il étoit prêt à partir pour une expédition dans le fonds de l'Allemagne. On craignoit qu'il n'en revint pas, comme en effet ce pressentiment fut vérifié. Les Philosophes de sa Cour lui firent, dit-on, une députation, pour le prier sérieusement de vouloir bien leur communiquer tout ce qu'il sçavoit en Philosophie, afin que la perfection à laquelle il l'avoit poussée, ne fut pas perdue pour le genre humain. On ajoute que le Philosophe couronné se prêta aux desirs de ses confréres. Il sacrifia trois jours entiers avant son départ, pour leur faire de doctes leçons, auxquelles, comme

me on peut le croire, perſonne ne manquoit.

Il ſeroit bien étonnant qu'ils euſſent oſé riſquer un perſiflage auſſi cruel. Il le ſeroit moins peut-être que le Prince en eut été la dupe. Au fonds ce trait n'a rien qui répugne à ſon caractère. Marc-Aurele avec ſes vertus avoit le foible d'être eſtimé, & de paroître inſtruit. Il ne vouloit point perdre le fruit de ſes travaux. Il étoit flatté qu'on lui en parlât, & qu'on lui procurât les occaſions de s'en parer. Il ſe pourroit très-bien faire que ſa vanité eut été priſe au piége qu'on lui avoit tendu, & qu'il eut ſervi de jouet à ſes Philoſophes, en croyant travailler à leur inſtruction.

La ſincérité de l'Hiſtoire nous oblige de remarquer que cet Empereur ſi bon, ſi humain, ſi équitable, étoit cependant trop minutieux. Il traitoit les affaires avec un ſcrupule qui en éterniſoit la durée Il rendoit ſon adminiſtration onéreuſe, à force d'y mettre de l'exactitude. Il vouloit tout voir par lui-même. Il employoit, dit-on, ſouvent juſqu'à dix & douze jours à

l'instruction d'un seul procès. Il ignoroit que le premier mérite d'un Prince & d'un Juge c'est l'expédition ; que les détails ne sont pas faits pour ceux qui occupent la premiere place, & que pour peser si mûrement les intérêts d'une seule famille, il en faisoit languir cent, mille peut-être dans le désespoir.

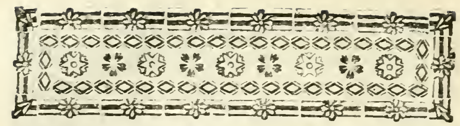
Je ne me lasse pas de le répéter. Les vertus qui font le plus d'honneur aux Princes, ne sont pas toujours les plus avantageuses pour leurs sujets. Les regnes les plus heureux ne sont pas ceux à qui la postérité donne le plus d'éloges. Les véritablement grands hommes d'Etat sont ceux qui sçavent unir la promptitude à la circonspection, & chez qui la nécessité d'examiner les affaires, n'est pas une raison pour différer de les conclure.

Malgré ces taches qui ne frappent pas tous les yeux, Marc-Aurele a toujours été, & sera toujours regardé comme un Prince infiniment estimable. Il a eu le mérite rare parmi ceux qui commandent, d'apprécier le sang des hommes. Il mettoit en pratique,

à cet égard, les maximes de la philosophie qu'il avoit tant étudiée. Il falloit qu'il eut bien des vertus, pour mériter une place dans le cœur des Romains, après l'idée qui leur restoit des trois regnes précédens.

Celle qui le distingua le plus, ce fut la bonté, l'indulgence, le désir d'essuyer toutes les larmes & de calmer tous les maux dans son Empire. C'est à ce titre que la postérité le révére. C'est par là qu'il a mérité les éloges de tous les siécles, & que son nom est parvenu à exciter, encore de nos jours, autant d'attendrissement que de respect.





HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS DE L'EMPIRE ROMAIN.
LIVRE SEPTIEME.

COMMODE, XVII. EMPEREUR regne près de 13 ans.

CHAPITRE PREMIER.

Quel fut le successeur de Marc-Aurele. Inutilité de l'éducation qu'on lui donne. Mollesse de son pere à son égard. Indiscrétion avec laquelle il lui confie le pouvoir souverain.



ES cinq Empereurs qui venoient de faire à Rome un si beau siécle, aucun n'étoit né sous la pourpre. C'étoit en obéissant qu'ils avoient appris à ne

point abuſer du commandement. Tous avoient fait dans l'obſcurité l'apprentiſſage des vertus qu'ils avoient développées ſur le trône. Mais l'uſage de les pratiquer finit à celui d'entr'eux qui avoit introduit à la Cour l'uſage d'en raiſonner.

Par malheur Marc-Aurele eut une poſtérité. En ſe donnant un fils, ou au moins en lui laiſſant la couronne, il démentit, il effaça tout le bien qu'il avoit fait à l'Empire. Cette ſeule action devint bien plus funeſte que ſa philoſophie, toujours ſoutenue, n'avoit été utile.

M. Aurelius Commodus annonça dès ſon enfance ce qu'il devoit être un jour. Les inclinations les plus effrayantes, les penchans les plus bas ſe firent voir en lui, même avant la raiſon. Toutes les précautions qu'il eſt poſſible de prendre pour réformer la nature, ſon pere les avoit employées. Il faiſoit venir à grands frais les maîtres les plus renommés. Il étoit lui-même leur ſurveillant & leur chef. Il épuiſoit la patience, les ſoins, les exhortations, pour faire paſſer dans

cette ame rébelle les principes qu'il chérissoit.

On ne vit jamais mieux combien les efforts humains sont foibles, quand il s'agit de combattre la nature. Le jeune homme entouré de préceptes & d'exemples louables, les rejettoit, pour se porter de lui-même au vice, presque sans le connoître, comme les racines d'un arbre s'écartent d'un terrein aride qui les blesse, & se dirigent naturellement vers l'humidité qui leur est propre.

Il fut à Rome le second Prince élevé par des Philosophes, qui fit peu d'honneur à la philosophie. Après avoir eu pour instituteurs de nouveaux Séneques, il devint un nouveau Néron. Cet exemple précédé & suivi par beaucoup d'autres qui le confirment, autorise à douter, si la meilleure éducation pour les Princes, est celle qu'on leur donne avec tant de dépenses & d'appareil.

Marc-Aurele auroit bien dû démêler les suites, ou funestes ou infructueuses des travaux de ces maîtres qu'il payoit si cher. Il auroit dû appro-

fondir les défauts de ſon fils, & contenir par la force un caractere fâcheux que la douceur paroiſſoit encore aigrir. Il fit préciſément tout le contraire.

Il ne crut pas pouvoir trop ſe hâter de le combler d'honneurs, de dignités & de pouvoir. Au lieu de le réduire à la qualité d'héritier préſomptif, & de lui laiſſer même entrevoir qu'elle pouvoit lui échapper, s'il ne s'en rendoit digne; au lieu d'armer ſon ambition contre ſes vices & de lui préſenter la vertu, au moins comme le chemin du trône, il ſe hâta de le débarraſſer de toutes les entraves qui auroient pû rendre moins rapide ſa marche vers le crime.

Dès l'âge de quinze ans Commode fut déclaré Auguſte, & par conſéquent devint l'égal de l'Empereur. C'étoit la premiere fois qu'on voyoit une pareille aſſociation. Veſpaſien n'en avoit pas tant fait pour Titus, qu'il avoit plus de raiſons de chérir. Antonin avoit été plus réſervé à l'égard de Marc-Aurele lui-même: mais celui-ci aveuglé par la tendreſſe

paternelle, par l'envie d'assurer l'Empire dans sa famille, aima mieux remettre le pouvoir souverain entre les mains d'un enfant plein de travers, que de laisser à cet enfant la crainte d'en être un jour privé.

Cette demarche inexcusable produisit les fruits qu'on en devoit attendre. Les flatteurs s'emparerent bientôt d'un Prince qu'on avoit l'indiscrétion de leur livrer. Ils acheverent, par leurs insinuations, de corrompre ce cœur qui n'avoit déja que trop de penchant à n'écouter qu'eux. Les infamies qui depuis quatre-vingts ans avoient cessé de souiller la Cour, s'y remontrerent avec éclat. Le Palais Impérial ne fut plus qu'un vaste serrail. Le fils ouvrit une école du libertinage le plus outré, dans ces mêmes lieux où le pere s'amusoit à donner des leçons publiques de continence & de fermeté.

Marc-Aurele, honteux de tant de désordres, incapable d'y remédier parce qu'il manquoit de la vigueur nécessaire, s'en affligea sans fruit. Il en conçut un chagrin qui, dit-on,

abrégea ſes jours. Mais après les avoir lui-même autoriſés pendant ſa vie, il crut inutilement à ſa mort porter ſon ſucceſſeur, par un beau diſcours philoſophique, à s'en corriger. Commode oublia bientôt les préceptes d'un pere expirant. Il ne fut ſenſible qu'au plaiſir de ſe voir déſormais au-deſſus des avis. Il crut gagner beaucoup à la perte d'un ſurveillant qui ne l'avoit pourtant jamais beaucoup gêné.

CHAPITRE II.

Excès de Commode. Sa foibleſſe. Il ſe laiſſe gouverner par des favoris. Elévation de Perennis.

COmmode ſe trouvant ſeul Empereur, ne s'occupa qu'à déshonorer le nom de ſon pere. Les débauches les plus honteuſes devinrent ſes amuſemens, & les excès les plus cruels ſes occupations. C'étoit Domitien qui ſuccédoit à Titus. Mais le

fils de Marc-Aurele n'eut pas même les qualités du tyran dont il imitoit les travers.

Celui-ci, en s'abandonnant à ses passions, avoit au moins tenu d'une main vigoureuse les rênes de l'Etat. La tête des Grands lui répondoit de la sécurité du peuple. S'il versoit du sang, on en accusoit moins ses caprices que sa rigueur. Sa tyrannie étoit presque justifiée par le bien qu'elle produisoit.

Il n'en fut pas ainsi sous Commode. Il n'avoit que les vices d'une ame molle & crapuleuse. Il n'étoit cruel que quand il croyoit pouvoir l'être sans danger. Il avoit d'ailleurs la foiblesse de se laisser gouverner. Il lui falloit un favori. Il avoit besoin d'une main étrangere qui donnât le mouvement & la vie à l'administration. Après avoir prodigué sa confiance à des courtisans qui en abusoient, il les remplaçoit par d'autres qui n'en faisoient pas un meilleur usage.

L'Histoire nous a conservé sur-tout le nom de deux d'entr'eux, dont l'élévation & la chute ont eu le plus

d'éclat. Le premier s'appelloit Perennis. Il occupoit la place de Séjan. Il étoit Préfet du Prétoire comme lui. On dit qu'il ſuivit le plan de ce Miniſtre ambitieux, & qu'il ſe propoſa d'en renouveller les projets, ſans penſer à la ſuite funeſte qu'ils avoient eue pour leur auteur. Il avoit à-peu-près les mêmes qualités & les mêmes reſſources. C'étoit en fortifiant la pareſſe de ſon Maître, en l'enchaînant par les plaiſirs, qu'il avoit réuſſi à ſe rendre l'arbitre des affaires.

Les hommes qui s'élevent par de pareilles voies, ſuivent tous la même route. Ils s'emparent de la nomination des places, pour ſe faire des créatures. Ils profitent de tous les moyens qui peuvent procurer de l'argent, afin d'en avoir davantage à répandre. Ils bravent l'indignation publique, parce que leurs penſionnaires, dont le Prince eſt entouré, forment autour de lui une barriere impénétrable, qui en repouſſe éternellement la triſte vérité. Il eſt ſouvent même aſſez aveuglé, pour regarder le repos perfide où ils ont ſoin de l'entrete-

nir, comme la marque la plus sûre de leur zele & de leurs talens.

Telle avoit été la politique de Séjan, & telle fut celle de Perennis. Ses desseins éclatoient dans le public. On voyoit le ministere rempli de ses esclaves. Il s'étoit délivré par la mort ou par l'exil de ce qui restoit des vieux amis de Marc-Aurele, de ces partisans incommodes des mœurs de l'ancienne Cour. Les Sénateurs qui osoient refuser de ramper sous lui, étoient proscrits ou égorgés sur le champ. Cet exemple faisoit fléchir leurs confreres. Ils reprenoient sans peine l'habitude de la flatterie, dont quatre-vingts ans d'interruption avoient presque fait oublier l'usage.

Le Ministre avoit eu soin de s'assurer des armées, en mettant ses fils à la tête des plus puissantes. Ils étoient fort jeunes. Mais leur pere ne vouloit qu'un nom, & il leur choisissoit sans doute des Lieutenans en état de les diriger. Enfin tout sembloit lui livrer l'Empereur & l'Empire, & Commode ne s'en doutoit pas.

On raconte que dans des jeux cé-

lebres où il aſſiſtoit, il parut tout d'un coup ſur le théâtre un Philoſophe, qui s'adreſſant à lui, lui dit à haute voix, « Que fais-tu, malheureux Prince ? Tu t'amuſes à conſidérer des » ſpectacles, & voila que Perennis » eſt prêt à t'ôter la vie. Il a entre les » mains toutes les richeſſes de l'Etat. » Ses fils diſpoſent des troupes. Tu » es perdu, ſi tu ne les préviens ».

C'étoit un cinique, dit-on, qui exécuta en plein théâtre cette ſcene romaneſque. On ajoute que Commode étonné ne ſçavoit à quoi ſe décider. Son Préfet du Prétoire prit un parti ſur le champ. Il donna ordre d'arrêter le donneur d'avis, & le fit brûler vif, ſans reſpect pour ſon courage, ou pour ſa qualité de Philoſophe.

Il eſt bien difficile de croire qu'un Philoſophe ait haſardé une ſcene ſi périlleuſe. Ces ſortes de coups d'éclat naiſſent de l'enthouſiaſme, & la philoſophie l'éteint. Celui à qui on l'attribue devoit en prévoir le fruit. Il paroît en effet que ſi elle eut lieu, elle ne devint funeſte qu'à l'acteur qui s'en étoit chargé. Ce ne fut point

elle qui rendit le Miniſtre ſuſpect. Il auroit eu le tems de pouſſer ſon entrepriſe, s'il n'avoit eu l'imprudence de ſe laiſſer pénétrer par un homme qui aima mieux précipiter ſa ruine que d'être le complice de ſon élévation, & mériter la reconnoiſſance de ſon Prince, que celle de ſon égal.

CHAPITRE III.

Un autre favori ſupplante Perennis & le fait périr. Il tombe bientôt après comme ſon prédéceſſeur.

CEt homme étoit un Aſiatique nommé Cléandre. Il avoit été long-tems eſclave, & borné dans le Palais aux fonctions les plus viles. Il n'avoit dû qu'à la baſſeſſe de ſon emploi, l'occaſion de ſe faire connoître à Commode encore enfant. Il en avoit démêlé de bonne heure les inclinations. Il s'étoit empreſſé de les favoriſer. Il s'étoit rendu l'agent ſecret de ſes plaiſirs.

Quand celui-ci fut ſeul Empereur, Cléandre vit augmenter les prérogatives & la puiſſance de ſon poſte. Il pouvoit choiſir de diriger l'Etat, ou les amuſemens du Prince. Il eut la ſageſſe de préférer le dernier parti. Il ſe fit un miniſtere moins brillant, mais plus sûr que celui de Perennis. Il lui prêta la main pour s'élever, & enſuite pour ſe ſoutenir. Ces deux rivaux bien unis, partageoient enſemble les dépouilles de l'Empire, & les hommages de la Cour.

Quand l'un des deux parut vouloir ſe ſouſtraire à cette ſociété paiſible, ſes manœuvres n'échapperent point à ſon aſſocié qu'il vouloit tromper. L'intérêt rendoit celui-ci clairvoyant, autant que l'ambition aveugloit l'autre. Cléandre indigné s'allarma d'une audace qui le menaçoit lui-même. Il fit paſſer ſes craintes dans l'ame de l'Empereur. Il lui fit parvenir le cri public, qui depuis ſi long-tems frappoit les murs du Palais ſans y pouvoir trouver d'entrée.

On produiſit même, à ce que dit l'Hiſtoire, des piéces d'argent fabri-

quées dans les Provinces où commandoit un des fils de Perennis, & qui portoient le nom & la figure de son pere. On ne manqua pas d'assurer qu'elles avoient été frappées par ordre de l'un, pour servir l'ambition de l'autre. Peut-être ce jeune homme avoit-il eu réellement cette imprudence. Peut-être aussi étoit-ce l'effet des intrigues du favori allarmé, & résolu à perdre le Ministre.

Cette façon de rendre les Grands coupables, a été mise plus d'une fois en usage. On peut se souvenir que les partisans du Duc de Guise l'employerent contre le Prince de Condé chef du parti Protestant. On laissa courir dans le public des médailles qui le représentoient, en lui donnant le titre de Roi : & quand on lui fit son procès, elles furent produites comme des preuves de sa félonie.

L'accusation intentée contre Perennis pouvoit être du même genre : mais il en fut la victime. Commode adopta sans examen les impressions qu'on lui donnoit. On fit paroître une espéce de députation de soldats

chargés de demander la tête du Miniſtre. Le Prince la leur fit donner ſans difficulté, & cet événement n'auroit répandu que de la joie dans Rome, ſi l'auteur de ſa perte ne s'étoit enfin déterminé à lui ſuccéder.

Cléandre s'étoit guéri de ſa modération, en voyant combien Perennis venoit d'en abuſer. D'ailleurs il s'étoit accoutumé à prendre une haute idée de lui-même, à force de s'entendre louer par les courtiſans. Ses ſuccès dans des intrigues voluptueuſes, lui perſuaderent que ſes talens s'étendoient à tout. Il crut qu'un confident adroit ne pouvoit manquer d'être un bon Miniſtre. Commode le crut lui-même. Il confia le ſoin du gouvernement au compagnon, à l'ordonnateur de ſes débauches. Peu lui importoit en quelles mains il le dépoſoit, pourvû qu'il s'en débarraſſât.

Le nouveau Miniſtre ne fut pas retenu par l'exemple de ſon prédéceſſeur. Il fut étourdi comme lui, par l'yvreſſe que produit le pouvoir de tout faire. On vit renaître les mêmes abus, & de plus violens encore. Les

Historiens vont jusqu'à assurer qu'il se laissa séduire à son tour par le projet de détrôner Commode. Si le fait est vrai, la même imprudence reçut le même châtiment. Le peuple soulevé s'attroupa un jour, & courut au palais demander avec fureur la mort du Préfet. Commode instruit de l'émeute, & de ce qui la causoit, fit couper en sa présence la tête à son favori. Il l'envoya à la populace qui en parut satisfaite.

CHAPITRE IV.

Prodigalité de Commode. A quoi il faut attribuer la foiblesse de l'Empire depuis son regne.

LE reste de ce regne se passa en variations de cette espéce. Les Ministre ne paroissoient sur la scène, que pour en tomber avec plus ou moins de fracas. En lisant l'Histoire de Commode, on croit lire celle d'un Sultan. On voit un Prince abruti se

cacher dans le fonds d'un ſerrail, pour y oublier les devoirs de ſa place. On voit des Viſirs connus ſeulement par leur infamie, ſortir de ce théâtre de la proſtitution, ſe hâter d'abuſer d'un pouvoir paſſager, & payer de leur ſang la courte grandeur qui les éblouit.

Des changemens ſi prompts, des ſecouſſes ſi rapides altéroient à la fois les mœurs & le gouvernement. Il n'étoit pas poſſible qu'une adminiſtration ſi inconſtante ne fut foible & mépriſée. Les dépoſitaires du pouvoir ſe voyant à chaque inſtant menacés d'une chute prochaine, ne l'employoient qu'à s'aſſurer rapidement une fortune qui put les dédommager, & illuſtrer leurs familles. De là naiſſoient les vexations les plus criantes.

L'argent s'anéantiſſoit dans les coffres du Prince. Il diſparoiſſoit en y entrant, comme l'eau des pluyes ſe perd en tombant ſur le ſable. Les peuples condamnés à les remplir, réaliſoient ce que les Poëtes racontent du ſupplices de Danaïdes.

Ce n'étoit pas tout, chacun de ceux qui parvenoient à entrer ainſi ſucceſ-

ſivement dans le partage du tréſor impérial, tachoit de prolonger tant qu'il pouvoit la durée d'un crédit ſi lucratif. Ils careſſoient donc tous les penchans du Prince de qui leur ſort dépendoit. Son goût uſé en tout genre ne lui laiſſoit plus de ſenſibilité, que pour les rafinemens de la corruption & de l'ignominie. Chaque Miniſtre tachoit de lui en procurer qui euſſent été inconnus à leurs prédéceſſeurs. Ils reculoient pour lui les bornes du vice, & le malheureux Commode ainſi entraîné d'excès en excès, ne ſembloit ſortir de ſa léthargie, que pour gouter un inſtant le plaiſir de devenir ou plus mépriſable, ou plus criminel.

Des exemples donnés de ſi haut réfléchiſſoient ſur la nation. Ils achevoient de la pervertir. Caligula, Neron, Vitellius avoient pû être les plus ſcélérats des hommes, ſans que leur ſiécle en fut entiérement abatardi. Il reſtoit encore dans les ames quelques traces de l'ancienne élévation romaine. Le ſtoïciſme naiſſant ne faiſoit que les fortifier. Le crime étoit ſur le trône, & la vertu ſe cachoit chez

les particuliers. Elle fuyoit de la Cour : mais elle trouvoit un aſyle dans les rangs inférieurs, où la corruption n'étoit pas encore deſcendue.

La philoſophie devenue générale, fut un levain funeſte, qui la rendit univerſelle. En faiſant fermenter les eſprits de tous les rangs, elle altéra, elle confondit tous les principes. Elle en émouſſa la force. C'eſt une vérité triſte & démontrée qu'en diſſertant ſur les devoirs, elle aide ſouvent à les faire oublier, qu'en les éclairant de tous les côtés, elle trompe, elle éblouit ſur leurs rapports : & que quoique des Philoſophes puiſſent très-bien être vertueux, tout peuple chez qui ils ſe multiplient, ceſſe de l'être ſans retour.

Rome en eut la preuve. Le regne de Marc-Aurele tout paiſible, tout philoſophique, fut vraiment l'époque & l'origine de ces grandes révolutions qu'elle ne ceſſa plus d'éprouver. Depuis cet inſtant l'oppreſſion n'eut plus de bornes. L'Etat ne trouva plus de reſtaurateurs. Les eſprits éclairés, mais avilis, tomberent dans un épuiſement

dont ils ne se releverent point. L'Empire après des convulsions terribles, fut enfin trop heureux d'aller se reposer, s'anéantir dans le sein de la barbarie, comme un malade qui a le sang appauvri, & les entrailles gangrenées, ne trouve d'autre soulagement à ses douleurs que la mort.

Le principe de cette catastrophe, fut, comme je l'ai dit, l'esprit philosophique insinué, répandu par Marc-Aurele. L'indocilité des troupes en fut l'instrument. Sous Commode tous les liens de l'Etat, sans exception, se trouvoient relâchés. Ceux qui contenoient les soldats se rompirent, & l'ordre militaire ainsi remis en liberté, fut une bête féroce mal enfermée, qui en sortant de sa cage dévora ses maîtres.



CHAPITRE V.

Commode affoiblit la discipline. Son goût extravagant pour les exercices des gladiateurs. Il est empoisonné par sa Maîtresse.

Le gouvernement vigoureux de Trajan & d'Adrien avoit inspiré du respect. Les troupes avoient cessé de se rendre redoutables à des Princes qui sçavoient se faire obéir. Elles s'étoient fait une habitude de la soumission. Antonin & Marc-Aurele n'auroient peut-être pas eu la force nécessaire pour l'introduire : mais la trouvant établie, ils en profiterent. La discipline se soutint sous eux.

Du tems de Commode, elle se ressentit de l'affoiblissement général. Ce Prince crut avoir besoin de flatter les soldats, qu'il n'étoit pas capable de contenir. Il leur prodigua l'argent & les caresses. Il réveilla dans

leurs cœurs les anciennes semences de mutinerie, de révolte, qui y étoient restées si long-tems assoupies. Leur audace s'accroît toujours en proportion de ce que l'autorité du commandement diminue. Ils en revinrent à se croire comme autrefois les arbitres de l'Empire, & la mort de Commode leur donna lieu de rentrer dans ce qu'ils appelloient leurs droits.

Ce Prince déteſté en vivant comme Néron, ne devoit pas se promettre un meilleur sort. Il avoit les mêmes gouts, les mêmes fureurs : & si ce que l'Histoire rapporte est vrai, il les poussoit à des excès bien plus honteux. On se souvient que la passion de Néron étoit de développer sa voix sur le théâtre, d'y montrer son talent pour la musique. Celle de Commode étoit d'y combattre comme gladiateur. Cet exercice devint à la fin son unique occupation : & l'art des misérables avec qui il se compromettoit étant le plus vil de tous les métiers, il tomboit par là au dernier dégré d'opprobre & de flétrissure.

Ils avoient autour des Théâtres où ils

ils combattoient, des loges pour s'habiller, pour prendre & quitter leurs armes. Ces lieux se sentoient de la condition de ceux qui les habitoient. On ne les envisageoit qu'avec horreur. Un préjugé public aussi ancien que raisonnable, les faisoit regarder comme le séjour de l'infamie. C'étoit là cependant que Commode passoit presque tout son tems. Il s'y étoit fait construire une loge pour lui, & il la préferoit à son Palais.

Ce n'étoit pas assez que d'y demeurer. Il en voulut tirer un parti plus piquant. Il imagina de se faire un jour seul Consul, & de paroître en public avec les ornemens de cette dignité, par dessus les armes des Gladiateurs. Son plan étoit d'aller passer la nuit dans sa loge la veille de son installation. Le lendemain matin il en seroit sorti pour aller prendre possession du Consulat, suivi de ses camarades, qui auroient témoigné par de grands cris la joie que leur auroit causé l'élévation de l'un d'entre eux.

Il consulta sur ce projet sa maîtres-

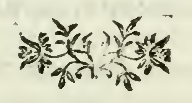
ſe, ſon préfet du Prétoire, & d'autres Officiers de ſa maiſon. Chacun d'eux fut déconcerté de cette idée bizarre, peut-être parce qu'il n'en étoit pas l'auteur. Ils oſerent la combattre. La maîtreſſe pleura. Le Préfet fit des remontrances. Les autres embraſſerent les genoux du Prince pour le détourner d'un deſſein dont ils ne voyoient que l'extravagance.

L'Empereur s'en promettoit au contraire d'autant plus d'agrément, qu'il le voyoit plus contredit. Il mépriſa les prieres, les avis, les larmes. Il réitéra les ordres les plus précis, & voyant qu'on balançoit encore à les exécuter, il ſe livra à la plus violente colere. Il laiſſa échapper des ménaces contre tous ceux qui oſoient pour la premiere fois réſiſter à ſes volontés.

Ceux-ci en le quittant réfléchirent ſur ce qu'ils venoient d'entendre. Ils ſavoient que les ménaces de leur maître n'étoient jamais vaines. Ils ſentoient qu'il falloit ou le prévenir, ou périr eux-mêmes. L'habitude de voir ordonner des crimes, les avoit

familiarisés avec l'idée d'en commettre un. Ils furent bien-tôt d'accord, & le résultat de leur délibération, fut que sans perdre de tems Marcia, la maîtresse de l'Empereur, l'empoisonneroit ce jour-là-même, quand il sortiroit du bain, où il étoit allé.

Elle le fit. Le malheureux Commode reçut le poison de sa main : & comme l'opération en paroissoit trop lente, on fit entrer un homme robuste qui l'étouffa. On cacha ensuite le corps. On le fit transporter hors du Palais, jusqu'à ce qu'on eut vu quel effet produiroit la nouvelle de cet événement dans la ville, & au camp des Prétoriens.



CHAPITRE VI.

Les conjurés offrent l'Empire à Pertinax. Origine de ce Prince. Il va au camp demander l'agrément des soldats.

LEs assassins de Commode ayant agi par le même principe que ceux de Domitien, avoient aussi fait le même raisonnement. Ils ne s'étoient pas dissimulé que leur entreprise ne pourroit devenir légitime, qu'aux yeux d'un Prince qui en auroit recueilli le fruit. Ils virent qu'il falloit disposer de l'Empire pour se justifier d'avoir ensanglanté le trône, & couvrir un crime par une usurpation.

L'embarras étoit de sçavoir qui ils adopteroient pour complice, qui ils feroient maître de Rome, pour s'assurer la vie. Leurs regards se tournerent vers le gouverneur actuel de la ville, nommé Publius Helvius

Pertinax, vieillard connu par ſon mérite & par ſes emplois. Ce fut à lui qu'ils ſe fixerent. Ils ſe flattoient que ſa reconnoiſſance ſeroit d'autant plus vive, qu'il avoit moins lieu de s'attendre à l'honneur qu'ils alloient lui faire.

Pertinax étoit fils d'un eſclave. Lui-même avoit été maître d'école à Rome. Soit faute de talens, ſoit manque d'écoliers, il s'étoit dégouté de cette profeſſion. Il lui avoit préféré le parti des armes. Il s'étoit engagé ſous le regne d'Antonin, & n'avoit pas tardé à ſe faire diſtinguer par ſa valeur. Il étoit parvenu ſans autre recommandation aux emplois militaires. Marc-Aurele ſur-tout, après l'avoir diſgracié ſur un faux rapport, s'étoit chargé du ſoin de ſa fortune. Pertinax à la mort de Commode ſe trouvoit Sénateur, ancien Conſul, Gouverneur de Rome, & par conſéquent un des premiers hommes de l'Etat.

Ce fut à lui que le Préfet du Prétoire alla propoſer l'Empire, quand Commode fut expiré. Pertinax malgré ſes dignités n'étoit pas bien à

la Cour. L'affection que lui avoit témoignée Marc-Aurele, le rendoit suspect à son fils, & odieux à ses Ministres. Quand il en vit les principaux entrer dans sa chambre la nuit, avec l'air agité que leur donnoit l'action qu'ils venoient de faire, & ses suites, il crut que sa mort étoit décidée. Il tendit la tête, persuadé qu'il touchoit à son dernier moment.

Le Préfet nommé Lœtus le rassura. Il lui offrit le trône qu'il venoit de rendre vacant. Il l'exhorta à partir sur le champ avec lui pour le camp des Prétoriens, afin de s'y faire reconnoître. Il lui représenta que cette démarche étoit indispensable, que son mérite l'assuroit du Sénat, & qu'il falloit commencer par obtenir l'agrément des soldats, qui leveroit tous les obstacles.

Pertinax revenu d'une grande frayeur, étoit tombé dans un étonnement encore plus grand. On lui offroit l'Empire dans l'instant où il trembloit pour sa vie. Son cœur n'étoit pas insensible aux douceurs de l'ambition. Il regardoit sans répugnan-

ce le trône où on le pressoit de s'asseoir. Mais ni les mains sanglantes qui lui promettoient leur secours, ne pouvoient le tranquilliser, ni les dispositions des soldats dont il falloit mendier l'appui, ne lui paroissoient assez favorables. Il pesoit l'espérance & la crainte, l'éclat & le danger. Plus il les comparoît, moins il trouvoit de raisons pour se déterminer. Le Préfet & ses complices eurent besoin des instances les plus fortes, pour en tirer enfin l'acquiescement qu'ils attendoient.

Cependant le bruit de ce qui venoit de se passer se divulguoit avec rapidité. On publioit que Commode étoit mort, & que Pertinax lui succédoit. On sçut qu'il étoit en marche pour recevoir au camp les hommages des soldats. Le peuple y courut en foule. Ceux même qui tenoient un rang dans l'Etat, l'imiterent; les uns par curiosité, les autres pour s'en faire un mérite.

De leur côté les Sénateurs s'assembloient, quoiqu'il ne fit pas encore jour. Ils ne sçavoient si le choix des

soldats tomberoit sur Pertinax, ou sur un autre. Mais à tout hazard, ils se préparoient à souscrire à l'élection qui leur seroit notifiée. C'étoit, comme on l'a vu bien des fois, la seule prérogative qui leur restât. Le droit de mettre leurs noms au bas d'un acte sans conséquence, étoit devenu le plus beau privilége des Sénateurs de Rome.

CHAPITRE VII.

Les soldats balancent long-tems à reconnoître Pertinax. Il les gagne par une promesse exorbitante.

LEur incertitude fut bien-tôt fixée. Pertinax étoit entré dans le camp, introduit par Lœtus à qui sa charge y donnoit tout pouvoir. Il avoit été reçu froidement par les soldats. On n'osoit pas leur dire comment leur Prince étoit mort. On leur apprenoit seulement qu'il ne vivoit plus, & qu'ils n'en pouvoient choisir un

meilleur que celui qui se présentoit.

Ils le connoissoient sans doute. Ils ne pouvoient se dispenser de l'estimer. Mais ils sçavoient qu'on lui reprochoit de la rigueur, & de l'avarice. Ils s'intéressoient fort peu à la gloire de l'Etat. Ils sentoient parfaitement combien le Prince pour qui on les sollicitoit, lui feroit plus d'honneur que celui qu'ils regrettoient. Mais en comparant en eux-mêmes l'indulgence prodigue de l'un, avec la sévérité économe de l'autre, ils se trouvoient bien plus disposés à rejetter la nomination de celui-ci qu'à la confirmer.

La jalousie contre la populace qui les fatiguoit de ses cris, étoit encore pour eux un nouveau motif de ne pas se décider. Elle proclamoit de tous côtés Pertinax *Auguste* Les Prétoriens s'indignoient de ces clameurs qui leur paroissoient un affront. Ils étoient choqués qu'en demandant leur consentement, on voulut en quelque sorte le leur arracher, & que le peuple en désignant un Empereur, les privât du droit de le choisir.

Ils restoient donc dans un silence

morne. Ils promenoient leur regards ſur le Prince ſuppliant, ſur ſes partiſans, ſur les ſpectateurs, qui tous attendoient leur déciſion. Ils tachoient de lire dans les yeux les uns des autres leurs ſentimens réciproques. Ils ſembloient attendre pour éclatter en murmures d'improbation, que quelqu'un d'eux oſât en donner l'exemple.

Lœtus ſentit bien que ſon protégé & lui étoient perdus, pour peu que cette irréſolution durât. Il engagea Pertinax à faire un effort pour la fixer. Il lui conſeilla d'oublier ſes maximes, & de s'attacher à force d'argent des eſprits qui ne connoiſſoient guère d'autre mobile.

Le triſte vieillard ſe trouvant dans la plus grande perplexité qu'il eut éprouvé de ſa vie, ſe laiſſa aiſément perſuader. Il ſacrifia tout pour s'en tirer. Après que le Préfet eut en peu de mots fait ſon éloge, il prit la parole lui-même, & promit à chaque ſoldat, s'ils le reconnoiſſoient, une gratification conſidérable.

Alors il s'éleva quelques applaudiſſemens. On entendit du milieu

des ſoldats ſortir des voix qui ſe joignoient à celles du peuple. Peu-à-peu tout le reſte ſuivit, mais foiblement, avec plus de chagrin que de joie. Ils ne montrerent pas plus de ſatisfaction en prêtant le ſerment au nouveau Prince ſuivant l'uſage. Ils n'en repéterent la formule qu'à regret. Il étoit aiſé de voir combien ce conſentement leur coutoit, & qu'en le donnant, il s'en falloit bien que le cœur fut d'accord avec la bouche.

Cependant Pertinax parut content de ce premier ſuccès. Il crut qu'il étoit bon de laiſſer quelque choſe à faire au tems. Il ceſſa de s'affliger d'une prévention qu'il eſpéroit dértruire. Il courut au Sénat accomplir la vaine formalité qui ſembloit mettre la main à ſon inauguration. Le peuple ſe retira, enchanté, comme il arrive toujours, de voir commencer un nouveau regne : & les ſoldats reſtés ſeuls dans le camp s'occuperent à calculer, s'ils n'auroient pas pu tirer un parti plus avantageux de l'occaſion qui venoit de ſe préſenter.

Il auroit été difficile cependant qu'ils eussent pû conclure un meilleur marché. Ils venoient de vendre l'Empire tout ce qu'il valoit. La somme promise par Pertinax étoit énorme. Elle montoit, suivant l'évaluation la plus modérée, à douze cens de nos livres par tête. Si l'on examine ensuite ce qui revenoit aux Officiers, ce qu'il falloit donner aux autres armées en suivant la proportion, aux simples citoyens de Rome, qui avoient aussi un droit à ces sortes de libéralités, on sera porté à imaginer qu'un homme devenu à ce prix le maître d'une couronne, pouvoit s'en croire le propriétaire pour long-tems.

Pertinax le pensa : mais il se trompoit. La fureur des soldats le priva bientôt du titre qu'il ne devoit qu'à leur avarice. Ce titre passa entre les mains d'un acheteur plus hardi, ou plus prodigue, qui ne fut pas plus heureux. Le seul fruit de cet indigne trafic fut la perte successive de tous ceux qui avoient osé y tremper, & la désolation de l'Empire. Il échappa sur le champ des mains qui l'avoient

acheté, ſans retourner à celles qui l'avoient vendu. Après l'avoir épuiſé d'argent pour en fournir le prix, il fallut l'inonder de ſang pour ſçavoir à qui il appartiendroit.

PERTINAX, XVIII. EMPEREUR regne un peu plus de trois mois.

CHAPITRE VIII.

La haine des ſoldats ſe réveille contre Pertinax. Son imprudence en tout genre. Il eſt aſſaſſiné.

PErtinax paroît avoir eu des talens. Mais ils étoient bien balancés en lui par de grands défauts. Les circonſtances ſeules de ſon avénement étoient ſuffiſantes pour autoriſer à en concevoir un préjugé ſiniſtre. Quelle idée ſe faire d'un vieillard aſſez avide

du rang suprême pour se tenir heureux d'y monter par de pareilles voies ? Comment accorder la fermeté qu'on lui attribue, avec tant de bassesse ? Les Historiens l'ont loué, peut-être parce que Sévere en donna l'exemple, & Sévere ne le louoit, que parce que le prétexte de le venger avoit fait son titre pour lui succéder.

Il n'eut pas le tems de faire oublier sur le trône combien il l'avoit indignement acquis. On ne sçauroit même se dissimuler qu'il contribua le premier à la promptitude de sa chute. Il devoit lire dans le cœur des soldats, voir combien leur fidélité étoit suspecte, & par conséquent se précautionner contre un retour que leurs dispositions annonçoient.

Ses yeux étoient choqués avec raison de mille abus introduits sous le dernier regne. Mais une longue habitude les avoit fortifiés, au point d'en rendre la réforme dangereuse & même impossible. Au moins pour la hasarder, il falloit la conduire avec autant de patience que de sagesse. La

Cour & le miniſtere étoient encore remplis de leurs auteurs. Il n'y avoit à leur égard que deux partis à prendre.

L'un étoit de les deſtituer tout d'un coup, afin de paroître les ſacrifier à l'indignation publique. Pertinax leur avoit obligation : mais pour remplir ſes devoirs, il devoit l'oublier. Cette ſage ingratitude lui auroit procuré plus de gloire qu'une lâche reconnoiſſance. En refuſant leurs ſervices, il auroit effacé la honte d'en avoir eu beſoin. Ce parti ne convenoit qu'à une ame ferme, aſſez sûre d'elle-même pour dédaigner les petites reſſources de la politique, & ſupérieure aux craintes qui arrêtent les ames ordinaires.

L'autre parti, plus prudent peut-être, étoit de les ménager en apparence, mais de les affoiblir inſenſiblement. Il falloit leur laiſſer leurs emplois, mais leur aſſocier des hommes sûrs, capables de balancer leur crédit. Il falloit les miner peu-à-peu, ſans qu'ils puſſent pénétrer leur diſgrace, & ſe mettre en état de ne pas

les craindre, quand on jugeroit à propos de la laiſſer éclater.

Enfin pour ſe tirer d'un pas ſi gliſſant, il étoit néceſſaire de montrer une fermeté honorable, ou une condeſcendance artificieuſe. Il n'y avoit que ces deux plans de conduite qui puſſent écarter les périls dont le nouvel Empereur ſe voyoit menacé.

Il ne prit cependant ni l'un ni l'autre. Il ne mit dans ſes procédés ni vigueur ni politique, ou plutôt en les affectant toutes deux mal-à-propos, en ſe méprenant ſans ceſſe ſur les momens propres à les employer. il augmenta les dangers de ſa ſituation, & s'attira bientôt un ſort funeſte, dont il auroit pû ſe garantir.

Il commença par révolter les ſoldats mal calmés, en leur annonçant le rétabliſſement prochain de la diſcipline. Les Prétoriens n'en conſervoient plus préciſément que ce qu'il en falloit pour ne pas perdre tout-à-fait l'apparence d'un corps militaire. Ils vivoient dans la plus parfaite liberté. On peut juger combien

ils furent allarmés des intentions du nouvel Empereur. Ils appelloient la rigueur du service un esclavage insupportable. Ils étoient prêts à tout hasarder, plutôt que de s'y voir assujettis.

En préparant une réforme dans l'état militaire, Pertinax en promettoit une non moins importante dans le gouvernement. Il ne cachoit pas que son plan étoit d'en éloigner tous ceux qui y avoient eu part sous Commode. Il avoit fixé le moment de leur destitution à un jour du mois d'Avril, regardé comme celui de la fondation de Rome. Cette attention à faire concourir le renouvellement du Ministere avec l'anniversaire de la naissance de l'Empire étoit puérile. Elle aigrissoit plus ceux qui devoient en être les victimes, qu'elle ne flattoit ceux qu'on destinoit à en être les témoins.

Le Prince, en laissant ainsi pénétrer toutes ses intentions, ne voyoit pas qu'il alloit les rendre infructueuses. On intriguoit. On armoit de toutes parts contre lui. Les bas-Offi-

ciers du Palais, qu'il vouloit congédier comme les autres, se proposoient de l'étouffer dans le bain. Les soldats tremblans & indignés au seul nom de la réforme, parloient de la prévenir en massacrant celui qui vouloit en donner l'exemple, & les criminels accrédités qui se voyoient prêts à perdre leurs places, employoient le pouvoir, la considération qu'on avoit eu l'imprudence de ne pas encore leur ôter, pour accélerer par leurs manœuvres une révolution qui seule pouvoit les sauver.

Enfin tout d'un coup en plein jour deux cens soldats se détachent du camp des Prétoriens. Ils traversent la ville. Ils s'avancent l'épée à la main vers le Palais Impérial, en criant à haute voix qu'ils alloient délivrer l'Empire d'un usurpateur. Le complot sans doute étoit formé de concert avec la garde, actuellement de service. Les deux cens hommes qui paroissoient seuls, étoient sûrs de trouver en arrivant du secours dans leurs camarades, plutôt que des obstacles.

En effet tous les passages leur fu-

rent livrés. Tout ce qui ſe trouvoit dans le Palais, étoit déja d'avance, ou devenoit ſur le champ complice de leur audace. Ils approchoient du cabinet où Pertinax étoit renfermé, quand le bruit qu'il entendoit lui donna des ſoupçons. On ne tarda pas à lui en développer la cauſe. Il n'étoit plus tems de fuir. La porte s'ouvroit, & les rébelles y entroient en foule.

Il eſſaya de montrer une fermeté qui en impoſe ſouvent à la multitude: mais elle ne lui réuſſit pas. Le reſte de ſa conduite y avoit trop mal répondu, pour qu'elle pût les intimider. L'air de majeſté avec lequel il leur parla, ne produiſit aucun effet. Ils le percerent de coups, & avec lui ils tuerent un de ſes Chambellans, qui de tous ſes gens oſa ſeul eſſayer de le défendre. C'étoit un des aſſaſſins de Commode. Il réparoit, par cette fidélité généreuſe pour ſon ſecond Maître, ſon ingratitude à l'égard du premier.

❧

CHAPITRE IX.

Les ſoldats Prétoriens mettent réellement l'Empire en vente. Un Sénateur l'achete.

ROme n'avoit encore rien vû de ſi terrible que l'événement dont nous venons de faire le récit. C'étoit la premiere fois que les ſoldats faiſoient périr un Empereur, préciſément pour avoir le plaiſir de le tuer. Ils avoient égorgé également Galba & Vitellius, mais ils étoient alors les inſtrumens d'une ambition étrangere. C'étoient Othon & Veſpaſien qui avoient conduit leurs mains. Ils ne faiſoient, en maſſacrant les rivaux de ces deux Princes, qu'obéir à des impreſſions venues d'ailleurs.

Ici au contraire c'étoit de ſang froid qu'ils s'étoient portés au crime. Ils n'avoient d'autre prétexte pour éclater contre Pertinax ; que leur propre intérêt. C'étoit à eux-mêmes qu'ils

l'avoient ſacrifié. Ils ne pouvoient apporter pour excuſe la néceſſité d'obéir aux ordres d'un Chef, & toute l'atrocité de leur action ne retomboit que ſur eux.

A cet excès criminel ils en joignirent encore un plus coupable. Ils s'étoient retirés dans leur camp en triomphe, faiſant porter devant eux la tête de l'Empereur au bout d'une pique. Leur arrivée y avoit excité la joie effrenée dont la populace eſt capable, quand elle ſe voit ſatisfaite. Ils pouſſoient des cris à la vue de ce monument horrible. Ils alloient en foule conſidérer, reconnoître, inſulter la tête du malheureux Pertinax : & pendant qu'ils s'abandonnoient ainſi à un emportement tumultueux, le ſilence & l'effroi regnoient dans Rome.

On ne ſçavoit juſqu'où ils voudroient pouſſer leur avantage & leur reſſentiment. Leurs Chefs avoient diſparu. Le Sénat n'oſoit s'aſſembler. Les amis du Prince mort craignoient de ſe montrer dans un inſtant qui pouvoit leur devenir auſſi funeſte qu'à

leur Maître. Ses ennemis rougissoient eux-mêmes de paroître participer à un triomphe aussi honteux : & le peuple flatté par l'idée de toutes les nouveautés qu'il attendoit du nouveau regne, regrettoit avec amertume qu'il eut eu une fin si prompte & si malheureuse.

Cependant il falloit un Chef à l'Etat. Les Prétoriens prétendoient bien le nommer seuls, & la liberalité immense de Pertinax, leur ayant ouvert les yeux sur le prix qu'ils pouvoient exiger de leurs suffrages, ils se décidoient à les faire payer à son successeur, encore plus cher qu'à lui. Mais une chose les inquiétoit. Personne ne s'offroit pour traiter d'un effet qu'ils avoient hâte de placer. Ils prirent alors un parti qui semble incroyable, & dont il seroit pourtant bien difficile de combattre la vérité.

Plusieurs d'entr'eux monterent sur la muraille qui entouroit le camp. De là ils publierent hautement qu'ils étoient prêts de nommer un Empereur. Ils avoient soin de faire obser-

ver que tous les citoyens riches y pouvoient prétendre, & que celui qui leur aſſureroit une plus forte récompenſe ſeroit élu. Ils firent auſſi courir dans la ville des bulletins qui annonçoient la même choſe.

Cette étrange nouvelle y fut reçue avec autant de ſurpriſe que d'indignation. On ne pouvoit d'abord la croire, & quand elle fut avérée, la douleur ſuccéda à l'étonnement, au moins dans le cœur de tous ceux qui avoient aſſez d'expérience pour lire dans l'avenir. Ils prévoyoient que les ſoldats parvenus à ce comble d'inſolence, ne connoîtroient plus de bornes en aucun genre. Ils devinoient que l'Empire ainſi avili, devenu une marchandiſe ordinaire, ſe trouveroit à portée de toutes les mains, puiſqu'il ne faudroit que de l'argent pour ſe l'aſſurer. Ils verſoient des larmes d'avance ſur les maux affreux qui ſeroient la ſuite d'un commerce ſi ignominieux.

Ces ſentimens ne pénétroient pas juſqu'au camp. Il s'y paſſoit une ſcene plus ſinguliere encore que tout

ce qui venoit d'arriver. Deux hommes ſeuls dans toute la ville avoient oſé prêter l'oreille aux offres des ſoldats. Leurs cœurs s'étoient ouverts aux inſinuations flatteuſes de l'ambition. Ils s'étoient laiſſés perſuader qu'ils pouvoient légitimement mettre leur prix à la dépouille ſanglante de Pertinax. Ils donnoient au public le ſpectacle inoui de deux Marchands, occupés à ſe diſputer, par des encheres ſucceſſives, l'honneur de commander à Rome.

L'un étoit le beau-pere même de l'Empereur aſſaſſiné. Il eſt inconnu d'ailleurs dans l'Hiſtoire, & le trait qui l'a fait ſortir de l'obſcurité, prouve aſſez combien il méritoit d'y reſter. L'autre étoit un Sénateur nommé Didius Julianus, iſſu d'une famille illuſtre, diſtingué lui-même par des emplois & des talens, & qui auroit joui d'une réputation aſſez honorable, ſi dans ſa vieilleſſe, il ne s'étoit avili pour devenir Souverain.

Tous deux s'étoient préſentés aux ſoldats preſque à la fois. Tous deux ne fondoient leurs eſpérances que ſur

ſur leurs richeſſes & ſur la diſtribution qu'ils en alloient faire. Le premier étoit entré dans le camp même. Didius avoit préféré de s'arrêter à la porte : mais leur étrange combat ne ſe pouſſoit pas avec moins de vivacité. On les avertiſſoit ſucceſſivement l'un & l'autre de l'offre de leur rival : & quand ils y répondoient par une offre ſupérieure , les ſoldats qui voyoient augmenter leur bien , en témoignoient leur joie par des cris redoublés.

Ces cris entendus au loin portoient la terreur dans l'ame des bons citoyens. Le peuple même que la curioſité avoit conduit en foule autour du camp , en paroiſſoit affligé. Il ſentoit bien que ce ſeroit à ſes dépens qu'on acquitteroit des promeſſes qui alloient lui donner un Maître. Les Prétoriens n'étoient pas touchés de ſa triſteſſe. Ils ſe ſouvenoient de lui avoir vû une autre contenance à l'avénement de Pertinax. Ils ſe faiſoient en ce moment un plaiſir d'inſulter à ſon ſilence. L'enchere à laquelle ils préſidoient , leur devenoit

d'autant plus agréable, qu'elle paroissoit plus mortifiante pour les spectateurs.

Enfin l'avantage resta à Didius. Il doubla la somme qu'avoit si imprudemment promise le dernier Prince. A ce prix l'Empire lui fut adjugé. Son compétiteur plus sage, ou plus timide, abandonna des prétentions qu'il ne pouvoit plus soutenir. Il fut le premier à embrasser les genoux d'un homme qui avoit sçu être plus prodigue que lui, & Didius fut solemnellement proclamé Auguste.



JULIEN I, XIX. EMPEREUR ne regne que deux mois.

CHAPITRE X.

Julien n'est reconnu qu'en Italie. Trois autres compétiteurs se mettent sur les rangs pour disputer l'Empire.

IL étoit clair que ce malheureux vieillard en mettant à la couronne un si haut prix, n'avoit fait que s'assurer une courte & vaine décoration. Il s'étoit vû, à la vérité, installer par le Sénat. Il avoit reçu les decrets, les complimens de ce Corps autrefois si illustre, & maintenant si déshonoré. Mais qu'étoit-ce que l'approbation d'une Compagnie, qui avoit pendant douze ans baisé les pieds du fils de Marc-Aurele, qui avoit consenti de quitter son nom de Sénat *Romain*,

pour prendre celui de Sénat *Commodien?* Quel fonds pouvoit faire sur les acclamations de cette troupe avilie, un homme qui ne les devoit qu'à la faveur des soldats, & qui ne devoit lui-même cette faveur, qu'au plus honteux, au plus lâche de tous les commerces?

L'Italie désarmée étoit habituée à suivre tous les mouvemens de Rome. Elle reconnut sans peine celui qui paroissoit régner dans la capitale. Mais il n'en étoit pas de même dans les provinces. La nouvelle de sa promotion y avoit été précédée par le récit des formalités qui l'avoient accompagnée. La seule idée de se soumettre à un Prince ainsi élu, y excitoit un soulevement général.

Les troupes qui les remplissoient, n'étoient peut-être pas dans le fonds plus jalouses que les Prétoriens du véritable honneur de Rome. Mais elles voyoient avec des yeux d'envie les richesses que s'approprioit ce Corps audacieux. Elles sentoient qu'en lui laissant le droit de leur donner des Maîtres, c'étoit se laisser enlever la

récompenſe attachée au privilége de les choiſir. Les ſoldats ſe diſoient ouvertement que plus on s'épuiſeroit pour gagner la garde Italienne, moins on ſe trouveroit en état de rien faire pour eux, & qu'il valoit mieux, prix pour prix, choiſir eux-mêmes les Empereurs dans leurs Provinces, que d'attendre qu'il leur en vint de Rome, un qui ſe ſeroit appauvri pour le devenir.

Les peuples applaudiſſoient à ces diſcours. Ils s'indignoient de penſer qu'un Corps inconnu hors du lieu de ſa réſidence, eut oſé les vendre comme de vils troupeaux. Ils déteſtoient Julien & ſon élection. Ces diſpoſitions étoient nourries en ſecret par les Gouverneurs qui ne déſeſpéroient pas d'en profiter tôt ou tard. Le titre de Julien ne paroiſſoit à perſonne aſſez ſacré, pour faire naître l'envie de le reſpecter. A peine commençoit-il à jouir d'un pouvoir qu'il avoit payé ſi cher, qu'on ſe préparoit de tous côtés à le lui ravir.

La voix publique diſtinguoit entre les autres trois hommes qu'elle appel-

loit ouvertement au trône. Tous trois réuniſſoient la maturité de l'expérience, à la vigueur de l'âge. Ils s'étoient diſtingués dans tous les tems par de grands talens, quoiqu'avec un caractere & des mœurs très-différentes. Ils avoient entre les mains les principales forces de l'Etat, & paſſoient pour en être les premiers Capitaines.

L'un commandoit en Angleterre. Il ſe nommoit Decimus Clodius Albinus. Il parut dans la ſuite qu'il avoit plus de réputation que de capacité réelle ; mais juſques là ſon nom en impoſoit. L'armée qu'il avoit à ſes ordres étoit plus redoutable par la valeur que par le nombre. Elle avoit continuellement à s'exercer dans ſon Iſle. Les ſauvages indomptables qu'on n'en avoit pas encore pû chaſſer, s'acharnoient à diſputer contre les Romains les rochers de l'Ecoſſe. Cette guerre non interrompue, aguerriſſoit les ſoldats de la grande Bretagne, & c'étoit preſque le ſeul théâtre où put alors briller le talent militaire.

Le ſecond Général ſur qui on jet-

toit les yeux, s'appelloit C. Pescennius Niger. Sa naissance étoit obscure, mais son mérite avoit beaucoup d'éclat. Il gouvernoit la haute Asie. Il disposoit des armées nombreuses dont cette partie de l'Empire étoit entourée. C'est lui qu'on estimoit le plus à Rome. Dès l'instant que l'élection de Julien avoit été publique, le peuple n'y avoit répondu qu'en implorant à grands cris le secours de Niger, en l'invitant à s'emparer de l'Empire, & probablement ces vœux, long-tems soutenus, l'avoient engagé à y penser. Son caractere propre étoit la sévérité pour les soldats, la douceur pour les peuples, & une justice impartiale envers les uns & les autres, ce qui lui en assuroit l'amour & le respect.

Le troisieme de ceux qu'on jugeoit dignes du rang suprême se nommoit L. Septimius Severus. Son département étoit cette vaste province désignée par les Romains sous le nom d'Illyrie, qui comprenoit la Hongrie & les contrées voisines. Ce n'étoit pas le plus estimé des trois, mais le plus habile. Il avoit dans l'esprit une péné-

tration & une souplesse qui le rendoit bien supérieur à ses rivaux. On dit que de tout tems il s'étoit attendu à monter un jour au trône. On assure même que pour se remarier, il avoit été chercher au fonds de l'Asie, une femme à qui les Astrologues promettoient qu'elle deviendroit Impératrice.

Ces prétendus pressentimens de Sévere sont sans doute du même genre que ceux que l'on attribue à Sixte V, qui, suivant ses Historiens, étant simple Cordelier, s'occupoit déja de la Papauté. L'ambition ne s'accroît qu'à mesure qu'elle se satisfait. De tous les hommes qui sont parvenus à des rangs élevés, il n'y en a pas un à qui les premiers succès n'ayent donné le désir & l'occasion de s'en procurer de nouveaux.

Sévere avoit à-peu-près la même origine & les mêmes talens que Vespasien, mais avec une humeur bien plus impitoyable, & beaucoup moins de vertus. Il ne songea probablement comme lui à s'emparer de l'Empire, que quand il le vit dans des mains

trop foibles pour en ſoutenir le poids. L'incapacité de Julien fut l'époque du preſſentiment qui l'engagea à ſe ſaiſir du trône.

CHAPITRE XI.

Peſcennius Niger ſe fait proclamer Empereur à Antioche. Il eſt reconnu dans toute l'Aſie. Sévere en fait autant en Europe.

TEls étoient les trois hommes dont on excitoit l'ambition, en les déſignant comme les vengeurs de l'Empire. Julien allarmé s'étoit hâté de leur notifier ſon élection. Il attendoit avec impatience le retour de ſes couriers, afin de ſçavoir comment ils auroient été reçus. Le peuple déſiroit avec ardeur qu'ils rapportaſſent des nouvelles fâcheuſes. Il éclattoit ſans ménagement contre le malheureux intrus. Julien ne pouvoit paroître en public ſans y recevoir des inſultes. On lui jettoit des pierres, & les ſol-

dats de ſa garde eux-mêmes, honteux de voir quel Prince ils avoient faits, le défendoient avec une molleſſe qui ne ſuffiſoit pas pour en impoſer à la multitude.

Les citoyens modérés n'étoient pas inſenſibles à l'aviliſſement du trône. Ils en gémiſſoient : mais ils redoutoient encore plus l'opération par laquelle on parloit de l'effacer. Ils ſentoient bien que ſi pluſieurs Généraux prétendoient à cet honneur, il faudroit en venir à des guerres civiles. Ils voyoient que ce n'étoit qu'en prodiguant le ſang des Romains qu'on laveroit la honte de Rome. Ils ſoupiroient en ſongeant que l'Empire n'avoit à choiſir qu'entre l'opprobre ou la déſolation. S'ils en avoient été les maîtres, ils auroient préféré une honte paiſible, à une expiation orageuſe.

Mais on ne les écoutoit pas. Les amis de Niger & de Sévere ſur-tout, aiguillonnoient par des reproches ces cœurs déja dévorés d'ambition. Ils leur peignoient l'Italie ſans défenſe, la capitale ouverte, le peuple prêt

à se déclarer pour eux. Ils les exhortoient à se presser de rendre à la couronne son éclat & sa pureté, à faire évanouir le fantôme de Prince qui trembloit sur le trône, & quoique dans ces conseils l'honneur de l'Empire fut toujours le premier prétexte, l'intérêt de ceux qui les donnoient en étoit sans doute la premiere cause.

Ils produisirent bientôt leur effet. Niger donna l'exemple de les suivre. En apprenant la nouvelle des souhaits formés hautement par le peuple en sa faveur, il avoit compris qu'après un si grand éclat, il étoit perdu, s'il ne le justifioit. Il ne pouvoit se flatter que Julien une fois affermi, eut l'ame assez noble pour ménager un rival qu'on auroit osé lui préférer. Niger sentoit qu'il falloit le renverser, ou s'attendre à périr bientôt lui-même. Il prit le premier parti.

Il fit assembler promptement sous Antioche ce qu'il pût tirer de troupes des places voisines. Il en fit un corps nombreux, devant lequel il expliqua ses prétentions. Il le lia à ses intérêts

par des promeſſes, & probablement même par des libéralités. Ces ſoldats déja diſpoſés à ne point reconnoître pour Empereur le marchand Italien qu'ils dédaignoient, ſe porterent facilement à appuyer l'élévation de leur Général. Ils le proclamerent Auguſte avec joie.

L'Aſie entiere s'ébranla ſur le champ pour lui. Tous les petits Etats voiſins de cette partie de l'Empire s'empreſſerent de lui adreſſer des complimens & de lui offrir des ſecours. En peu de tems il ſe vit maître paiſible de tous les pays qui s'étendent depuis l'Euphrate juſqu'à l'Archipel. Son nom ſeul en fit la conquête.

Connoiſſant les diſpoſitions de Rome & de l'Italie, il ne ſe hâta pas d'y porter la guerre. Il eſpéroit que l'Idole des Prétoriens tomberoit d'elle-même, & que Julien ſeroit dépouillé ſans qu'il fallut verſer de ſang. Il étoit flatté par l'idée d'entrer dans Rome ſans y cauſer d'effroi. Il s'attendoit à chaque inſtant à voir arriver des Députés du Sénat, pour lui annoncer la deſtitution de Julien, & le preſſer de

ſe rendre dans une ville qui lui tendoit les bras.

Il reçut en effet en peu de tems des couriers : mais ils lui apportoient bien d'autres nouvelles. Sévere avoit fait en Europe ce que lui-même venoit de haſarder en Aſie. Ce Général aimé de ſes troupes, pour qui il avoit des égards pouſſés juſqu'à la foibleſſe, s'étoit auſſi laiſſé ſéduire par l'envie d'occuper un trône qu'on pouvoit regarder comme vacant. Sa poſition le mettoit à portée d'entrer tout d'un coup en Italie. Il s'étoit hâté de franchir les Alpes. Il marchoit droit à Rome à la tête d'une armée formidable, réſolue à tout ſacrifier, ou à voir ſon chef Empereur.

Sévere adroit, politique, attentif à ſe prévaloir de tout, travailloit à tirer parti de l'affection que les peuples conſervoient pour Pertinax, & de la haine qu'ils portoient à ſes aſſaſſins. Il vantoit les vertus qu'on avoit cru trouver dans ce Prince, afin de laiſſer croire qu'il le choiſiroit pour modele. Il publioit qu'il n'avoit pris les armes que pour venger ſa mort. Il affectoit de con-

fondre Julien qui n'y avoit pas eu de part, avec les Prétoriens qui en étoient les auteurs. Il n'oublioit pas ce marché infâme, où l'on avoit vû les exécuteurs du crime en vendre publiquement le fruit, & promettre la place de Pertinax à quiconque voudroit payer ses meurtriers.

Il rendoit par là Julien aussi odieux que méprisable. Car c'étoit contre lui seul qu'il dirigeoit son attaque. Albin en Angleterre ne s'étoit pas encore déclaré. S'il nourrissoit des desseins ambitieux, il les cachoit sous une dissimulation profonde. L'Asie étoit trop éloignée pour qu'on pût sçavoir en Illyrie ce qui s'y passoit. Sévere ignoroit la démarche de Niger, comme celui-ci ne soupçonnoit pas la sienne.

Ainsi ces deux parties du monde produisoient à Julien des ennemis qui ne se connoissoient pas. Ils ne s'étoient point concertés pour accomplir les mêmes desseins. Tous deux souhaitoient également sa chute : mais l'un l'attendoit avec patience, l'autre travailloit avec ardeur à l'accélérer.

CHAPITRE XII.

Etat de Julien quand il apprend qu'il faut se préparer à la guerre. Ses forces. Ses frayeurs. Sa fin.

IL ne falloit pas tant d'appareil pour détruire un édifice aussi foible. Julien avoit été d'abord effrayé par la déclaration de Niger qui lui étoit parvenue la premiere; mais la marche de Sévere, dont il ne tarda pas à être instruit, acheva de renverser ce qui qui lui restoit de courage & d'espérance. Il se voyoit enlever tout d'un coup l'Asie & l'Europe. Toutes les extrémités de l'Empire lui manquoient à la fois. Il ne se dissimuloit pas que le centre dans lequel il étoit obligé de se renfermer, étoit moins un asyle pour lui, qu'un piége dont il ne pourroit s'échapper.

Dans cette situation tout ce qui s'offroit à ses yeux, n'étoit propre qu'à le désespérer. Le Sénat, même

en le comblant de flatterie, ne lui témoignoit qu'une complaisance insultante. Il avoit déclaré Sévere ennemi public ; il avoit proscrit l'armée qui osoit le suivre. Mais ces arrêts ridicules ne servoient pas plus celui qui les exigeoit, qu'ils n'effrayoient ceux contre qui on les rendoit.

Ces armes usées, impuissantes, devenoient un objet de plaisanterie pour ceux même qu'on forçoit d'en faire usage. Les Sénateurs & le peuple en rioient, comme Sévere & son armée. C'étoit la même scène qu'on a vu se renouveller parmi nous sous la minorité de Louis XIV. Les Royalistes & les Frondeurs badinoient entr'eux des decrets arrachés à des Cours désarmées, qui ne pouvoient ni donner de la force à ce qu'elle faisoient, ni refuser ce qu'elles n'auroient pas voulu faire.

L'unique ressource du misérable Empereur étoit dans les Prétoriens qui l'avoient élu. Mais il éprouvoit alors qu'il leur avoit été bien plus aisé de lui vendre l'Empire, que de l'en faire jouir. Ces vils soldats, capables de massacrer des Princes sans défense,

ne l'étoient point de résister à des ennemis courageux. Une longue paix les avoit amollis. Ils ne se souvenoient ni des exercices, ni des manœuvres militaires. Leurs armes étoient brillantes. Ils s'en paroient avec fierté dans les jours d'éclat. Mais à peine en connoissoient-ils l'usage. Autant ils avoient montré d'insolence loin du péril, autant ils devinrent timides, quand ils virent qu'il s'agissoit d'une guerre sérieuse.

D'ailleurs ils étoient déchirés par des remords, &, pour ainsi dire, accablés par l'ignominie de leur choix. La contenance du Chef qu'ils s'étoient donnés les humilioit. Ils ne pouvoient s'empêcher de rougir & de trembler, quand ils considéroient qu'ils avoient à soutenir un Empereur fait par le crime, & qui peut-être alloit entraîner dans sa chute les complices de son élévation. Le sentiment de son indignité, & celui de leur impuissance venant à se réunir dans ces cœurs déja abbattus, le plus grand découragement y succédoit à la plus coupable audace.

Cepandant Sévere approchoit. Il falloit ou le recevoir ou le combattre. L'un répugnoit à Julien, autant que l'autre à ses soldats. Il crut avoir trouvé un moyen de concilier leur inclination & ses intérêts. Il imagina de partager avec son ennemi un sceptre qu'il ne vouloit pas abandonner, quoique ses protecteurs fussent hors d'état de le défendre Il proposa au Sénat de lui associer Sévere, de le reconnoître pour légitime Empereur, conjointement avec lui.

Le Sénat, pareil à ces joncs qu'on fait tourner successivement en plusieurs sens contraires, pour en éprouver la souplesse, adopta sans difficulté pour son Maître, ce même homme qu'il venoit de déclarer ennemi public. On fit un long décret qui annulloit le premier. Le second attribuoit à Sévere tous les titres attachés au souverain pouvoir. Il le déclaroit Auguste, avec la puissance Tribunicienne. Ce n'étoit lui donner que ce qu'il avoit, & cependant des Sénateurs partirent en pompe, pour aller lui porter cet inutile présent.

Le bienfait n'étoit pas plus réel que l'affront. Sévere auroit eu peine peut-être à accepter un semblable partage avec un ennemi puissant, capable de défendre long-tems la partie d'autorité qu'il se réservoit. On peut croire comment il reçut les propositions d'un vieillard effrayé, qui dans ce tems-là même, ne se croyant pas assuré dans la ville, quoique l'ennemi en fut loin, se barricadoit dans son Palais, & en faisoit soigneusement fermer toutes les issues.

Pour toute réponse les Députés furent traités avec mépris. Il y en eut même un de tué, & les autres à leur retour augmenterent l'épouvante dans leur parti où tout trembloit déja. Des émissaires secrets les avoient suivis, chargés par Sévere de séduire les Prétoriens. Ils leur faisoient espérer la grace de leur forfait, pourvu qu'ils contribuassent à détruire leur ouvrage. Ceux-ci furent bientôt persuadés. Ces ames basses, déja noircies par tant de scélératesses, ne crurent pas payer trop cher l'espérance

du pardon, si elles ne l'achetoient que par une perfidie.

Aussi-tôt ils commencent par saisir tous ceux d'entr'eux qui avoient contribué à la mort de Pertinax. Ils les chargent de chaînes, & les livrent à un Consul, pour les faire conduire à Sévere. Ils partent ensuite dans le dessein d'arrêter Julien lui-même, ou de lui ôter la vie.

A cette nouvelle le Sénat concevant qu'il n'avoit plus aucune ressource, ni prochaine, ni éloignée, se hâta, suivant son usage, de couvrir une bassesse rampante, par une bassesse audacieuse. Il s'assembla sans ordre, sans autre guide que la haine & l'envie de la manifester. Tous ces graves Sénateurs mirent dans leur emportement autant d'indécence qu'ils en mettoient peu auparavant dans leurs adulations. Ils rendirent, contre l'infortuné Julien, un Arrêt foudroyant; & les soldats aussi furieux, mais plus excusables, l'exécuterent.

SÉVERE, XX. EMPEREUR
regne 17 ans & 8 mois.

CHAPITRE XIII.

Mépris marqué de Sevére pour les Sénateurs. Il marche vers Rome. Il casse les Prétoriens avant que d'y entrer.

SEvere ne devoit plus trouver d'obstacle à son entrée dans Rome. Ceux qui n'avoient osé défendre Julien vivant, ne se préparoient pas à venger sa mort. Le peuple content d'en être délivré, n'aspiroit qu'au moment d'en voir le vainqueur. Le Sénat, qui le connoissoit vindicatif, tâchoit de prévenir son ressentiment par toutes les ressources de l'adulation.

Ne sçachant plus de quoi s'aviser,

on prit le parti d'envoyer au-devant de lui cent Sénateurs à la fois, pour l'informer des vœux de la Compagnie, & lui apprendre qu'il n'avoit plus d'ennemis. Sevére ou ennuyé de tant de députations inutiles, ou inquiet d'en recevoir une si nombreuse, la traita avec peu de considération. Il astreignit tous ceux qui la composoient à une cérémonie humiliante. Il les fit tous fouiller avant que de les admettre à son audience. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'en les congédiant, il leur fit donner à chacun environ cent pistoles en argent.

Une pareille libéralité ne paroît pas trop convenir à des Senateurs Romains. Nous avons déja vu qu'on donnoit souvent davantage aux simples soldats. On ne pouvoit la regarder comme un dédommagement des frais de la route : elle n'étoit pas assez longue pour en exiger. Il étoit encore moins possible de la prendre pour une preuve de la bienveillance de l'Empereur. Ce n'étoit pas plus l'usage chez les Romains, que chez nous,

que les Princes marquaſſent ainſi leur amitié par de petites diſtributions manuelles à des perſonnes d'un rang élevé. Sevére par ce procédé ne vouloit donc que mortifier ces envoyés importuns qui le fatiguoient. De leur côté, ceux-ci auroient craint de paroître pénétrer ſes motifs. Ils affecterent de recevoir avec reconnoiſſance la marque du mépris qu'on faiſoit d'eux.

Ce Prince n'eſtimoit, ni ne craignoit les Sénateurs. Dans le fonds il n'étoit pas plus ſenſible à leurs inſultes qu'à leurs hommages. Ses vues n'alloient qu'à leur faire eſſuyer un dégoût paſſager. Il n'en étoit pas de même des Prétoriens. Ce corps indiſciplinable lui cauſoit les plus vives inquiétudes. Il paroiſſoit rampant, conſterné dans ce moment où il ſe voyoit à la diſcrétion d'une armée puiſſante, & d'un chef juſtement indigné. Mais le nouvel Empereur ſentoit que cette ſoumiſſion forcée ne dureroit qu'autant que la préſence de ſes troupes. L'expérience & la réflexion lui faiſoient prévoir que leur

retraite rendroit la liberté, & l'audace à ces esprits indociles, & qu'en se livrant entre leurs mains, il se trouveroit exposé à un danger plus redoutable que ceux de la guerre.

Le seul moyen de les prévenir, c'étoit de les casser. Ce fut aussi à quoi il se décida. Il avoit déja fait exécuter tous ceux d'entre eux qu'on lui avoit livrés, comme complices immédiats de la mort de Pertinax. Il fit dire aux autres de sortir au-devant de lui quand il approcheroit de Rome. Cet ordre leur fut porté sans affectation. Il n'annonçoit encore ni bonté ni rigueur, & les Prétoriens en conçurent même plus d'espérance que d'allarmes.

Mais les mesures étoient prises; à peine avoient-ils quitté ces casernes fortifiées où ils demeuroient, & qu'on appelloit leur camp, qu'un corps de troupes détachées par Sévere s'en empara. Ce mouvement qu'on ne put leur cacher, parut les intimider. Cependant ils continuerent leur route, parce qu'ils ne pouvoient faire autrement. Mais ils n'avançoient plus

qu'avec

qu'avec une extrême lenteur. Le ſpectable d'une troupe étrangere miſe en poſſeſſion de leur camp, leur annonçoit aſſez qu'ils ne devoient plus y rentrer.

Cette idée fut confirmée en arrivant dans la plaine où Sévere les attendoit à la tête de ſon armée. Ils ſe virent en un moment entourés par les légions d'Illirie : & quand les remords, la ſurpriſe, le déſeſpoir ne leur auroient pas ôté l'envie de réſiſter, ils n'en auroient pas eu le pouvoir. Alors l'Empereur leur reprocha en peu de mots l'indignité de leur conduite paſſée, l'aſſaſſinat de Pertinax, la vente de l'Empire, la lâcheté même avec laquelle ils venoient de trahir Julien, après avoir reçu ſon argent. Il finit par leur déclarer qu'il vouloit bien leur faire grace de la vie, mais qu'il ne vouloit plus de leurs ſervices. Il leur ordonna de rendre leurs épées, & de ſe ſéparer ſur le champ, avec défenſe de rentrer en Italie, ſous peine de la vie.

Ils reçurent leur arrêt avec ſoumiſſion. Ils rendirent leurs armes en trem-

blant, & Sévere après avoir pris des précautions, pour qu'ils ne puſſent exciter aucun trouble, continua ſon chemin vers Rome. Il y fut reçu avec les apparences de joie, les acclamations que le peuple prodigue toujours à la fortune. Celui-ci auroit pourtant mieux aimé en cette occaſion que Niger eut été l'objet de ſes tranſports. Il y auroit mis, non pas plus d'appareil, mais plus de ſincérité.

CHAPITRE XIV.

Inquiétudes que ſe donnent mutuellement Niger & Sévere. Ils en viennent à ſe faire une guerre ouverte. Le ſecond de ces Princes cherche à s'aſſurer d'Albin. Il le fait Céſar.

NIger étoit vraiment devenu l'idole des Romains. C'étoit lui ſeul qu'ils avoient jugé d'abord digne du trône. Il avoit fallu de la réflexion pour lui aſſocier deux rivaux : mais le premier mouvement avoit été tout

entier en sa faveur. Cette disposition avantageuse ne s'étoit pas refroidie, soit qu'elle fut entretenue par son éloignement, soit que le penchant connu de Sévere à la rigueur eut aliéné les esprits, soit que son rival n'eut aux yeux du peuple que le mérite de ne lui avoir pas encore fait sentir ce poids du commandement.

Sévere ne pouvoit ignorer cette préférence. Quand il auroit été moins ambitieux, quand Niger ou lui, auroient pu se contenter chacun de ce qu'ils avoient, & donner à l'Empire l'exemple d'un partage auquel on s'accoutuma dans la suite, cette circonstance de l'amour des Romains pour l'un des deux, devoit nécessairement les rendre ennemis irréconciliables. Sévere ne pouvoit s'empêcher de redouter un homme plus aimé que lui dans sa propre Capitale. Il étoit naturel qu'il cherchât à le détruire, moins peut-être pour s'agrandir, que pour se tranquilliser. Se prêter à une paix sincére avec lui, c'étoit laisser dans ses Etats le germe d'une révolution, & assurer une ressource aux

mécontens, qui auroient pu se retirer dans un autre Empire, sans cesser d'être Romains.

De son côté Niger sçachant combien on le chérissoit en Italie, ne devoit la voir qu'avec regret soumise au pouvoir d'un autre. En consentant à ne régner que dans l'Asie, c'étoit s'imposer volontairement un exil éternel. C'étoit même rendre ses droits incertains, & courir le risque de se voir tôt ou tard attaqué par un rival habile, qui sçauroit se prévaloir de ces noms de peuple & de Sénat Romain, dont le despotisme des Césars n'avoit pas encore anéanti la valeur aux yeux des Provinces.

D'ailleurs, on n'imaginoit pas que la domination Romaine put se diviser entre plusieurs mains. Le préjugé encore existant autorisoit à croire qu'il ne pouvoit y avoir qu'un seul Empereur dans l'Empire. Rien ne l'avoit attaqué : les exemples passés au contraire le confirmoient. On avoit vu plusieurs fois l'Orient reconnoître un chef, & l'Occident s'en donner un autre. C'étoit ainsi qu'Auguste & Antoi-

ne, Vitellius & Vespasien avoient régné tout à la fois, les uns à Rome, les autres à Alexandrie : mais ces puissances divisées par un effort passager, n'avoient pas tardé à se choquer & à se confondre, comme ces globules de Mercure qu'une secousse violente force de s'écarter, & qu'un penchant naturel conduit insensiblement à se réunir.

Il passoit donc pour constant qu'on ne pouvoit être vraiment Empereur sans posséder Rome, & que le possesseur de Rome avoit des droits sur tout ce qui en avoit dependu. Cette idée faisoit un devoir d'une ambition insatiable à quiconque avoit une fois pu prétendre au titre d'Auguste. Il falloit ou périr, ou devenir le maître de tout. Niger & son concurrent bien pénétrés de ce principe, se disposoient à agir en conséquence.

Le premier, comme je l'ai dit, regnoit dans toute l'Asie. Il venoit même nouvellement de soumettre l'Egypte, & la Lybie. Il se seroit probablement emparé du reste de l'Afrique, si Sévere n'y eut promptement

fait passer des légions. Celui-ci étoit reconnu dans toute l'Europe, & dans cette partie de l'Afrique qu'il avoit sçu conserver par sa vigilance. Il étoit tranquille du côté des Gaules, de l'Espagne, dont il avoit dès le commencement gagné les Gouverneurs. L'Allemagne qui étoit son département propre, qui l'avoit aidé à subjuguer l'Italie, ne lui causoit aucun trouble. Il ne laissoit derriere lui que l'Angleterre qui put l'inquiéter.

Il voyoit d'un œil jaloux dans cette Isle, ce même Albin que plusieurs voix avoient appellé à l'Empire à la mort de Pertinax. Il étoit à craindre que ce Général suivi d'une armée puissante, n'écoutât enfin des désirs qu'il avoit paru réprimer jusques-là. Il auroit pu former sans peine un troisieme parti, & réussir peut-être à s'emparer du prix pour lequel les deux autres alloient combattre. Il n'étoit pas possible de l'attaquer à force ouverte. Il auroit pu se défendre longtems, & faire perdre un tems précieux, que Sévere vouloit employer contre son rival d'Asie, parce qu'il

lui paroiſſoit encore plus redoutable.

Ici une politique adroite le ſervit mieux que n'auroit fait la violence. Il avoit démêlé le vrai caractere d'Albin. Il lui connoiſſoit une probité crédule, & plus de pareſſe encore que d'ambition. Il ſçavoit qu'il préféreroit une poſſeſſion tranquille, à des eſpérances éloignées & périlleuſes, & qu'il aimeroit mieux jouir du ſecond rang ſans danger, que d'acheter le premier par des combats.

Ce fut par là que Sévere réſolut de l'attaquer. Il lui fit offrir de le nommer Céſar. Il lui fit entrevoir qu'il ne vouloit que partager le gouvernement avec lui. Il lui écrivit même que ſe ſentant vieux, infirme, ſans autre héritier que des enfans en bas âge, il ſeroit flatté qu'un homme illuſtre en tout genre, voulut bien devenir ſon aſſocié, & l'aider à retenir un fardeau que ſa foibleſſe alloit peut-être lui faire échapper.

La vanité d'Albin fut chatouillée par des offres ſi ſéduiſantes. En les acceptant ſon ambition ſe trouvoit ſatisfaite. Il aimoit à ſe voir recher-

ché par un homme tel que Sévere, à qui la fortune auroit pu, à ce qu'il lui sembloit, inspirer des vues moins faciles. Il se crut heureux d'en recevoir ce qu'il n'auroit peut-être pas osé alors en attendre. Il ne croyoit pas sa sincérité suspecte, & dans l'enthousiasme d'une conciliation qui lui paroissoit si avantageuse, il donna les mains à tout ce que son bienfaiteur voulut.

Il fut authentiquement reconnu César, par un décret du Sénat. Sévere le nomma Consul avec lui. Il fit frapper de la monnoie à son coin. Il parut lui prodiguer toutes les distinctions, toutes les prérogatives de la premiere place, & ne se réserver que la prééminence due à celui qui donnoit, sur celui qui recevoit. Par reconnoissance Albin s'engagea à lui être soumis, à l'aider pour accelérer la ruine de Niger, & à maintenir la paix en Europe, tant que dureroit en Asie la guerre que Sévere se préparoit à y porter.

CHAPITRE XV.

Espérances de Niger. Sa défaite. Mot qu'on lui attribue, & qui fait peu d'honneur à sa mémoire.

NIger n'ignoroit aucun des projets qui se formoient contre lui : mais il se croyoit en état de ne pas les craindre. Il se voyoit à la tête des plus brillantes armées. Il comptoit avec complaisance le nombre de ses légions. Il se souvenoit que c'étoit à elles que Vespasien avoit du la couronne. Il aimoit à se rappeller qu'il alloit comme lui partir de l'Orient pour soumettre les Occidentaux, & se comparant lui-même à cet Empereur légitimé par la fortune, ainsi que son adversaire à Vitellius, il comptoit que le succès seroit conforme aux idées qu'il lui plaisoit d'adopter.

Il oublioit que les troupes dont l'appui l'énorgueillissoit, n'étoient pas celles qui avoient assuré la couronne à

Vespasien, quoiqu'elles la lui eussent donnée. Il ne songeoit pas que les véritables vainqueurs de Vitellius, avoient été les prédécesseurs de ces mêmes soldats qui alloient combattre pour Sévere. Les légions de Syrie énervées par le luxe, par les douceurs d'un pays délicieux, y avoient perdu toute leur vigueur. Elles ne conservoient presque plus de Romain que le nom. Celles d'Illirie au contraire endurcies par un climat sauvage, continuellement exercées par des combats contre des nations encore féroces, se promettoient la victoire avec bien plus de probabilité. Elles donnoient à leur parti moins d'éclat, & plus de forces réelles.

Quand après bien des mouvemens qui ne sont pas de mon sujet, ces deux armées furent en présence, elles retraçoient le spectacle, & l'idée des Perses prêts à en venir aux mains contre les Macédoniens. L'une étaloit toute la pompe, toute la fierté orientale. Les soldats couverts d'or méprisoient hautement leurs ennemis à qui ils ne voyoient que du fer. Ils se

croyoient invincibles, parce qu'ils avoient des armes magnifiques. De l'autre côté, les troupes s'avançoient en bon ordre. Elles n'offroient qu'un extérieur farouche & formidable. Elles n'avoient pas d'autre ornement que le courage & la discipline.

Celui qui dans cette scène intéressante jouoit le rôle de Darius, en eut aussi la fortune. Niger fut vaincu dans trois batailles successives ; &, par une singularité assez remarquable, la derniere, celle qui termina la querelle, se livra aux environs d'Issus, sur ce même champ illustré par les trophées d'Alexandre.

Le Romain fugitif ne rencontra pas dans sa disgrace, d'amis plus constans que le Prince Perse n'en avoit trouvé. Il fut contraint de quitter avec précipitation Antioche, où il s'étoit flatté de pouvoir respirer. Cette ville avoit reçu de lui les plus grands bienfaits ; mais par un retour trop ordinaire, elle ne parloit plus alors que d'ouvrir ses portes au vainqueur. Niger en sortit mal accompagné, dans le dessein d'aller chez les Parthes cher-

cher un réfuge, que son malheur ne lui permettoit pas d'espérer ailleurs que parmi des nations étrangeres. Il auroit fourni à ces fiers ennemis du nom Romain un étrange spectacle. Ils se seroient applaudi de voir à leurs pieds un Empereur suppliant, & de pouvoir ou accorder des secours, ou prodiguer du mépris au chef d'un peuple qui avoit osé si long-tems se croire supérieur aux Rois. Mais la providence n'avoit pas encore dessein d'humilier à ce point l'orgueil de Rome. Elle reservoit à des tems plus reculés les affronts qu'elle lui vouloit faire éprouver dans la personne d'un de ses maîtres. Niger fut atteint & peut-être trahi dans sa fuite, avant que d'avoir pu passer l'Euphrate. On lui coupa la tête. On la porta à Sevére qui la reçut avec joie. Ce ne fut que de ce moment qu'il compta être assuré de l'Empire. Jusques-là, la réputation, les talens de Niger, & sur-tout la faveur publique ouvertement déclarée pour lui, avoient nourri dans l'ame de son vainqueur des allarmes trop bien fondées.

On pleura ſon déſaſtre à Rome avec amertume. Peut-être en auroit-il bientôt perdu l'affection, s'il étoit parvenu à y régner. Si du moins on juge de lui par un trait qu'en rapporte un de ſes plus grands admirateurs, on aura peine à croire que ſa conduite eut pu juſtifier les regrets que cauſoit ſa mort. Il paſſoit dans une Province dont les peuples s'adreſſerent à lui, pour obtenir le ſoulagement des impôts qui les accabloient. *Loin de les diminuer*, leur répondit-il, *je voudrois pouvoir les étendre juſques ſur l'air que vous reſpirez.*

Si réellemeut Niger a tenu un pareil propos, ſa défaite fut un bonheur pour l'Empire. Quel gouvernement réſervoit aux peuples un homme capable de parler ainſi ! Il auroit mis la finance ſur le trône. Il en auroit autoriſé toutes les vexations, & Rome qui s'attendoit à avoir en lui un Prince plein de bonté, n'y auroit trouvé qu'un oiſeau de proye, acharné à lui ronger les entrailles.

CHAPITRE XVI.

Sévere attaque & fait périr Albin. Absurdité de Capitolin & de Dion dans le recit de cet évenement.

LA défaite de Niger augmentoit les forces de son vainqueur : mais elle ne terminoit pas la guerre civile. De tous ceux qui connoissoient Sévere, il n'y en avoit aucun qui ne s'attendît à le voir tomber au premier jour, avec ce surcroît de puissance, sur le César que sa politique avoit fait. On étoit surpris de la sécurité de ce dernier. On ne concevoit pas comment une feinte association avec un ennemi rusé, avoit pu l'aveugler au point de lui faire voir sans intérêt la destruction du malheureux Niger.

En effet tant de confiance pouvoit faire honneur à sa probité, & non pas à ses lumieres. Il se reposoit sur la foi du serment. Il croyoit Sévere

lié comme lui par sa parole, & ce ne fut qu'au moment de la rupture, qu'il commença à soupçonner sa fidélité. Encore ce Prince adroit trouva-t-il moyen de mettre de son côté les apparences de justice. Il réduisit Albin au point de faire les premieres démarches, & il en profita pour le faire déclarer par le Sénat ennemi du peuple Romain, formalité puérile dans le fonds, qui ne pouvoit pas nuire à celui contre qui on l'employoit, s'il étoit vainqueur, mais qui pouvoit cependant autoriser une rigueur implacable contre ses partisans; s'il étoit vaincu.

C'étoit ce que cherchoit Sévere. Il craignoit de passer pour cruel. Mais il ne vouloit point pardonner. Il auroit souhaité concilier à la fois son honneur & sa vengeance. Il désiroit pouvoir punir ses ennemis sans pitié, en conservant la réputation d'un Prince clément, & sa principale attention étoit d'arranger les choses de maniere qu'il parut n'accomplir que les régles exactes de l'équité, lors même qu'il se livroit le plus à son humeur inéxorable.

Il paroît qu'Albin lui couta peu de peine à renverſer. Il s'étoit enfin décidé à prendre ouvertement le titre d'Auguſte. Il s'étoit emparé des Gaules. Il marchoit à Lyon dans le deſſein de paſſer enſuite en Italie où il comptoit profiter de l'affection qu'on avoit eue pour Niger. Il ſe flattoit de réunir à ſon parti, tous les amis de cet infortuné Général, & de faire ſervir leurs forces à ſa propre élévation, en leur promettant de les employer à venger celui qu'ils regrettoient.

Il n'avoit pas les talens néceſſaires pour ſoutenir une pareille démarche. C'étoit un de ces eſprits ſubalternes, qui ſe font eſtimer dans un rang inférieur, & qui ne paroiſſent au-deſſous de la premiere place, que quand ils ont l'imprudence de vouloir y parvenir. Il avoit une autre eſpéce de mérite un peu moins eſſentiel, mais beaucoup plus extraordinaire, ſi l'on s'en rapporte à l'un des Ecrivains de ſa vie.

Vitellius auroit pu paſſer auprès de lui pour un prodige de ſobriété. Il

mangeoit, ſuivant Capitolin, A SON DÉJEUNER, *dix melons, vingt livres de raiſins, cent pêches, cent ortolans, cinq cens figues, & trente-trois douzaines d'huitres.* Ce détail rapporté ſérieuſement par Capitolin, prouve que Dion & Suetone ne ſont pas les ſeuls auteurs qui en écrivant l'Hiſtoire, ſe ſoient fait un plaiſir d'inſulter à la raiſon. Au reſte, mon étonnement n'eſt pas que ce Gazettier mépriſable ait hazardé un pareil récit. Je ſuis bien plus ſurpris que de graves modernes ſe ſoient fait un devoir de peſer juſqu'à ſes moindres paroles, & qu'ils ſe ſoient permis de longues diſcuſſions, pour établir d'après lui, des abſurdités preſque auſſi fortes que celle-ci.

Sévere ne déjeunoit pas ſi bien qu'Albin : mais il ſe battoit mieux. Les deux partis avec leurs chefs à la tête ſe rencontrerent près de Lyon. Le premier choc fut déciſif. Albin prit la fuite, & ſe retira dans une chaumiere écartée, où ils ſe tua lui-même. Les vainqueurs le découvrirent bientôt. Sa tête, comme celle de

Peſcennius, fut portée à Sévere, qui après avoir défait ſes ennemis, voyoit toujours volontiers cet horrible monument de ſa victoire.

On en attendoit la nouvelle à Rome avec autant d'inquiétude que d'impatience. La crainte de l'événement excitoit, ſuivant Dion, dans cette grande ville, une allarme univerſelle, & cela devoit être. Sévere n'y étoit pas aimé. Albin comme Niger y jouiſſoit encore d'une réputation qu'il auroit probablement auſſi démentie, s'il avoit été heureux. Ceux qui avoient fait des vœux pour l'un, ne pouvoient guère ſe diſpenſer d'en faire pour l'autre. Les ſuccès du premier auroient aſſuré l'impunité aux partiſans du ſecond. Son déſaſtre au contraire les livroit au reſſentiment d'un Prince impitoyable, qui le feroit ſentir avec d'autant plus de rigueur, qu'il n'auroit plus de rival à redouter.

Il étoit donc naturel que les eſprits fuſſent violemment agités, dans l'attente d'un événement qui les touchoit de ſi près. Mais l'agitation ne pouvoit s'étendre qu'aux perſonnes diſ-

tinguées, qui de façon ou d'autre, avoient à perdre ou à gagner à la révolution. La bataille & ses suites devoient paroître très-indifférentes au peuple, à la multitude. Elle tire au moins de son obscurité l'avantage de pouvoir sans danger manifester ses sentimens. Elle est sûre de ne point partager les disgraces de ses chefs, plus qu'elle ne contribue à leurs triomphes. Si elle paroît quelquefois s'affectionner pour eux, c'est par une espece d'instinct machinal, plutôt que par un mouvement volontaire. C'est le bruit, l'appareil du spectacle qui la transporte, comme on voit dans les grandes chasses, les chevaux faire des efforts incroyables, quand ils sont animés par le son du cor, & par les cris des chasseurs.

Voilà ce que Dion devoit dire. Alors son recit n'auroit rien eu que de raisonnable. Mais Dion, comme je l'ai déja remarqué, n'étoit pas homme à manquer l'occasion de placer une absurdité. Il nous peint tout le peuple de Rome uniquement occupé dans les jeux du cirque, de la guerre

civile qui alloit recommencer. Il fait de cette multitude immenſe une aſſemblée de Nouvelliſtes, inſenſible à toute autre choſe qu'aux marches, aux mouvemens des deux armées. Suivant lui, ſix courſes de chariots ſucceſſives s'exécuterent, ſans que perſonne y fit ſeulement la moindre attention, & enfin à la ſeptiéme, tous les ſpectateurs ſans exception s'écrierent, précisément dans les termes qui ſuivent : « O Reine des cités, ô » ville éternelle, quel ſera donc ton » ſort ! Juſqu'à quand aurons-nous à » ſouffrir les mêmes maux ? Juſqu'à » quand dureront les guerres civiles ?

Le judicieux Dion a ſi peur qu'on ne ſoupçonne que quelqu'un des aſſiſtans n'ait point crié, ou ait pu crier en d'autres termes, qu'il remarque comme un miracle, cette uniformité de langage dans un ſi prodigieux nombre de ſpectateurs. Il ſuppoſe que la Divinité ſeule put leur ouvrir la bouche à tous dans un même moment, & de la même maniere.

CHAPITRE XVII.

Jugement peu équitable qu'on a porté de l'Empereur Sévere. Ses défauts. Ses qualités. Ce qu'on doit penser de lui.

LE reste du regne de Sévere fut paisible. Du moins il n'eut plus à combattre que des peuples étrangers. Il fit la guerre, comme Trajan, à toutes les extrémités de l'Empire. Du fond de l'Asie, il voloit dans la grande Bretagne. Les voyages ne lui coutoient rien, &, ce qui est la preuve d'une grande habileté, ses longues absences n'occasionnerent dans l'intérieur de ses Etats aucune espece de mouvement.

On peut encore le mettre au rang de ces Princes dont la postérité apprécie le mérite, bien moins d'après leurs actions, que d'après les préjugés de leurs Historiens. Il avoit terrassé successivement deux partis acharnés

contre lui. Il n'étoit pas possible qu'il ne lui fut resté beaucoup d'ennemis secrets attentifs à saisir, ou à répandre tous les bruits qui pouvoient le deshonorer. Ses partisans qu'il avoit récompensés, auroient du sans doute travailler à protéger sa mémoire. Mais quand un Prince n'existe plus, la haine a bien plus d'activité pour le noircir que la reconnoissance pour le justifier.

Aussi Dion, & les Ecrivains qui l'ont suivi, donnent-ils de Sévere l'idée la plus effrayante. Ils en font un monstre comparable aux Tibéres, & aux Nérons. L'un d'entre eux reconnoît pourtant qu'il avoit fait de grands biens, qu'il fut très-estimé du Sénat pendant sa vie, & encore plus regretté après sa mort. Mais il se hâte d'effacer l'impression de cet aveu arraché par la vérité, en disant que si on le regretta, c'est qu'il eut le bonheur d'avoir des successeurs encore plus méchans que lui.

Pour moi en écartant les faits absurdes ou puériles qui ne doivent être d'aucun poids dans l'Histoire, en com-

parant ſoigneuſement ce qu'on nous a conſervé des actions vraiſemblables de ce Prince, avec les jugemens qu'on a porté de lui, je trouve qu'il a mérité plus d'éloges que de cenſures. Je ne puis m'empêcher de dire que s'il eſt en quelques parties inférieur à Trajan, ou à Adrien, il y en a d'autres où il peut ſans injuſtice leur être comparé.

Son plus grand défaut c'eſt d'avoir trop vérifié ce que ſignifie ſon nom. Il fut ſévere juſqu'à l'inhumanité. Il profita trop cruellement de ſes avantages. Il fut avide comme Silla du plaiſir funeſte que donne la vengeance. Il le gouta comme lui dans toute ſon étendue. C'eſt ſans doute une triſte reſſemblance entre ces deux homme. Mais ce qui n'a pas flétri la mémoire de l'un, doit-il ternir celle de l'autre? Silla à la place de Sévere, & dans les mêmes circonſtances, auroit verſé bien plus de ſang, parce qu'il auroit cru en avoir encore plus le droit. Toute la longueur du regne de celui-ci, n'a d'ailleurs pas égalé pour le nombre des meurtres, ni pour leur

atrocité, la courte durée des proscriptions.

Sévere sçut réparer les maux que causoit son humeur implacable à un très-petit nombre de particuliers, par des vertus utiles à tout l'Empire. Il se distingua par une rigidité impartiale dans l'administration de la justice. C'est, comme je l'ai déja fait observer plusieurs fois, la qualité la plus précieuse dans un Souverain, & son premier devoir. Il écoutoit les parties, & leurs Avocats. Il ne génoit pas les suffrages des juges qu'il faisoit monter avec lui sur le tribunal. Il examinoit avec patience, & décidoit avec équité.

Il n'élevoit presque aux grandes places que des hommes de mérite. Il se fit des amis véritables. Il eut pour eux un attachement constant, & jouit du plaisir de leur prodiguer ses bienfaits sans qu'ils en abusassent. Un Prince n'a jamais ce bonheur, à moins qu'il n'ait un cœur assez sensible pour le désirer, & un esprit assez éclairé pour diriger ses choix.

Il est vrai qu'on l'accuse d'en avoir fait

fait un bien indigne dans la perſonne de Plautien, qui, dit-on, le tyranniſa lui & l'Empire pendant une longue ſuite d'années. Mais outre que l'hiſtoire de ce Miniſtre paroît entierement calquée ſur celle de Séjan, elle eſt par elle-même ſi pleine de contradictions, & d'inconſéquences dans tous les Auteurs qui en ont parlé, qu'on peut, ſans être incrédule, la regarder comme un roman, ou à-peu-près.

On reproche à Sévere d'avoir eu trop de complaiſance pour ſa femme, que la compagnie des Sçavans, & l'étude de la philoſophie n'empêchoit pas de ſe livrer aux plus grands déſordres. Mais s'il l'avoit punie, comment ſes cenſeurs l'auroient-ils traité? Ils le taxent d'avoir été cruel par avarice, & ce ſont eux-mêmes qui nous apprennent que jamais l'avidité ne lui fit commettre aucune injuſtice.

Une grande preuve que ſon ame n'en étoit pas ſuſceptible, c'eſt l'uſage qu'il faiſoit des revenus de l'Empire. Il augmentoit les gratifications

usitées pour les soldats & pour le peuple. Il donnoit des spectacles avec une magnificence supérieure à tout ce que Rome avoit vu jusque-là. Dans le même tems, sans fouler les sujets, il remplissoit l'Empire d'édifices somptueux, & d'édifices utiles. On cite entr'autres des magasins publics, où il faisoit entrer, dans les années d'abondance, une quantité prodigieuse de grains & d'huile.

Peut-être s'étoit-on déja relâché sur la précaution qu'avoit eue Trajan de n'en prendre aucune, & de laisser à ce commerce la plus parfaite liberté. Dans ce cas les famines seroient redevenues à craindre. Mais si le préjugé général empêchoit Sévere de faire revivre le seul moyen qui auroit pû les prévenir, il faut avouer au moins qu'il y avoit de sa part bien de la grandeur, de prendre à ses dépens celui qui pouvoit les adoucir.

Il poussoit ses attentions compatissantes, jusqu'à entretenir dans les villes des Apothicaireries publiques. On y composoit les remedes les plus

chers, les plus compliqués (*a*). On les diſtribuoit gratuitement à tous ceux qui en avoient beſoin.

Tous ces faits ſont atteſtés par ſes ennemis. Que le Lecteur équitable les péſe. Qu'il parcoure enſuite toutes les Hiſtoires anciennes & modernes, & qu'il voye combien il y trouvera de Princes, qu'on puiſſe préférer, ou même comparer à Sévere.

(*a*) Sur-tout la Thériaque, eſpéce de remede plus célebre qu'utile, qui a eu, comme toutes les inventions de la médecine, ſes tems de gloire & d'obſcurité. Elle étoit alors fort en vogue à Rome, à cauſe de la grande eſtime que Marc-Aurele en avoit faite toute ſa vie.



CHAPITRE XVIII.

Postérité de Sévere. Défauts de ses deux fils. Il meurt en leur laissant l'Empire en commun.

LE plus grand malheur de cet Empereur fut de n'être pas mort sans enfans, & le plus dangereux de ses vices fut une indulgence excessive pour les fils que son mauvais destin lui avoit donnés. Ils étoient deux. L'aîné n'est que trop connu parmi nous sous le nom de *Caracalla*. C'étoit une espéce de sobriquet du même genre que celui de Caligula, & qui signifioit à-peu-près la même chose. L'autre se nommoit P. Septimius *Geta*.

Tous deux sont des preuves bien frappantes de l'inutilité de la philosophie, & de l'éducation, pour préserver du vice ceux que le voisinage de la pourpre y livre presque nécessairement. Leur exemple, comme celui

de Néron, de Commode & de tant d'autres, démontre combien il y a d'abus dans ces choix si vantés d'instituteurs célebres pour diriger l'enfance des Princes. Sévere n'avoit rien épargné pour procurer à ses fils des maîtres dignes de leur emploi, & de sa confiance. Il les avoit choisis, ainsi que Marc-Aurele, sur leur réputation.

D'ailleurs l'Impératrice sa femme entretenoit avec les gens de Lettres une correspondance très-intime. Ils remplissoient sa Cour. Ils étoient les confidens, les instrumens de ses plaisirs. Elle étudioit la philosophie, & ne se plaisoit qu'avec les Philosophes. Sans doute si leurs leçons pouvoient être comptées pour quelque chose quand il s'agit d'inspirer la vertu, Caracalla & Geta auroient été des hommes vertueux. Mais de nouveaux Seneques ne parvinrent, comme on l'a dit, à faire de ces jeunes Princes que de nouveaux Nérons. Malgré des leçons continuelles de sagesse, ils ne prirent de gout que pour le vice. Ce fut au milieu des plus beaux précep-

tes de morale, qu'ils apprirent à pratiquer les derniers excès du crime.

L'aîné s'y livroit avec une impétuosité brutale. Il n'avoit d'autre guide que son tempérament, & d'autres loix que ses caprices. Le second montroit une corruption plus douce. Il aimoit autant le plaisir : mais il y apportoit des ménagemens. Il ne le goutoit qu'avec ce voile qui le rend plus piquant. Il y mettoit un mystere qui annonçoit plutôt une dépravation délicate, que de la disposition à en rougir.

Il étoit naturellement humain, à ce que dit l'histoire. On prétend qu'à l'âge de huit ans il assistoit à un conseil où son pere venoit de résoudre la proscription de quarante Sénateurs. Il parut ému du sang froid avec lequel on condamnoit tant d'hommes à mourir. *Mais*, lui dit Sévere, *ce sont des ennemis dont je vous délivre. Ont-ils des parens ces ennemis*, demanda l'enfant ? *Sans doute. En ce cas notre victoire sera donc verser plus de larmes qu'elle ne causera de joie.* Voila, suivant Spartien, comment

parloit & raisonnoit le jeune Geta.

Il est visible que cette anecdote est une de celles où l'on fait briller les enfans des Princes, des lumieres de ceux qui les approchent.

Premierement on ne les appelle pas à cet âge dans des conseils aussi sérieux que celui où Sévere ordonnoit tant de massacres. Secondement la gradation des idées dans ce dialogue & sa conclusion, sont autant au-dessus de la portée d'un enfant de huit ans, que les fatigues d'un homme robuste sont au-dessus de sa force. En général tous ces petits prodiges qui ont tant d'éclat dans les Cours, sont produits par la flatterie intéressée des courtisans. Elle sçait bien qu'elle se fera payer cherement par la vanité des peres, de l'esprit qu'elle prête à leurs enfans.

Sévere aimoit tendrement les siens. Il paroissoit embarrassé à faire un choix entr'eux pour sa succession. On entrevoyoit même que faute de pouvoir se décider, il la leur laisseroit par indivis, & que pour n'avantager ni l'un ni l'autre, il tâcheroit de les

faire tous deux régner à la fois. Cette égalité imprudente aigrissoit les jeunes Princes, & se joignant à la différence dans leur maniere d'être vicieux, elle fit naître entr'eux une antipatie invincible. Ils ne pouvoient se souffrir. Leur rivalité éclatoit en tout. Ils étoient déja ennemis implacables, avant que d'avoir rien à se disputer.

Sévere auroit du prévoir combien son projet pouvoit devenir funeste par cette haine mutuelle. Il est vrai que le droit d'aînesse n'avoit encore rien de fixe chez les Romains, relativement à la souveraineté. Mais la raison engageoit à lui donner une force qu'il ne tenoit encore ni de la Loi, ni de l'usage. Claude & Vespasien en avoient tous deux donné l'exemple. Ils s'étoient aussi trouvés chacun avec deux fils. Ils n'avoient pas hésité à donner la préférence à l'aîné. Un partage ou une association n'auroit pû manquer de causer des troubles dangereux dans l'Empire ou dans la famille régnante.

Sévere avoit l'esprit trop judicieux pour ne pas le sentir. Mais sa ten-

dresse l'aveugloit. D'ailleurs en démêlant le penchant pervers de Caracalla, peut-être craignoit-il de livrer à sa méchanceté son cadet sans défense. Tibere avoit tué Agrippa, qui pouvoit conserver des droits au trône. Néron avoit empoisonné Britannicus. Caracalla annonçoit les mêmes inclinations. Son pere prévoyoit qu'il ne manqueroit pas de suivre les mêmes principes. Ce foible pere n'osoit se résoudre à le priver d'une puissance, dont il sentoit qu'il ne tarderoit pas à abuser. Il crut devoir en armer son second fils, pour le mettre hors des atteintes du premier. Il regarda la pourpre impériale comme une sauvegarde, capable de lui conserver la vie.

En conséquence de cette politique peu raisonnée, il voulut que tous deux lui succédassent, sans préférence. Mais en aimant sa maison il tenoit aussi à sa gloire. Il ne vouloit pas qu'on put lui reprocher d'avoir le premier démembré l'Empire, dont il avoit réuni les différentes parties, & d'y avoir établi deux Empereurs séparés, lui qui avoit tant versé de sang pour

y régner seul. Il crut rapprocher les cœurs de ses enfans, en les obligeant de s'asseoir sur un trône commun. Il se flatta d'enchaîner leur haine réciproque, en ne leur laissant qu'un pouvoir égal.

Il renouvella l'idée de ce partage connu par les fables des Grecs, entre les fils d'Œdipe. Il voulut que Geta & Caracalla, comme on le disoit d'Etéocle & de Polinice, jouissent alternativement de la souveraineté, & que chacun eut son jour pour commander. Cet arrangement auroit été imprudent, même en le supposant possible. Il étoit clair qu'il ne pouvoit, en subsistant, manquer d'occasionner des guerres civiles. Nous allons voir par quel attentat Rome fut préservée des suites qu'il devoit naturellement produire.



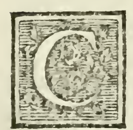


HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS DE L'EMPIRE ROMAIN.
LIVRE HUITIEME.

CARACALLA, XXI. EMPEREUR regne conjointement avec ſon frere Geta, environ 1 an, & 5 ans ſeul.

CHAPITRE PREMIER.

Caracalla eſſaye de ſe faire proclamer ſeul Empereur. Il ne peut y réuſſir. Ses diſſentions avec ſon frere. Enfin au bout d'un an il le fait égorger dans les bras de leur mere commune.



CARACALLA n'avoit pas attendu la mort de ſon pere pour faire ſon apprentiſſage de ſcélérateſſe & de barbarie. On aſſure que quand Sévere mou-

rut, il y avoit long-tems que ſon fils s'ennuyoit de le voir vivre. On dit même qu'il eſſaya pluſieurs fois, & une entr'autres ſous les yeux d'une armée entiere, de ſe délivrer de cet obſtacle importun. On lit dans Dion que tous deux ſe trouvant en Angleterre à la tête des troupes Romaines, prêtes à choquer les barbares, Caracalla tira ſon épée pour percer ſon pere; que celui-ci s'en apperçut, évita le coup, & ſe contenta, après être rentré dans le camp, de ſe coucher, pour faire plus à ſon aiſe une remontrance pathétique au jeune parricide. Pour réfuter ce récit bien plus incroyable encore qu'odieux, il ſuffit d'en nommer l'auteur.

Ce qu'on peut entrevoir de certain, c'eſt que Caracalla laiſſoit échapper des marques d'un caractere auſſi ambitieux que féroce. Il lui tardoit de ſe voir en liberté de le manifeſter ſans gêne, & la vie trop longue de ſon pere l'incommodoit.

Quand il l'eut perdu, il ſe retrouva encore à-peu-près dans la même contrainte. Il ne s'accoutumoit pas à l'i-

dée de ſe voir un égal. Ce frere, Empereur comme lui, aimé plus que lui des troupes, des Miniſtres & même des peuples, étoit à ſes yeux un objet d'effroi. Il eſſaya d'abord de faire annuller par les ſoldats l'article du teſtament de ſon pere, qui partageoit l'Empire ſans le diviſer. Il voulut leur iuſinuer de ne reconnoître que lui.

Mais Geta avoit auſſi ſes créatures. Il étoit entouré de partiſans, que le ſoin de leur fortune lioit à la ſienne. Ils ſentoient que leur maître n'avoit pas d'autre aſyle que le trône, & que l'inſtant de ſa deſtitution ſeroit celui de ſa mort. Leur intérêt les rendoit auſſi clairvoyans pour prévoir ſes dangers, qu'actifs pour les écarter. Ils ſe répandoient dans l'armée. Ils y faiſoient valoir le reſpect dû aux dernieres volontés de l'Empereur mort. Ils excitoient la compaſſion pour un jeune Prince qu'on ne cherchoit à éloigner du trône que dans le deſſein de le faire périr.

Ils appuyoient ces raiſons aſſez foibles aux yeux de la multitude, par d'autres motifs tout autrement puiſ-

sans. Ils la flattoient par des promesses pour l'avenir, & par des libéralités présentes. Ils parvinrent ainsi à l'émouvoir. Les soldats se déclarerent protecteurs de Geta. Ils voulurent le voir installer comme son frere. Ils les reconnurent tous deux pour Empereurs le même jour, & Caracalla, déconcerté par un accord si unanime, sembla se désister de ses projets.

Il ne tarda pas à les reprendre. L'attachement qu'on marquoit à son frere, lui paroissoit un affront pour lui. Il ne l'envisageoit qu'avec des yeux jaloux & furieux. Leurs amis communs, leur mere sur-tout, ménageoient de tems en tems des reconciliations apparentes. Geta, plus doux ou plus politique, s'y prêtoit de bon cœur. Caracalla n'y entroit que malgré lui. En serrant la main de son frere il méditoit sa perte. En le pressant entre ses bras, il lui juroit une inimitié irréconciliable.

Ces dissentions funestes éclaterent sur-tout à Rome, quand ils y furent revenus avec le corps de Sévere. Alors leur ressentiment s'aigrit encore par

l'ambition. Le désir de régner devint plus vif dans le centre de l'Empire. Ce que l'un faisoit, l'autre vouloit le défaire. Ils avoient chacun leurs gardes, leur palais, leurs Officiers. Ils ne se voyoient que dans les jours d'éclat, & toujours avec des défiances injurieuses, pour celui des deux qui n'avoit pas de mauvais desseins.

Ennuyés d'un état si cruel pour l'un & pour l'autre, ils projetterent, s'il en faut croire les Historiens, un partage qui auroit été plus raisonnable, mais peut-être aussi dangereux que l'ordre établi par leur pere. Geta consentoit à régner en Asie. Il promettoit d'abandonner à son frere l'Europe & l'Afrique, excepté l'Egypte, & son dessein étoit de tenir sa Cour à Alexandrie.

Caracalla ne s'en éloignoit pas. Lassé de désirer un crime qu'on l'empêchoit de commettre, il auroit cru gagner à l'éloignement de son frere, presque autant qu'à sa mort. Il étoit prêt de signer le traité de partage : & il faut avouer que si cette division

avoit pû dans la suite devenir préjudiciable à l'Empire, elle auroit été du moins avantageuse pour ses maîtres actuels. Julie leur mere n'avoit pas d'autre parti à choisir que de la favoriser, si elle avoit voulu les conserver tous deux. Cependant par une suite du préjugé dont j'ai déja parlé, elle s'y opposa avec toute la Cour. Le démembrement de la domination Romaine paroissoit un attentat contre ses Loix. Plutôt que de donner les mains à une séparation qui devint enfin nécessaire, on préféra d'exposer Rome au scandale de voir un de ses Princes égorgés par l'autre.

Elle eut bientôt dans son enceinte cette scene déplorable. Caracalla résolu à périr ou à régner seul, désespéré des obstacles qu'opposoit à ses desseins la défiance de Geta, lui fit un jour proposer de se rassembler dans le cabinet de leur mere, pour y travailler de bonne foi à une réconciliation solide. Julie appuya cette idée. Elle étoit trompée elle-même : elle aida à tromper l'infortuné Geta. Il

ſe rendit ſans précaution dans cette chambre, où il croyoit être gardé par l'amour maternel.

Caracalla l'avoit entourée de ſoldats à lui. Dès que ſon frere y fut entré, il leur fit un ſigne. Ils accoururent & le percerent dans les bras de Julie, où il avoit cherché un aſyle. Le cruel Empereur les animoit. Il vit ſans inquiétude ſa mere elle-même bleſſée d'un coup qu'elle avoit voulu parer. Il inſultoit aux cris du malheureux qu'on égorgeoit ſur ſon ſein, & il ne ſortit pas qu'il ne fut bien aſſuré de ſa mort.

Il ne lui en couta que de l'argent, pour faire ratifier ce fratricide par les ſoldats. L'hiſtoire ne fait pas en cette occaſion mention du Sénat. Le Prince auroit pû cependant en obtenir l'approbation à meilleur marché. Mais l'excès d'aviliſſement où étoit tombée cette compagnie, l'empêcha d'en rechercher les ſuffrages. Il ſe contenta de l'informer du meurtre, ſans exiger qu'elle l'autoriſât. Elle ne l'auroit pas refuſé s'il en avoit paru curieux. Mais elle étoit mépriſée au point que

le crime même dédaignoit sa protection. Ce fut sa bassesse qui lui épargna ce surcroît d'ignominie.

CHAPITRE II.

Tyrannie de Caracalla. L'usage des délations s'éteint entierement sous son regne. On y substitue sous lui & sous ses successeurs les condamnations arbitraires.

LE regne de Caracalla rappelle ceux de Commode, de Néron, de Caligula. C'est la même fureur, la même prodigalité, & enfin le même châtiment. Je ne m'arrête point à ces horreurs déplorables. Il n'est que trop facile de s'en faire une idée. Elles rempliroient des volumes, sans apprendre rien autre chose que l'abus du pouvoir, & le malheur des hommes. D'ailleurs les Historiens qui nous les ont conservées, ont chargé un fonds vrai, de tant de circonstances révoltantes, qu'il faudroit à chaque

trait une longue discussion pour l'éclaircir & le rendre probable.

Il suffit donc de sçavoir que Rome soumise pour la troisiéme fois à un éleve de la philosophie, eut encore lieu de regretter amérement que tant de connoissances inutiles eussent éclairé son esprit, sans réformer son cœur. Ce qui distingue particulierement son regne, ce sont trois innovations importantes dont il fut l'époque, & qui eurent dans la suite les plus fortes influences, soit sur le gouvernement, soit sur l'état même de l'Empire.

Le premier, c'est l'abolition entiere de ce qu'on avoit si long-tems appellé à Rome *les Délateurs*. Nous avons vu comment cette espéce odieuse de satellites des tyrans, s'étoit élevée & enrichie en servant leur fureur. La constitution de l'Empire obligeoit alors de l'autoriser. Elle servoit même à entretenir un peu le gout de l'éloquence.

L'envie d'attaquer engageoit les délateurs à cultiver le talent de la parole. Ils exerçoient leur esprit, com-

me un oiseau de proie aiguise ses serres & son bec. La nécessité de répondre aux accusations ne permettoit pas à ceux qui pouvoient y être exposés, de négliger un talent capable de devenir un jour leur ressource. C'étoit une arme à l'usage des deux partis. Le crime & la vertu pouvoient également l'employer. On travailloit donc de part & d'autre à se rendre éloquent, & du despotisme affreux des Césars, naquit au moins ce bien, que l'art de parler avec dignité n'éprouva pas une chute aussi rapide que les autres arts.

Trajan, Adrien & Antonin, lui porterent involontairement une rude atteinte. Ils accélererent sa dégradation, en supprimant les dangers qui l'avoient soutenue. On ne craignit plus sous eux de voir sa vie dépendre d'une dénonciation exprimée en beaux termes. Ils restraignirent les accusations aux fautes réelles, & il s'agit alors beaucoup moins de disserter avec adresse sur des preuves douteuses, que d'en apporter de solides. On se relâcha donc sur des études qui paroiss-

ſoient peu utiles. On oublia les moyens de ſe précautionner contre des périls qu'on ne craignoit plus.

Quand les périls commencerent à renaître ſous Commode, l'arme néceſſaire pour les écarter étoit rouillée. Marc-Aurele avoit glacé les eſprits par le gout de la philoſophie. Elle leur avoit fait contracter une roideur, une inflexibilité, une ſéchereſſe qui eſt la mort de l'éloquence. On ne ſçavoit plus ni porter les coups, ni les parer, & s'il ſe retrouva encore quelques délateurs, ils exerçoient leur métier ſur la tradition de leurs ancêtres, plus que d'après leur propre capacité, comme ceux qu'ils mettoient en danger s'en défendoient plus par la bonté de leur cauſe, que par celle de leurs diſcours.

Inſenſiblement les premiers s'ennuyerent d'une méthode qui les fatiguoit ſans fruit. Sévere les employa peu, & ils retomberent dans leur indolence. Quand Caracalla eut beſoin de leurs ſervices, ils ſe trouverent hors d'état de les lui rendre. Il prit le parti de s'en paſſer. D'ailleurs il

ne s'accommodoit pas de cette forme dans l'inſtruction des procès, quoique l'événement en fut toujours à ſa diſpoſition. L'égalité entre l'accuſateur & l'accuſé lui déplaiſoit. Il croyoit gagner du tems en les empêchant tous deux de parler.

Déſormais les délateurs ne furent plus que des eſpions & de faux témoins. On déféroit l'homme qu'on vouloit perdre. On l'arrêtoit, on le condamnoit, on l'exécutoit preſque à la fois. Les ſoldats redevinrent, comme ils l'avoient été quelquefois, les miniſtres de la vengeance du Prince & de ſes favoris.

Cette maniere de ſe débarraſſer des gens qu'on n'aimoit pas, ſe fortifia ſans retour ſous les ſucceſſeurs de Caracalla. Soixante ans de troubles, de guerres civiles où ils étoient eux-mêmes expoſés ſans ceſſe à périr, & où ils perdoient effectivement ſouvent la vie, ne leur permettoit pas de ménager celle des citoyens. Ils tuoient, ils étoient tués, & au milieu de cette confuſion effrayante, les reſtes même des anciennes formalités diſparurent.

Ce ne fut que ſous Conſtantin qu'on recommença à lui en ſubſtituer de nouvelles. Il fut le premier Céſar qui remit de l'ordre dans les Tribunaux : mais c'étoit un ordre entierement différent de celui que ſuivoient les premiers Romains. Les Empereurs qui les avoient remplacé, n'adoptoient pas plus leurs principes, qu'ils ne méritoient de porter leur nom.

CHAPITRE III.

Caracalla altére les monnoies. Il abolit la diſtinction entre les ſujets & les citoyens de l'Empire. Il rend commun indiſtinctement le droit de cité.

Un ſecond changement intéreſſant introduit par Caracalla dans l'adminiſtration, regarde les monnoies. Il eſt ſûr qu'il en affoiblit le titre. Il en changea la valeur. Il répandit dans le public une prodigieuſe quantité de billon & de piéces fauſſes. Toutes les circonſtances de cet événement de-

vroient nous être connues. Ce ſeroit un objet ſingulierement curieux, & peut-être même des lumieres ſur cet article ſeroient-elles auſſi utiles que piquantes.

Mais nous en voudrions vainement eſpérer. Les miſérables Hiſtoriens du tems font des harangues prolixes, des diſſertations dégoutantes ſur mille petiteſſes, que la poſtérité doit ignorer ou dédaigner. Les grands ſujets, ceux qui pourroient flatter l'envie de ſçavoir des gens raiſonnables, & les dédommager de leurs travaux, Dion, Hérodien, Lampride, &c. les laiſſent dans l'obſcurité la plus profonde. S'ils en diſent un mot, ce n'eſt qu'en paſſant. Le peu qu'ils nous en apprennent, ne ſert qu'à faire ſentir avec plus d'amertume l'ignorance où ils nous abandonnent.

Ainſi Dion raconte que Caracalla ne laiſſoit preſque paſſer dans l'Empire que du plomb argenté, ou du cuivre légerement doré, au lieu des métaux dont ceux-là n'avoient que l'apparence. Il réſervoit, dit-il, l'or & l'argent le plus pur, pour les bar-
bares

bares de qui il achetoit la tranquillité par des tributs.

Mais quel ébranlement ne devoit pas causer dans l'Etat une pareille manœuvre ! Quelle agitation dans le commerce ! Quel discrédit, quelle défiance dans toutes les façons de contracter entre les particuliers ! Quel relâchement dans toutes les parties de l'administration ! Il devoit en résulter un désordre aussi affreux qu'universel. C'est cependant sur ces détails que l'Histoire ne nous a pas conservé la moindre lumiere.

M. le Président de Montesquieux semble supposer que ces opérations violentes pouvoient se faire sans trouble avant l'invention du change. De la maniere dont il en parle (*a*), on croiroit qu'il ne les trouve dangereuses, que depuis que ce rafinement de l'agiotage est devenu un des secrets, ou plutôt un des ressorts des gouvernemens modernes. *Le change*, dit-il, *a ôté les grands coups d'auto-*

(*a*) Esprit des Loix, l. 22, chap 13.

rité, ou du moins le ſuccès des grands coups d'autorité. Je ne ſçais, mais il me ſemble qu'il y auroit bien des choſes à dire ſur cette aſſertion de M. de Monteſquieux.

Elle donne à entendre que les grands coups d'autorité dans les monnoies, leur altération ſucceſſive, réuſſiſſoient aux Empereurs Romains, & qu'ils en étoient redevables à l'ignorance du change, ou à ſa nullité. Ni l'un ni l'autre n'eſt vrai. Le change n'étoit pas inconnu, à beaucoup près, du tems des Empereurs, & le procédé violent qu'ils ſe permettoient ſur les monnoies, ne leur réuſſiſſoit pas mieux qu'il ne réuſſiroit aujourd'hui. Il produiſoit alors au moins le même effet qu'il produiroit encore de nos jours, ſi l'on avoit l'imprudence de l'employer. C'eſt même cet effet funeſte qui venant ſe joindre à tous les maux dont l'Empire étoit accablé dès long-tems, les rendit bientôt incurables Il porta dans tous ſes membres une cangrene, qui en amena enfin la diſſolution.

Quand je dis que le change étoit connu, je n'entends pas qu'il y eut des

gazettes d'un ſtyle barbare, où parmi beaucoup de menſonges on trouvât quelquefois des avis réels & utiles. Je ne veux pas dire qu'on fut informé à point nommé de ce que perdoient les effets d'un pays, en les tranſportant dans un autre. Je ſoutiens ſeulement qu'il y avoit entre les denrées de l'Empire & celles de ſes voiſins, avec qui il commerçoit, une balance effective qui en régloit le prix réciproque.

Du moment que deux États ont enſemble des relations, ſoit en productions naturelles, ſoit en eſpéces, le change s'établit. Il ſe fonde ſur des conventions imperceptibles, & cependant très-bien combinées. Il n'échappe pas aux yeux intéreſſés à le ſuivre. Sa meſure eſt la quantité des marchandiſes que l'on tire d'un côté & que l'on fournit de l'autre. Leur abondance, ou leur rareté, en fait hauſſer ou baiſſer la valeur. Voila un change très-réel. La ſeule différence qui exiſte à cet égard, entre les tems dont je parle ici & les nôtres, c'eſt que le change aujourd'hui roule preſque uniquement ſur le papier, &

qu'alors il n'avoit précifément pour objet que les efpéces.

De-là même fuit une conclufion bien oppofée à celle de M. de Montefquieux. C'eſt que les variations dans la valeur ou la bonté des monnoies devoient avoir des effets encore plus rapides & plus nuifibles qu'ils n'en auroient aujourd'hui. Le papier eſt pour nous une reſſource qui fixe & qui concentre les métaux, en donnant lieu d'éviter leur déplacement. Un Prince qui dénatureroit fes efpéces, ne s'appauvriroit pas beaucoup plus pour cela. Il ne feroit que procurer à fon papier une moindre valeur chez l'étranger. Il le décréditeroit fur un taux proportionné à la dégradation qu'auroit foufferte fa monnoie, & ce taux feroit bientôt fixé.

L'effet de cette politique feroit feulement de diminuer pour quelque tems l'influence des Négocians fes fujets à la bourfe des villes de commerce, & d'obliger les Négocians étrangers à de nouveaux calculs. Mais on n'en feroit pas plus avide de lui retirer ce qui pourroit reſter dans fes

Etats de bonnes eſpéces. Pourvu qu'il fut d'ailleurs maître d'un pays fertile & abondant par lui-même, l'altération des monnoies pourroit n'être de ſa part qu'une démarche inconſéquente, ſans utilité conſidérable, comme ſans danger prochain.

Il n'en étoit pas de même à Rome aux troiſiéme & quatriéme ſiécles, ou long-tems après. On n'y avoit pas l'uſage du papier, qui avilit, pour ainſi dire, les métaux, qui en détourne l'attention du public. Le premier inſtant où l'on s'appercevoit d'un affoibliſſement dans la monnoie, étoit un ſignal pour les naturels de l'Empire, de cacher, d'enfouir les bonnes eſpéces dont ils étoient poſſeſſeurs, & pour les Nations étrangeres de contrefaire promptement cette monnoie infidele, pour la rendre aux Romains, en même-tems qu'elles refuſoient de la recevoir d'eux.

Cette poſition produiſoit deux inconvéniens terribles, le hauſſement des impôts, & la néceſſité de réſerver, comme l'a remarqué Dion, l'or & l'argent pur pour les barbares, pour

les ennemis qu'on vouloit calmer par des préſens, tandis qu'il falloit forcer les ſujets à recevoir ce billon décrié, qui annonçoit & entretenoit l'indigence de l'Etat.

Il eſt triſte qu'une main habile n'ait pas entrepris de faire voir la liaiſon qu'eut dans l'Empire cette politique funeſte, avec les autres cauſes de ſa décadence. Sur cet article, comme ſur tant d'autres, nous ſommes réduits à de vains regrets. Les Hiſtoriens, ainſi que je l'ai déja fait obſerver plus d'une fois, ne ſont ni inſtruits, ni jaloux d'inſtruire. Les anciens, plus à portée des reſſources en ce genre, n'en ont pas fait uſage ; & les modernes, plus occupés à répéter ce qu'ont dit leurs prédéceſſeurs, qu'à examiner ce qu'ils auroient dû dire, s'apperçoivent rarement de cette négligence.



CHAPITRE IV.

Troisiéme changement introduit par Caracalla dans l'Empire. Il rend le droit de Cité commun indistinctement à tous les sujets de Rome.

LE changement dans la forme des accusations n'étoit pas un bien. On n'avoit fait qu'ôter aux délations leur appareil. La réalité n'en subsistoit pas moins. Ceux qui exerçoient cet horrible métier n'étoient pas condamnés au silence. On leur permettoit seulement de parler plus bas, & ils n'en devenoient que plus dangereux.

L'altération des monnoies étoit un mal. Elle fatiguoit l'Empire sans servir l'Empereur. Elle jettoit les peuples dans l'incertitude. Elle leur causoit un embarras cruel, sans soulager l'Etat. C'étoit un fléau qui l'accabloit, sans y produire la moindre apparence de bien. On ne peut pas en dire autant d'une troisiéme ordonnance de

Caracalla, qui admit au nombre des citoyens de Rome, ceux qui n'en avoient été jusques-là que les sujets.

Il est bien étonnant qu'on osât encore être jaloux de ce nom de citoyen. Dans Rome libre, dans Rome prête à devenir la maîtresse du monde, ou jouissant de ses conquêtes, ce titre faisoit entrer en partage de la souveraineté. Un citoyen se croyoit, avec raison, au-dessus des Rois que sa patrie détrônoit. Il ne vouloit communiquer ni ses prérogatives, ni la noblesse dont elles étoient la suite, aux peuples que ses armes subjuguoient.

On leur ôtoit leurs Princes. On les réduisoit à recevoir avec respect les ordres d'un Consul ou d'un Pro-Consul. On se gardoit bien de les mettre en état de pouvoir ou nommer eux-mêmes ces Magistrats, ou le devenir un jour. La splendeur de Rome rejaillissoit alors sur ceux qui avoient le droit de l'habiter. L'univers ne voyoit rien de si brillant que le titre de citoyen Romain. Les Rois en ornoient leur couronne. Ils en étoient plus jaloux que de leur diadême.

Quand ensuite Rome eut des Rois déguisés sous le nom d'Empereurs, tout son éclat se concentra autour de ces heureux despotes. Son élévation les mit au premier rang de l'humanité. Ils formerent sur la terre une classe à part, à laquelle rien ne pouvoit être comparé.

Insensiblement la grandeur des Césars fit la bassesse de leurs sujets. La disproportion devint immense entre ces deux extrémités. Il n'y eut plus dans l'Empire qu'un Maître & des esclaves. Les titres de la liberté ne désignerent que la servitude. Le nom de citoyen, après avoir signifié longtems des hommes libres, faits pour dominer la terre, ne se donna plus qu'à des bourgeois avilis. Ils continuerent à le porter malgré sa dégradation, comme on voit quelquefois des mendians couverts de haillons, qui sont les restes d'une étoffe magnifique & précieuse.

Dans cet état cependant on s'en montroit encore avide. Les Empereurs l'accordoient quelquefois à des peuples étrangers sur des sollicitations

réitérées. Celui de Rome encore fier dans son humiliation, murmuroit de se voir des compagnons appellés à partager sa bassesse. Il n'adoptoit qu'avec répugnance ces nouveaux Romains. Il redoubloit son mépris pour ceux qui ne l'étoient pas encore devenus. C'étoient des vers qui disputoient à d'autres vers le nom d'insectes, & le droit de ramper comme eux.

Caracalla ne ménageoit personne. Il fut choqué de ces différences entre des ordres que son despotisme confondoit. Il voulut mettre une parfaite égalité parmi ceux que son oppression accabloit également. Il communiqua le titre de citoyen à tous les peuples qui étoient soumis à l'Empire, & la cité n'eut plus d'autres bornes que celles de l'Etat.

Cette innovation produisit, comme tous les établissemens humains, des biens & des maux. On dit que ce qui décida le Prince à l'appuyer, ce fut l'envie d'augmenter ses revenus. Les citoyens, dit-on, payoient des taxes dont les sujets étoient exempts. Ainsi le bienfait de Caracalla devenoit une

charge pour les derniers, plutôt qu'un présent.

En ce cas il se seroit conduit avec prudence. Il y avoit évidemment de la sagesse & de l'équité à abroger une distinction qui soumettoit les descendans des vainqueurs à des fardeaux que ne portoit pas la postérité des vaincus. Il y en auroit eu davantage sans doute à les en délivrer tous sans distinction, & à rendre la franchise commune, plutôt que l'accablement. Caracalla se seroit fait plus d'honneur en ôtant les charges, qu'en supprimant les exemptions. Mais puisque sa façon de gouverner ne permettoit pas une réforme aussi avantageuse, le parti qu'il prit étoit le seul qu'il pût & qu'il dût prendre. Il n'étoit pas juste que les Romains naturels ou incorporés, fussent écrasés, plus que des étrangers qui ne tenoient à Rome que par une soumission involontaire.

Quelles que fussent les vues qui dirigerent sur cet article la politique du fils de Sévere, il est sûr qu'elle accéléra beaucoup la dégradation de Rome. Elle accoutuma peu-à-peu les

Princes & les peuples à ne plus regarder l'Italie comme le centre de l'Empire. Les barbares qui ne tarderent pas à en déchirer les frontieres, mirent les Empereurs dans la nécessité de résider hors de leur capitale. Ceux-ci voyant que tout ce qui les entouroit étoit Romain, se trouvoient toujours chez eux à quelque distance qu'ils fussent de Rome. Ils s'habituerent à ne plus la regarder comme leur véritable patrie. Ils ne sentirent aucune envie d'y retourner. Ils s'affectionnerent à plusieurs villes de l'Asie ou des Gaules, qu'ils embellirent, & le Tibre abandonné rappella en vain des Maîtres dédaigneux qui ne lui montroient plus que de l'indifférence.



CHAPITRE V.

Goût de Caracalla pour les voyages, & pour les réceptions trop ſomptueuſes. S'il eſt vrai qu'il ait pû, comme le dit l'Hiſtoire, livrer la ville d'Alexandrie au pillage, & en faire égorger tous les habitans.

EN préparant à ſes ſucceſſeurs un prétexte pour s'éloigner de Rome, Caracalla leur en donnoit l'exemple. Preſque tout ſon regne ſe paſſa à parcourir les différentes parties de l'Empire, & à en combattre les ennemis avec peu de ſuccès, ſans que la guerre interrompît ſes débauches, ou que les voyages puſſent ſuſpendre ſa cruauté. Il ſe faiſoit un plaiſir de viſiter ſucceſſivement toutes les Provinces ſoumiſes à ſon pouvoir. Mais, ſi l'on s'en rapporte aux Hiſtoriens, elles achetoient chérement l'honneur de recevoir leur maître dans leur enceinte.

Je ne parle pas ici des vexations

passageres qu'occasionne presque toujours aux villes l'entrée des Souverains. On sçait assez qu'en général dans ces occasions l'appareil des fêtes est un vernis dont se servent ceux qui commandent pour cacher la misere publique. On oblige les peuples à prendre l'extérieur de la joie. On les mene en ordre & par force à des réjouissances, comme on conduit de mauvais soldats à une bataille. Ceux qui président aux préparatifs de ces réceptions oublient que dans tous les genres, la moindre idée de contrainte flétrit le plaisir. Ils ne songent pas que quand les honneurs sont exigés comme une dette, ils deviennent presque aussi accablans pour ceux qui les essuient, que pour ceux qui les rendent. Les Princes s'en dégoûteroient bientôt, s'il étoit possible de leur persuader que la joie & le bruit sont deux choses très-différentes, & qu'il n'y a de vrais plaisirs que ceux qui ne coutent rien.

Le cœur de Caracalla n'étoit pas fait pour s'ouvrir à une réflexion délicate. Il lui falloit du mouvement & du fra-

cas. Il ne jugeoit de sa grandeur que par l'embarras qu'entraînoit sa présence. Pour se mettre en état de sçavoir si une fête étoit digne de lui, il auroit voulu être instruit de ce qu'elle coutoit, & une magnificence ennuieuse, une somptuosité folle, obtenoit toujours la préference dans son esprit sur des transports naïfs qui n'étoient accompagnés que d'une sage économie.

Cette erreur auroit été un petit mal, si elle n'avoit occasionné aux peuples que la perte de leur argent. Mais à des idées fausses ce Prince joignoit des caprices cruels. La ville d'Alexandrie, si l'Histoire mérite à cet égard quelque espece de foi, en fit une terrible expérience.

Il y avoit long-tems que Caracalla désiroit de la voir, & ce désir étoit en lui le fait d'une imagination bien singuliérement frappée. Il avoit conçu pour Alexandre une estime, un respect qui alloit jusqu'à l'extravagance. Il se proposoit de ressembler en tout à ce conquerant. Il portoit des armes semblables. Il se faisoit ériger des sta-

tues qui représentoient d'un côté son profil, & de l'autre celui du Prince Grec. Il avoit, dit-on, créé une phalange, où il ne recevoit que des soldats nés dans la Macédoine. Il n'en donnoit les emplois qu'à des Officiers assez complaisans pour porter le nom de quelqu'un de ceux qui, suivant la tradition historique, avoient servi dans ce Corps fameux sous le vainqueur des Perses.

Après ces détails on ne sera pas surpris qu'il ait cédé à l'envie de voir le monument le plus glorieux pour la mémoire du Héros qu'il révéroit. Il se transporta donc à Alexandrie suivi d'un cortege qui pouvoit passer pour une véritable armée. Il y fut reçu avec l'éclat qu'exigeoit son goût, & que comportoit l'opulence de la ville. Il s'y promettoit le séjour le plus flatteur : mais il éprouva bien-tôt qu'il s'étoit trompé. Cette capitale de l'Egypte, peu faite à la présence d'une Cour, n'en avoit pas pris les mœurs. C'étoit le commerce qui la faisoit fleurir. Ses habitans enrichis par ce moyen s'étoient accoutumés à une indépen-

dance voluptueuſe. Ils aimoient avec paſſion toutes les eſpéces de plaiſirs, & la liberté mordante qui en eſt ſouvent le fruit. Leur principale occupation étoit de recueillir ou de répandre des épigrammes, des contes plaiſans, des jeux de mots malins. Rien ne les flattoit plus que ces traits cachés & cruels ſi connus parmi nous ſous le nom de Vaudeville. Ils y reuſſiſſoient, & leur ſupériorité en ce genre étoit pour eux une raiſon de plus pour les aimer.

La pompe qui entouroit Caracalla, avoit d'abord produit ſur eux ſon effet ordinaire. Elle les avoit étourdis. Ce nom d'Empereur, le concours de tant de troupes employées au ſervice d'un ſeul homme, la fatigue des préparatifs deſtinés à accompagner ſon entrée avoient paru leur fermer la bouche. Mais quand on eut vu de près ce que c'étoit qu'un Empereur Romain & ſa Cour; quand on ſe fut familiariſé avec ces objets qui gagnent toujours à reſter dans un certain éloignement, (*a*) la ſurpriſe qu'ils avoient

(*a*) Cui major ex longinquo reverentia. *Tac.*

inſpirée fit place à l'envie de les apprécier. On ſe permit de les critiquer avec d'autant plus d'aigreur & de malignité, qu'on ſe reprochoit de les avoir reſpectés plus mal à propos.

Par malheur dans Caracalla & ce qui l'environnoit, tout prêtoit à des plaiſanteries, & même à des ſatires. Son premier Miniſtre avoit été Charlatan, & ſon Préfet du Prétoire Comédien. Le reſte de ceux qui paroiſſoient avoir le plus de part à ſon amitié n'étoit pas mieux choiſi. Ses confidens, ſes favoris étoient des miſérables couverts de crimes & d'opprobres. Il ſembloit qu'il s'appliquât à chercher dans la fange de Rome ce qu'elle avoit de plus mépriſables ſujets, pour les élever à la tête de l'Etat.

Lui-même n'avoit en ſa faveur ni les avantages de l'eſprit, ni ceux de la figure. Il étoit petit : il avoit l'air foible & malſain. Quand les Alexandrins témoins de ſes travers en tout genre, ſe rappelloient le meurtre de ſon frere & les autres preuves qu'il avoit données d'un caractere impitoyable ; quand ils le voyoient ne ſe livrer

qu'à des occupations aviliſſantes, & ne trouver d'amuſemens que dans des exercices au-deſſous de ſon rang, ils s'indignoient d'apprendre qu'il oſât avec une ame auſſi noire & un eſprit auſſi bas, dans un corps auſſi mal fait, ſe piquer de reſſembler à leur fondateur. Ce parallele ſingulier étoit pour eux une ſource inépuiſable de railleries. Ils s'égaioient ſans ménagement aux dépens du Prince & de ſes Miniſtres.

Ceux-ci révoltés contre des ſorties d'autant plus piquantes qu'elles étoient plus fondées, ſe préparoient ſourdement à la vengeance. Elle fut horrible, & telle que des cœurs comme ceux-là pouvoient l'imaginer. Ils prononcerent, dit l'hiſtoire, une proſcription générale contre la ville & ſes habitans. Elle fut livrée à un maſſacre univerſel ſur un commandement en forme de l'Empereur. Les ſoldats eurent ordre de piller & d'égorger tout ſans diſtinction.

La rage du tyran & de ſon Conſeil ne ſe borna pas même à cette exécution ſanglante. Il ſupprima tous les

priviléges de la ville. Il en abbatit les édifices publics. Il ne se crut vengé que quand il put insulter à ses ruines. Il triompha alors hautement de la voir dans un état où l'auroient à peine réduite les ennemis les plus barbares.

Voilà ce que racontent Dion, Herodien, &c. Si le fait étoit vrai, la saint Barthelemi ne seroit pas la premiere conspiration formée par un Souverain contre ses Sujets. Le malheur qu'éprouva la France dans cette journée déplorable cesseroit d'être une preuve unique de fureur & d'inhumanité. Charles IX ne seroit pas le premier Prince qui auroit souillé ses yeux du sang des peuples dont il avoit juré d'être le pere. Nos ancêtres, sans échapper à la honte d'avoir suivi un exemple affreux, auroit de moins celle de l'avoir donné. Ce seroit, il est vrai, une triste consolation : mais, toute foible qu'elle est, peut-être une critique severe réussiroit-elle à nous l'ôter.

Je sçais qu'on se résoudroit difficilement à ne pas croire un pareil trait raconté avec les détails les plus imposans par des Historiens contemporains.

Auſſi je ne ſonge pas préciſément à en nier la poſſibilité. Je me contente de remarquer que la raiſon fournit des armes bien fortes pour en combattre la vraiſemblance.

Premierement il eſt ſingulier que les mêmes Ecrivains à qui nous devons la connoiſſance des efforts que fit Caracalla pour détruire Alexandrie, nous aient auſſi conſervé la mémoire des bienfaits dont il la combla. C'eſt à côté du récit de ſes déſaſtres qu'on trouve celui des graces qu'elle obtint, dit-on, de ſon implacable perſécuteur. Les Egyptiens toujours dédaignés par leurs maîtres, étoient preſque auſſi mépriſés des Romains que les Juifs. Il ſuffiſoit d'être né ſur les bords du Nil pour ſe voir exclure de toute charge diſtinguée ſur ceux du Tibre. Rome renfermoit dans ſon Sénat des ſujets de toutes les Nations qui lui obéiſſoient, excepté de celle-là. Caracalla, ſuivant Dion, fut le premier Prince qui leva pour elle cette barriere deſhonorante. Son pere avoit créé dans Alexandrie un Sénat national. Il en

admit les membres dans celui de Rome.

Dion ne dit point, il eſt vrai, ſi ce fut avant ou après le prétendu maſſacre : ainſi ce n'eſt pas une preuve déciſive que cette tragédie révoltante n'ait pas eu lieu. Mais quoique le bienfait ait pû être antérieur au châtiment, & que l'un par conſéquent ne contrediſe pas l'autre d'un façon préciſe ; cependant un Ecrivain qui parle de tous deux à la fois, ſans même en déſigner la date, devient par cela ſeul coupable d'une négligence qui ſuffit pour le rendre ſuſpect en tout.

Secondement, ſur le tableau qu'on nous fait de la déſolation d'Alexandrie, on eſt autoriſé à croire qu'elle devoit être preſque anéantie, ſi réellement elle l'avoit éprouvée. Le reſſentiment des Empereurs Romains en ce genre avoit des ſuites terribles & même irréparables. L'hiſtoire parle de pluſieurs autres villes bien moins cruellement traitées, & qui pourtant ne purent jamais ſe relèver de leur chûte. Les Princes qui ſuccédoient à leurs deſ-

tructeurs ſe croyoient intéreſſés à ne pas laiſſer abolir des monumens de vengeance qui apprenoient à redouter leur trône. On éterniſoit l'humiliation de ces malheureuſes cités. Elle devenoit une eſpéce de ſecret d'Etat, & en peu de tems quelques-unes des bourgades voiſines enrichies de leurs pertes, ſe trouvoient aſſez puiſſante pour les faire oublier. Alors la ſaine politique parloit en faveur de ces dernieres. Elle empêchoit qu'on ne ſongeât à favoriſer le rétabliſſement de celles dont elles occupoient la place.

On ne voit pas qu'Alexandrie ait rien éprouvé de tout cela. Ni ſa gloire, ni ſa puiſſance, ni ſon commerce ne ſemblent avoir ſouffert d'interruption. Très-peu de tems après, & même ſans aucun intervalle, elle ſe retrouve, comme auparavant, la ſeconde ville de l'Empire, par la grandeur & l'opulence, ſans qu'on ſçache comment elle pût éluder l'eſpéce d'anathême dont Caracalla l'avoit frappée, ou guerir les plaies effroyables dont il l'avoit couverte.

Si Macrin, aſſaſſin & ſucceſſeur de

ce Prince, s'attacha à proteger une ville que ſon ennemi avoit détruite, c'étoit un ſecond événement aſſez intéreſſant pour que l'Hiſtoire n'oubliât pas de le mettre à la ſuite du premier. Si, en ſuppléant à ſon ſilence, on aime à imaginer qu'Alexandrie dut ſortir de ſes ruines par le ſecours de cet uſurpateur, comment ſuppoſer qu'Héliogabale vainqueur de Macrin, & partiſan outré de Caracalla n'eut pas pris plaiſir à détruire l'ouvrage de l'un, en confirmant celui de l'autre? Sans doute cet imitateur fougueux d'un tyran dont il prétendoit être le fils, ſe ſeroit fait un dévoir de réplonger Alexandrie dans la baſſeſſe à laquelle l'avoit condamnée celui qu'il reconnoiſſoit pour ſon pere.

Il en auroit rénouvellé la déſolation : ou ſi des raiſons de politique qu'il n'étoit cependant guère capable d'écouter, avoient eu pour cette fois le pouvoir de l'en détourner, l'Hiſtoire auroit encore du en rendre compte. Elle ne l'a point fait. En ſongeant à ſon peu d'exactitude ſur des circonſtances eſſentielles, abſolument irréparables

parables des faits qu'elle raconte, n'eſt-il pas permis de s'en défier auſſi, même ſur le fonds ?

Nous voyons aujord'hui la Rochelle riche & commerçante. Elle a un Maire avec des priviléges. Nos Hiſtoriens nous apprennent qu'elle les avoit perdus ſous Louis XIII, pour avoir oſé ſe défendre contre le génie d'un Miniſtre qui maîtriſoit l'Europe. Mais ils nous apprennent auſſi comment, & en quelle occaſion elle les a récouvrés. Sans cela nous ſerions en droit de régarder le recit de ſon châtiment comme un bruit populaire. Nous pourrions révoquer en doute la perte de ſes prérogatives. Il faudroit ſuppoſer qu'elle n'a pas ceſſé d'en jouir, puiſqu'en nous apprenant au haſard l'inſtant de leur ſuppreſſion, on ne nous indiqueroit pas celui de leur rétabliſſement.

Troiſiemement, Alexandrie dans le tems de ſa prétendue deſtruction faiſoit le plus grand & le plus riche commerce de l'univers. Elle étoit l'entrépôt commun des trois parties du monde connu, l'Amſterdam de ſon ſiécle.

Caracalla, dit-on, en livrant tous ſes habitans à la mort, en abandonna les richeſſes à leurs meurtriers. Mais pour rendre un pareil événement probable, il falloit donc en détailler les ſuites. Il dût ſans doute en avoir de terribles.

Les Alexandrins n'étoient pas ſeuls propriétaires des tréſors qu'ils faiſoient valoir. Ils exerçoient, comme les Hollandois, une commiſſion, un courtage plus ou moins lucratif, ſuivant les variations auxquelles le commerce eſt ſujet. Leur ſpoliation dût donc produire un mouvement prodigieux dans tout le reſte de l'Empire, & même du Globe, avec qui ils avoient des relations, tant par la Mer Rouge, que par la Méditerranée. Elle ne pût manquer d'influer ſur la fortune d'un nombre infini de Citoyens. Il dut en naître des banqueroutes dans l'intérieur de l'Etat, & des guerres avec l'étranger.

L'encens que les Arabes avoient confié dans cette ville à leurs correſpondans, le poivre que les Africains y envoyoient à leurs facteurs, toutes

les marchandises précieuses que l'Inde y déposoit comme dans un asyle sacré, auroient été sans doute dispersées dans un pillage général. Sans doute aussi les peuples intéressés n'auroient pas cru être obligés de souffrir en silence les caprices de l'Empereur Romain. Ils lui auroient permis d'égorger ses sujets : mais ils seroient venus lui redemander leur argent. Le commerce auroit souffert long-tems de leur défiance, ou peut-être de leurs représailles.

En supposant qu'il n'y eût pas eu de guerre extérieure à craindre, les faillites inévitables & multipliées à l'infini en auroient excité une au moins aussi funeste dans l'intérieur de l'Empire. Qu'on se rappelle quel effet produisit de nos jours parmi les Négocians le désastre de Lisbonne, bien moins complet que celui qu'on attribue à Alexandrie. Qu'on songe à l'effroi, à la désolation que répandroit en Europe le saccagement de Londres, ou d'Amsterdam, ou de Batavia, & qu'on examine s'il est possible de croire

qu'une ville qui occupoit leur place ait pû perdre tout d'un coup son opulence & sa grandeur, sans qu'il en ait résulté dans tout le monde des révolutions remarquables? Il y en auroit eu sans contredit, & de telles que les Historiens, malgré leur négligence, auroient été forcés d'en conserver la mémoire.

Quatriémement, le Christianisme déjà fermement établi dans l'Empire en embrassoit toutes les Provinces. Il se répandoit sur-tout avec éclat dans l'Egypte. La lumiere qu'Origene & d'autres Docteurs moins célebres faisoient alors briller dans toute l'Asie, avoit pénétré jusqu'à la ville dont le sort nous occupe. On sçait avec quelle vivacité la ferveur des premiers Chrétiens rappelloit à leurs freres les événemens fâcheux ou ils étoient envéloppés. Ils avoient soin de les décrire avec éloquence, & de les retracer à la postérité, soit qu'ils les regardassent comme des avis du Ciel pour les empêcher de tomber dans le relâchement, soit qu'ils les imputassent au zele aveugle des Païens, & qu'ils y vissent

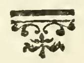
une intention manifeste d'opprimer la vérité.

Ceux d'entre eux qui habitoient Alexandrie ne purent certainement pas se dérober à la destinée de leurs compatriotes. Peut-on supposer que leurs Ecrivains eussent négligé de déplorer l'orage imprévu qui auroit frappé cette Eglise presque dès sa naissance ? N'auroient-ils pas compté Caracalla au nombre des persécuteurs ? N'auroient-ils pas reconnu la justice de Dieu dans le massacre des Idolâtres, & sa miséricorde dans celui des fidéles ? N'en auroient-ils pas tiré des argumens en faveur des seconds contre les premiers ?

Cependant ils n'en disent pas un mot. Pas un Auteur Ecclésiastique ne parle du ravage d'Alexandrie. Au contraire dans le même siécle où l'on prétend qu'elle essuyoit une épreuve si sanglante, son Eglise se fortifioit de plus en plus. Elle prenoit les accroissemens les plus rapides. C'est dans ce tems-là qu'on voit une Métropole s'y établir, & s'y former une hiérarchie distinguée, avec autant & plus d'éclat

qu'à Rome même consacrée à devenir le centre de cette Religion, qui distribuoit imperceptiblement ses racines dans le terrein où dominoit le Paganisme en attendant que sa tige eut assez de force pour le déplacer.

Les observations précédentes me paroissent suffire pour rendre au moins douteuse l'anecdote barbare qu'on ose sans fondement attribuer à Caracalla. On peut encore les appuier en réfléchissant au caractere de Dion, & aux absurdités dont lui & les autres gazettiers de ce tems-là ont rempli leurs misérables recueils. C'en est assez pour faire voir qu'il y a peu de foi à donner à un récit qui n'a pas de meilleurs garants. Il est certain que des Historiens capables, comme eux, d'écrire sans examen d'après des bruits publics, le sont aussi de consigner dans leurs ouvrages plus d'atrocité que les plus abominables tyrans ne peuvent en commettre.



CHAPITRE VI.

Ménagemens de Caracalla pour les soldats. Usage odieux qu'il faisoit de leur service. Il indispose contre lui son Préfet du Prétoire. Il est assassiné.

QUe Caracalla se soit fait, ou non, un plaisir d'ensanglanter quelques parties de ses Etats, il paroît qu'il en méritoit universellement la haine. Il ne se le dissimuloit pas. Mais il croyoit avoir pris des précautions suffisantes pour se mettre en état de la braver. Il voyoit que depuis la fondation de l'Empire, les Empereurs n'avoient eu à redouter que l'état militaire. Il n'en étoit encore péri presque aucun que par la main des soldats. Cet ordre terrible pouvoit seul ébranler le trône des Césars dont il étoit le soutien. Tous les tyrans, dont Caracalla imitoit les excès, avoient pû les commettre impunément, tant qu'ils avoient eu soin de ménager les com-

plices, les exécuteurs de leurs crimes, & de leur en faire partager le fruit. Le précepte de donner ſans meſure aux troupes étoit devenu la maxime des mauvais Princes, & le fils de Sévere ne l'avoit pas négligée.

Il leur prodiguoit l'argent & les récompenſes en tout genre. Il avoit doublé leur paie qui ne paroît pas avoir éprouvé de changement depuis Domitien. Il n'exigeoit d'eux aucune eſpece de ſervice gênant. Il leur montroit une déference, une conſidération marquée. Il ſe plaiſoit à humilier les Sénateurs en leur préférant hautement le dernier de ſes gardes. Auſſi étoit-il aimé des gens des guerre avec tranſport, & cette affection bien connue produiſoit l'effet qu'il en attendoit. Elle impoſoit ſilence à la Nation. Elle enchaînoit les bras des Citoyens opprimés.

On gémiſſoit, mais dans le ſecret. Sous ce regne les ſoldats en inſpirant l'averſion & la terreur, ſe chargeoient auſſi d'empêcher ces ſentimens de ſe produire. Ils ne ſe contentoient pas, comme ſous les adminiſtrations pré-

cédentes, d'exercer des violences ouvertes, & convenables en quelque ſorte à leur métier. Pour comble de dégradation & d'anéantiſſement, ils ne rougiſſoient pas de ſe prêter à un eſpionage honteux. Leurs délations n'étoient pas moins à craindre que leurs épées. Peu ſatisfaits d'être comme auparavant, les mains de la tyrannie, ils conſentoient alors à en devenir les oreilles; & le Prince ayant pour leurs rapports une confiance aveugle, leur abandonnant ſur le moindre mot le ſang & les dépouilles de tous ceux qu'ils jugeoient à propos de faire paroître coupables, on conçoit combien il étoit difficile qu'il pût renaître des imitateurs des Brutus & des Chérea.

Rome en effet n'en auroit point trouvé, s'ils n'étoient ſorti du corps même deſtiné à les écarter. Encore ne furent-ils pas produits par le noble déſir de délivrer leur pays. Il fallut que l'intérêt & l'ambition vinſſent au ſecours du patriotiſme. Caracalla auroit long-tems occupé & deshonoré ſa place, ſi le déſir de s'y élever, joint à la crainte d'une mort prochaine, n'a-

voit engagé un de ſes Généraux à la rendre vacante.

La plus belle charge de l'Empire, celle qui donnoit le plus de crédit & d'autorité, étoit, comme nous l'avons déjà dit, celle de Préfet du Prétoire. Sous une adminiſtration entiérement ſemblable à celle des Turcs, & même encore plus deſpotique, le Préfet ſe trouvoit un véritable Grand-Viſir. Il diſpoſoit des troupes. Il nommoit aux charges. Il préſidoit au recouvrement des impôts. Il rendoit la juſtice. C'étoit à tous égards la ſeconde perſonne du Gouvernement. (*a*)

Celui qui rempliſſoit ce poſte éminent avoit des raiſons perſonnelles de haïr & de craindre le Prince de qui il le tenoit. Il ſe nommoit M. Opelius-Macrinus. Il étoit né dans une petite

(*a*) Pour affoiblir cette charge redoutable, on avoit cru devoir doubler, ou même quelquefois tripler le nombre des titulaires : mais probablement il n'y en avoit jamais qu'un en exercice. Peut-être rouloient-ils entr'eux, comme nos Officiers Généraux.

Ville de l'Afrique alors inconnue, & devenue depuis un peu plus célebre sous le nom d'Alger. Ses biens n'étoient pas plus considérables que sa naissance. Mais s'étant senti de bonne heure des talens & de l'ambition, il songea à chercher les moyens de s'avancer.

Il avoit sur-tout de cette espece de courage qui part de l'esprit, plus que du cœur. Il se détermina à suivre la profession d'Avocat, bien déchue depuis l'anéantissement de la liberté, mais que le préjugé de son ancienne noblesse rendoit encore assez honorable. Il s'y distingua. Il parvint à se faire connoître & goûter de Severe. Il eu reçut des faveurs & des disgraces. Après une vie assez agitée, après avoir connu les agrémens & les dangers de la Cour, son devouement, sa complaisance pour les misérables qui gouvernoient l'Empire & Caracalla, parurent avoir fixé sa fortune. Il fut nommé Préfet du Prétoire.

Cette charge étoit militaire dans son origine, & dans ses fonctions. Quoiqu'on y eût ensuite ajouté l'ad-

miniſtration de la juſtice civile, elle convenoit peu, ſur-tout ſous un Prince tel que Caracalla, à un homme accoutumé aux formalités juridiques, elevé dans l'étude des loix, peu familiariſé avec le bruit des armes, & qui ne s'étoit jamais aguerri que contre les fatigues peu dangereuſes du Barreau. Auſſi Macrin y parut-il déplacé.

Caracalla, avec le goût qu'il montroit pour Alexandre, ne pouvoit manquer d'aimer la guerre. Il ſe plaiſoit dans les camps. Il affectoit d'y mener une vie dure, d'éviter le faſte dans ſes équipages & ſur ſa table. Macrin au contraire vouloit jouir de l'aiſance que ſa place lui donnoit. Il ſe preſſoit de faire uſage de la fortune qu'il avoit acquiſe. Il avoit de l'inclination pour le luxe. Il s'y livroit ſans ménagement, même au milieu de la guerre où il paroiſſoit ne marcher qu'avec répugnance.

S'il faut peu de choſe pour élever un courtiſan, il faut auſſi bien peu pour le perdre. Cette conduite envénimée peut-être par les envieux aliénoit inſenſiblement l'eſprit de l'Empereur.

Il la regardoit comme une critique de la ſienne, ou comme un défaut de ſoupleſſe dans ſon Préfet. Il s'en vengeoit en lui faiſant eſſuier des dégoûts réiterés, & Macrin ne tarda pas à prévoir ſa diſgrace. Peut-être cependant n'auroit-il pas formé de projets violens pour s'en garantir, ſi le haſard ne lui en eut fait connoître la néceſſité. Une mépriſe ſinguliere lui fit tomber entre les mains des raiſons ſuffiſantes pour juſtifier, aux yeux des politiques, un crime ſans lequel il étoit perdu.

Caracalla, ſuivant l'Hiſtoire, avoit la foibleſſe de croire aux preſtiges de l'Aſtrologie judiciaire. Il faiſoit conſulter à grand frais, il conſultoit lui-même tous les charlatans qui s'annonçoient comme inſtruits dans cet art trompeur. C'étoit de leurs réponſes que dépendoient ſes entrepriſes, & ſouvent le ſort de quiconque avoit le malheur d'allarmer ſa curioſité.

Les avis de ce genre lui parvenoient directement, & pour l'ordinaire il ne confioit à perſonne le ſoin de les recevoir. Un jour cependant ſe trouvant prêt à eſſayer des chevaux qu'il

eſtimoit beaucoup, il chargea Macrin d'examiner un paquet qu'on venoit de lui remettre. Il s'en ſeroit bien gardé s'il en avoit pu deviner l'objet. La premiere lettre qu'ouvrit le Miniſtre contenoit un conſeil très-preſſant de ſe defaire de lui par la voie la plus prompte.

Elle venoit du Gouverneur de Rome, qui étant peut-être ennemi caché du Préfet, rendoit compte d'une prédiction ſuivant laquelle les aſtres annonçoient à Caracalla qu'il ſeroit tué & remplacé par Macrin. En ſujet fidelle, il engageoit ſon Prince à ſacrifier un Officier ſuſpect. Il lui faiſoit les plus fortes inſtances pour le porter à aſſurer ſon repos par une exécution néceſſaire.

L'étonnement & l'effroi de Macrin furent tels que l'on peut l'imaginer. Une expérience journaliere lui avoit appris que de pareils avis étoient des arrêts de mort ſans appel. Il ne tenoit qu'à lui de ſupprimer la lettre: mais il ſentoit que ce n'étoit rien gagner. Une ſeconde dépêche pouvoit paſſer plus heureuſement & le perdre ſans reſſource. Pour ſe mettre entiére-

ment à l'abri, il auroit fallu prevenir le Gouverneur de Rome, & lui ôter promptement le moyen de renouveller ses conseils. Cette manœuvre de courtisan ne lui avoit point échappé : mais elle avoit ses inconvéniens & ses dangers. Après une courte déliberation il prit un parti plus sûr. Ce fut de travailler à accomplir la prophétie avant qu'on put lui en faire un crime.

Il avoit à sa disposition un de ces hommes qui bravent le péril sans intérêt & sans réflexion, un de ces scélerats aveugles & féroces, dont l'ame, s'il est permis de le dire, n'existe que dans leurs bras. Ce sont les instrumens des crimes dont les Grands recueillent le fruit. Macrin certain de celui qu'il vouloit mettre en œuvre, lui confia ses vues & elles ne tarderent pas à être réalisées.

On décampoit. Le Préfet libre de disposer le détachement des gardes pour accompagner la personne de l'Empereur, y fit entrer l'assassin, pour le mettre à portée d'épier le moment favorable. Il le saisit. Caracalla, pendant la marche, s'étant arrêté seul un instant dans un bois, y trouva la mort

MACRIN, XXII. EMPEREUR regne quatorze mois.

CHAPITRE VII.

Macrin commence à regner avec autant de sagesse que de bonheur. Il songe inutilement à réformer un grand abus introduit depuis Adrien dans la Jurisprudence Romaine.

LE premier bruit de cet événement excita dans l'armée un transport de fureur. C'étoient des tigres qui pleuroient un maître accoutumé à les nourrir de sang humain. Ce qui redoubloit leur rage, c'étoit de ne sçavoir sur qui la faire tomber. Macrin avoit tout dirigé sans se montrer. Le meurtrier immédiatement après le coup avoit été frappé lui-même, & sans doute par l'ordre de celui qu'il servoit. Ainsi une nuit impénétrable

déroboit aux ſoldats le nœud d'une tragédie exécutée ſous leurs yeux. Après bien des regrets inutiles il fallut enfin ſe conſoler, & ſe réſoudre à ignorer un ſecret qu'ils ne pouvoient découvrir.

Alors ils ſe remirent de plein droit en poſſeſſion de leur plus précieuſe prérogative. Ils ſongerent à élire un Souverain. Macrin ne s'étoit pas oublié dans le court intervalle qui précéda l'élection, & dans le fond, ſans même qu'il y eut mis tant de politique, il paroît qu'elle n'auroit pu regarder que lui. La mort de l'Empereur lui laiſſoit le commandement en chef de l'armée. De tous ceux qui y occuppoient des places de marque, il étoit peut-être le ſeul qui ne dût pas la ſienne à un infamie perſonnelle. Il pouvoit ne pas paroître digne de la pourpre; mais parmi ceux que leur préſence ſur les lieux où on alloit la donner, autoriſoit à y prétendre, il n'y avoit que lui qu'on put en décorer ſans rougir.

Il fut donc nommé d'une voix unanime. C'étoit en Armenie que la ſcene ſe paſſoit. La nouvelle en fut reçue

par tout l'Empire avec applaudissement. Ce qu'on sçavoit de l'ancienne fortune du Prince élu, formoit en sa faveur un heureux préjugé. On se flattoit qu'un homme long-tems dévoué à une profession qui compte au nombre de ses plus beaux priviléges, celui de défendre les opprimés, ne donneroit pas l'exemple de l'oppression. On espéroit qu'après avoir partagé jusqu'à un âge avancé l'effroi qu'inspire la tyrannie, il se feroit un devoir de le dissiper par sa conduite. Aussi le choix des soldats fut-il adopté avec joie. Du fonds de l'Italie, le fantôme de Sénat Romain qui y résidoit encore, répeta, sans résistance, & après coup les acclamations dont retentissoient les frontieres de la Perse.

L'attente universelle ne fut point d'abord trompée. Le nouveau Prince affecta de suivre des principes directement opposés à ceux de son prédécesseur. Il mit de la complaisance par-tout où pendant le dernier regne on auroit éprouvé de la hauteur. Il se piqua de paroître aussi doux, aussi clément que Caracalla s'étoit montré vindicatif &

inflexible. Il offrit la paix aux Parthes à qui on la refusoit depuis long-tems. Il substitua dans sa Cour une magnificence recherchée à la grossiereté guerriere qui la défiguroit, & de toutes ses réformes celle-là n'étoit peut-être pas la plus avantageuse. Il rapella les exilés : il punit les délateurs. Enfin il fit en peu de mois tout le bien qu'on pouvoit se promettre d'un homme éclairé qui avoit à réparer les maux de plusieurs années.

Presque toutes ses vues étoient grandes & utiles. Il remit l'ordre & la décence dans les tribunaux. Ce fut sur-tout à cette partie qu'il donna une attention pénétrante. Il s'y appliqua avec d'autant plus de zele, qu'ayant été long-tems lui-même interpréte subalterne des Loix civiles, il avoit vu de plus près de quelle conséquence sont les abus qui s'y glissent. Il forma sur cet article un projet qu'il n'eut pas le tems de réaliser ; mais qui lui auroit assuré la reconnoissance de la postérité & même la nôtre, si nous avions le courage d'apprécier les choses par leur mérite, & non par leur succès.

On ſe ſouvient de ce que c'étoit que l'édit perpétuel d'Adrien. On n'a pas perdu de vue les raiſons qui avoient porté ce ſage Légiſlateur à le publier. Son intention, en réformant la Juriſprudence, en donnant aux Magiſtrats des principes fixes & précis pour les guider, avoit été qu'on n'en cherchât point d'autre. En leur indiquant un chemin, il vouloit les aſtreindre à ne jamais s'en écarter.

Malheureuſement, de toutes les paſſions humaines la chicanne eſt la plus avide d'autorités pour appuier ſes manœuvres, & la plus habile à en trouver. L'Edit perpétuel étoit un obſtacle rédoutable pour elle. Ce beau monument recevoit & réflechiſſoit la lumiere de toutes parts. Il ne laiſſoit ni à la Juſtice l'occaſion de s'égarer, ni à la fraude l'eſpérance de la ſurprendre. Celle-ci, pour en émouſſer les rayons, imagina d'accumuler autour de lui une foule de déciſions nouvelles, emanées, il eſt vrai, de l'autorité ſuprême, mais ſans authenticité, ſans forme légale, & indignes à tous égards d'être tirées de l'oubli.

C'eſt ce qu'on appelloit à Rome des reſcripts, *Reſcripta Principum.* C'étoit une eſpece d'Ordonnances obſcures, que l'avidité des particuliers ſurprenoit à l'indiſcrétion du Prince, ou que l'importunité des Grands arrachoit à ſon Conſeil. N'ayant pour but que de favoriſer ceux qui les obtenoient, ſans égard pour l'équité, elles ſe trouvoient ſouvent en oppoſition avec les décrets du même genre, comme avec les Loix reçues.

On les recueilloit ſoigneuſement. On en faiſoit des amas pour l'occaſion. Dès qu'elle ſe préſentoit, les plaideurs de mauvaiſe foi y avoient recours, en apparence pour fortifier, pour éclaircir le ſens de l'Edit perpétuel; mais en effet pour l'affoiblir & l'embrouiller. Ils profitoient de l'embarras où cet alliage dangereux mettoit les Juges. Après s'en être ſervi pour les forcer à légitimer une injuſtice, on l'employoit le lendemain avec la même audace, pour autoriſer des prétentions auſſi iniques, & ſouvent dans un ſens directement oppoſé.

Macrin dans ſon obſcurité, en ſe

plaignant au nom de ſes cliens de cette ruſe coupable, ou peut-être en l'employant contre ſes adverſaires, avoit eu lieu de ſe convaincre de ſes inconveniens. Il ſentoit que la fortune des Citoyens dans un Empire binn policé, ne doit être décidée que ſuivant des Loix authentiques, & juridiquement reconnues. Il s'indignoit avec raiſon de voir que le délire deſpotique des Commodes, des Caracalla, ſe fit encore reſpecter dans le barreau, après qu'eux-mêmes avoient été chaſſés du trône qu'ils ſouilloient. Il lui paroiſſoit humiliant pour tout ce qui portoit le nom Romain, que les productions du caprice de ces tyrans fuſſent citées comme des oracles dignes d'en impoſer à la Juſtice.

Son deſſein étoit de ramener l'inſtitution d'Adrien à ſa premiere pureté. Il vouloit extirper à jamais du corps des Loix civiles ces excreſcences malignes, & effrayer par des peines ſeveres quiconque ſeroit tenté de travailler à les faire renaître. Il ſe propoſoit de reſtraindre la Juriſprudence

à ne consulter dans sa marche que les principes fixés par le Souverain, de concert avec la nation, ou avec les compagnies chargées de la représenter.

Si ce projet avoit pu réussir les siécles suivans en auroient tiré un grand avantage. La maladie que Macrin s'étoit promis de guérir ne se seroit pas perpétuée. On auroit cessé de l'envénimer, en multipliant les abus qui la causoient. Si les Princes avoient toujours eu la foiblesse d'y donner lieu, on auroit cessé de compiler des décrets informes que le droit commun auroit abolis aussitôt après la mort de leurs auteurs. Justinien sans doute se seroit dispensé de les inserer dans son énorme compilation. Il auroit par-là diminué de moitié ce vaste & dangereux arcenal connu sous le nom de *Pandectes*, de *Digestes*, où la chicanne & la mauvaise foi trouvent plus facilement des armes à leur usage, que la justice & la raison.

CHAPITRE VIII.

Changement de Macrin. Il éloigne de lui les eſprits des ſoldats. Origine de leur mecontentement.

MAcrin, en s'occupant ainſi d'idées utiles, ne ſoutint cependant pas celle qu'il avoit d'abord donnée de ſon Gouvernement. Il ne put ſe concilier l'affection d'aucun des ordres de l'Etat. Une des plus grandes infortunes des Princes c'eſt la néceſſité où il ſont d'aſſocier à leurs travaux des aides pour en partager les fatigues. Rarement ils ont le courage de ne conſulter que le mérite dans ces choix délicats, & le public les leur pardonne plus rarement encore quand ils ont eu le malheur d'en faire de mauvais. C'eſt ce qui arrivoit au ſucceſſeur de Caracalla.

On lui reprochoit avec amertume d'élever aux dignités des hommes qui n'avoient d'autres recommandations que

que de lui avoir été utiles dans ſa premiere baſſeſſe. On auroit voulu que ce ne fut pas aux dépens de l'Etat qu'il eut marqué ſa reconnoiſſance, & que dans ſa grandeur actuelle il ſe fut moins ſouvenu des liaiſons qui l'avoient précédée.

Une circonſtance remarquable rendoit cet attachement encore plus choquant. Dès qu'il s'étoit cru bien affermi, il avoit commencé à révolter les eſprits par une affectation de majeſté, de hauteur, que les ſujets dont il peuploit ſa Cour, & la ſituation dont il venoit de ſortir, faiſoient paroître encore plus déplacée. Il étaloit auſſi un luxe qui bleſſoit tous les yeux. Il ſe montroit jaloux juſqu'à la petiteſſe des reſpects dus à ſon rang. Il les exigeoit avec une ſévérité rigoureuſe; & par ces précautions indiſcretes il ne faiſoit qu'aigrir la malignité qu'il croioit ſubjuguer.

Ce n'étoit pas tout. Ce faſte imprudent n'aliénoit que des Citoyens déſarmés, & comptés pour peu de choſe dans le ſyſtême du Gouvernement des Céſars. Mais d'ailleurs Ma-

crin laiſſoit détacher de lui la partie vraiment intéreſſante de l'Empire, celle qui ſeule en régloit les mouvemens, c'eſt-à-dire, l'armée. Le ſecret fatal auquel il devoit la poſſeſſion de ſa couronne, commençoit à tranſpirer. Les ſoldats entrevoyoient qu'il n'étoit pas innocent de la mort de Caracalla, & ſon amour pour l'ordre l'ayant porté à toucher à quelques-uns des arrangemens que ce Prince avoit faits en leur faveur, ils conçurent une haine implacable pour un homme qui ayant beſoin de toute leur indulgence ne craignoit pas de brâver leur reſſentiment.

Ainſi de toutes parts les eſprits fermentoient avec violence. Cette ſituation n'échappoit pas aux eſprits pénétrans. Ils entrevoyoient avec inquiétude dans la conduite de la Cour, & dans les diſpoſitions de l'armée, les ſimptômes d'une révolution prochaine.

Macrin, aveuglé par la proſpérité, ne les appercevoit pas. Il ſe refuſoit à ces preſſentimens trop naturels. Il ne ſongeoit qu'à gouter avec éclat les douceurs de ſa fortune. Il travailloit à

la fixer dans sa famille. Il communiquoit à son fils, âgé seulement de dix ans, les titres qui l'approchoient du rang suprême. Il le décoroit du nom d'Antonin, chéri & révéré dans Rome. Mais tandis que ce pere imprudent ne paroissoit avoir d'autre affaire que d'ordonner des fêtes pour l'élévation d'un enfant, on se préparoit au nom d'un autre enfant à les troubler. Une révolte dangereuse éclatoit assez près d'Antioche même, où Macrin s'étoit arrêté.

CHAPITRE IX.

Elagabal, parent de Caracalla, se donne pour son fils. Son ayeule séduit les soldats en sa faveur, & le fait déclarer Empereur. Foibles ressources de Macrin pour éloigner le danger. Il est défait & tué.

CAracalla n'avoit pas laissé de postérité légitime. Il avoit seulement des cousins issus de germain du

côté de ſa mere, & l'un d'eux paſſoit même pour lui appartenir de plus près, ſuivant les bruits ſourds & ſcandaleux qui n'épargnent pas les meilleurs Princes, & à plus forte raiſon les mauvais. On prétendoit que d'un commerce adultere entre lui & ſa couſine étoit iſſu le jeune homme dont nous parlons, qui eſt devenu célebre dans l'hiſtoire ſous le nom Phénicien d'Elagabal.

Dans le déſaſtre de la famille Impériale à la mort de Caracalla, on n'avoit trouvé pour ſon parent d'autre reſſource que de le faire à quatorze ans Prêtre d'un Temple autrefois deſſervi par ſon grand-pere. Ce Temple étoit un pélérinage fameux & révéré dans tout l'Orient. On y adoroit le Soleil ſous une étrange forme. C'étoit une pierre noire taillée en cône, & tombée du ciel, diſoit-on. Cet ouvrage de la main des Dieux avoit été reçu avec le plus grand reſpect ſur la terre. On venoit de toute l'Aſie vénérer l'image miraculeuſe. La ſuperſtition entretenoit avec magnificence le Temple & le Pontiſe.

Elagabal parut pendant quelque tems ſe renfermer dans les fonctions de ſon miniſtere, & ſon âge ne lui auroit pas permis ſitôt d'en ſortir de lui-même. Mais il avoit auprès de lui ſon ayeule nommée Mæſa, ſœur de l'Impératrice Julie, qui s'étant déja trouvée ſi voiſine du trône, ne perdoit pas de vue l'eſpérance de s'en rapprocher, & regardoit ſon fils comme un inſtrument propre à lui en faciliter les moyens.

C'étoit une femme pleine de génie autant que d'ambition. Elle prêtoit une oreille attentive à tous les bruits qui ſe répandoient ſur le gouvernement préſent. Elle démêla ſans peine combien il faiſoit de mécontens. Un détachement aſſez fort campoit près de la ville où elle étoit fixée. Elle y faiſoit ſoigneuſement ſonder les eſprits. Elle y ſuivoit avec exactitude les gradations de la haine qui s'y développoit contre Macrin, & travailloit même ſecretement à la nourrir. Elle en comptoit avec un plaiſir inexprimable les progrès, & bientôt elle

vit qu'il étoit tems d'en tirer un parti utile.

Elle ne rougit point alors d'accréditer elle-même les anecdotes qui avoient couru ſur la naiſſance de ſon fils. Elle le faiſoit montrer myſtérieuſement aux ſoldats comme le ſeul rejetton de leur bienfaiteur, & pour prouver qu'il n'avoit point dégénéré, elle prodiguoit l'argent en ſon nom. Elle employoit à cet uſage les richeſſes dont le Temple étoit plein. La politique lui faiſoit diſperſer les tréſors que la crédulité y avoit amoncelés. Elle s'aſſuroit ainſi peu-à-peu l'affection de ce corps qui formoit une légion complette.

Quand les choſes lui parurent au point où elle les ſouhaitoit, quand elle entendit les ſoldats ne prononcer qu'en frémiſſant le nom de Macrin, & faire ouvertement des vœux pour ſon petit-fils, elle ne craignit point de les livrer à leur impétuoſité. Elle les fit preſſer de déclarer Elagabal Empereur. Ils n'y réſiſterent pas longtems, & moyennant une diſtribution

d'argent plus forte qu'à l'ordinaire, le jeune Prêtre fut proclamé par eux Souverain de Rome.

Cette premiere démarche étoit beaucoup, mais il falloit des batailles pour la soutenir. La guerre ne pouvoit manquer d'en être la suite. Macrin au premier bruit du soulevement avoit détaché des troupes qui l'environnoient, un corps assez considérable pour écraser les rébelles. Il se croyoit sûr du succès. Une femme affoiblie par la vieillesse, un Prêtre encore enfant ne lui paroissoient pas des ennemis dangereux. Il regardoit cet incident comme une bagatelle indigne de troubler son repos.

Il fut cruellement étonné quand il apprit que cette femme & cet enfant marchoient droit à lui sans rencontrer d'obstacles. Le détachement qui lui sembloit suffisant pour dissiper l'émeute l'avoit trahi. Il s'étoit laissé séduire par les complices de la révolte, & déterminé à l'imiter. Le parti d'Elagabal, fortifié par ce secours, n'étoit plus une troupe de factieux facile à disperser : c'étoit une armée

puiſſante, contre laquelle il falloit ſe meſurer dans les regles.

Macrin n'avoit jamais connu la guerre. Le titre de Général d'armée qu'il avoit porté long-tems, ne la lui avoit pas fait aimer. Quand il en auroit eu les talens, la profeſſion pacifique dont il s'étoit occupé toute ſa vie, l'auroit empêché de les développer. La couronne qu'il avoit trouvée facile à envahir par un aſſaſſinat, commença à lui paroître peſante, dès qu'il fallut livrer des combats pour la défendre. Sa confiance fit place au plus grand trouble. Sa ſituation étoit vraiment déplorable. Intimidé par l'approche de ſes ennemis, par la trahiſon d'une partie de ſes troupes, & ne pouvant que médiocrement compter ſur celles qui lui reſtoient, il n'oſoit ni les commander lui-même, ni les livrer à des Généraux d'une naiſſance illuſtre, ou d'une réputation diſtinguée, qui auroient pû tourner contre lui ſes propres forces, ni les remettre entre des mains inconnues & ſans capacité qui n'auroient pas ſçu en diriger l'uſage.

Dans ſon embarras il imagina d'a-

bord la reſſource puérile de donner à ſon fils, déja paré du nom d'Antonin, celui d'Auguſte, comme ſi ce titre brillant porté par un enfant du plus bas âge, eut été une eſpéce de taliſman qui eut pû retarder ſa ruine. Enſuite il fit des libéralités abondantes à ſes ſoldats, qui prirent ſon argent ſans lui rendre leur eſtime ni leur attachement. Il ſongea même à mettre en œuvre le Sénat, qui depuis long-tems languiſſoit en ſilence dans la Capitale, comme les vieilles armes rouillées qu'on laiſſe dans la pouſſiere d'un garde meuble, tant qu'on n'en a pas beſoin. Cette Compagnie reçut un ordre précis de déclarer, ſuivant l'ancienne formule, Elagabal, Mæſa & leurs partiſans, *ennemis de la patrie*, & elle le fit.

Cette eſpéce d'excommunication politique n'avoit plus d'autre effet que d'exciter le mépris de ceux contre qui on la lançoit. Elle déceloit même la foibleſſe du parti qui l'employoit, & n'étoit propre qu'à l'augmenter. Auſſi l'armée proſcrite en apparence en reçut la nouvelle com-

me un gage de la victoire. Elle n'en marchoit qu'avec plus de vivacité, bien sûre de faire expier aux Sénateurs, par de longues humiliations, la foible marque de déférence donnée par eux à un Empereur qui alloit ceſſer de l'être.

La lâcheté de Macrin aida à vérifier la juſteſſe de ce pronoſtic. Ce qui reſtoit de troupes autour de lui ne ſe démentit point. Elles marcherent, ſans balancer, à la rencontre des révoltés, & les attaquerent avec vigueur. Macrin n'oſa pas même être témoin de leur fidélité. Il ne ſçut que ſe cacher avant la bataille, & fuir quand elle fut perdue.

Elagabal agiſſoit bien autrement. Soit que les conſeils de ſa mere euſſent élevé ce jeune cœur au-deſſus de la foibleſſe de ſon âge, ſoit qu'il renfermât réellement un germe de fermeté que l'importance du moment développa tout-à-coup, il fit paroître dans toute l'action un courage intrépide. Il chargea lui-même l'épée à la main à la tête de ſes ſoldats. C'étoit un contraſte bien ſingulier de voir un

ancien Préfet du Prétoire, un homme chargé de titres militaires, & qui leur étoit redevable de l'Empire, trembler de considérer même de loin la mêlée, tandis qu'un Pontife de quatorze ans s'y enfonçoit sans ménagement, & secondoit, autant que le permettoient ses forces, la valeur de ceux qui combattoient pour lui.

Cette remarque n'échappoit point aux troupes. Les unes transportées d'admiration sentoient redoubler leur ardeur pour un maître qui la justifioit si bien. Les autres honteuses, humiliées de se voir attachées au parti d'un lâche, s'obstinoient à combattre pour leur gloire plus que pour lui. Elles songeoient moins à vaincre qu'à ne pas paroître vaincues. Enfin pourtant l'indignation l'emporta. Elles céderent la bataille avant que de l'avoir perdue. Elles se rendirent quand elles pouvoient encore faire plus que résister, & n'exigerent pour toute condition que d'être conservées sans changement au service du nouveau Souverain, à qui elles alloient rendre hommage.

Macrin averti de ce coup terrible, essaya inutilement d'échapper à la poursuite de ses ennemis. Il entreprit de traverser l'Asie, & de se rendre en Europe par les Dardannelles, avant que le bruit de sa défaite y fut parvenu. Son dessein étoit de gagner l'Italie, ou l'Allemagne. Il se flattoit d'y trouver des secours suffisans pour recommencer la guerre. Il espéroit réveiller la jalousie des légions de l'Occident contre celles de l'Orient, & essayer de balancer encore la fortune par ce moyen, qui avoit déja réussi à plusieurs de ses prédécesseurs.

Il prit en effet ce chemin avec la précipitation que peut donner la crainte. Mais tout retarde la course d'un malheureux qui fuit, & tout favorise au contraire celle des vainqueurs qui le poursuivent. Les ordres précis de l'arrêter étoient arrivés avant lui. En mettant le pied sur le bord du détroit, dans l'instant où il alloit s'embarquer pour passer en Europe, il fut reconnu & saisi. On le chargea de chaînes, & on le fit partir pour le conduire aux pieds de son rival.

Sur la route il apprit que ſon fils à qui il avoit ménagé un aſyle chez les Parthes, venoit d'être découvert & maſſacré avant que d'avoir pû s'y rendre. Le ſentiment de cette perte ſe joignant dans le cœur du malheureux pere à celui de ſes autres infortunes, lui aliéna l'eſprit. Dans un tranſport de fureur il eſſaya de ſe précipiter en bas de la voiture où on le tenoit enfermé. Il ne réuſſit qu'à ſe briſer une épaule, & dans cet état ſes conducteurs déſeſpérant de pouvoir le faire parvenir vivant au but de ſon voyage, terminerent en l'égorgeant ſes douleurs & ſa vie.



ELAGABAL, XXIII. EMPEREUR regne près de quatre ans.

CHAPITRE X.

Elagabal se livre aux plus criminels excès. Combien les Auteurs qui en ont parlé, ont cependant exagéré sur cet article. Exemples absurdes qu'ils en racontent.

VOici encore une de ces tristes époques qui ne sont que trop communes dans l'Histoire Romaine, une de ces crises d'indécence & de tyrannie qui fatiguerent si souvent l'Empire. Qu'on se représente les excès ou l'inexpérience de la jeunesse, la fougue du tempérament, la bassesse intéressée des flatteurs, jointes à une indépendance absolue, peuvent entraîner un Prince, & l'on aura une

idée du regne d'Elagabal. Son exemple, entre beaucoup d'autres, eſt la preuve d'une vérité bien affligeante. Il démontre que l'éducation qui ne peut preſque rien pour réformer un naturel pervers, peut infiniment pour corrompre un caractere eſtimable.

Elagabal étoit né avec des qualités frappantes. Il joignoit à l'extérieur le plus avantageux, à la phyſionomie la plus belle & la plus noble, un eſprit vif & un cœur facile. Il avoit du courage comme on l'a vu. Il ſçavoit affronter le danger ſans pâlir. Cette intrépidité dans l'enfance n'annonce pas encore un penchant décidé pour le bien, ni pour le mal ; mais elle découvre au moins une ame incapable d'aimer l'un ou l'autre médiocrement, & quoi qu'on en diſe, ſi c'eſt cette diſpoſition naturelle qui produit les grands ſcélerats, c'eſt à elle auſſi que l'on doit les véritablement grands hommes.

Ces ſemences de vertu à peine écloſes, ne purent réſiſter à la ſéduction du pouvoir ſuprême. Elles furent étouffées par les vices qui croiſſent

autour du trône, ou ne produisirent que des fruits dégénérés & funestes à l'Empire, dont elles devoient faire le bonheur. Le jeune Elagabal destiné à lui rendre les Trajans, les Adriens, ne rappella que la mémoire de ces forcenés, dont les fureurs ou les folies avoient déja tant de fois fait gémir le monde.

Ce n'est pas qu'en racontant ses travers, les Historiens, suivant leur usage, n'ayent donné beaucoup à l'exagération. A force d'en vouloir faire un tableau horrible, ils l'ont rendu ridicule. Ils ont, à leur ordinaire, affoibli la vérité par des anecdotes aussi fausses que déraisonnables. Par exemple, à les en croire, Elagabal, avant quatorze ans, n'étant encore qu'un Pontife obscur au fonds de l'Asie, donnoit déja dans le luxe le plus outré. Il n'alloit jamais à la campagne qu'avec un cortege nombreux & soixante voitures de suite. Il avoit formé le plan de se ruiner: & quand sa mere lui faisoit des remontrances, il répondoit hautement, *Ma mere, je ne veux pas avoir d'au-*

tre héritier que moi. Un peu de réflexion ſur leurs propres Loix, auroit ſuffi aux inventeurs de ce conte pour en ſentir l'abſurdité.

Chez les peuples du Midi en général la majorité eſt plus reculée que dans le Nord, peut-être parce que les paſſions de la jeuneſſe y étant plus précoces & plus violentes, les Légiſlateurs ont cru devoir leur laiſſer plus long-tems le frein deſtiné à les contenir. A Rome elle n'avoit lieu qu'à vingt-cinq ans. Juſques-là un jeune homme étoit un mineur, un *fils de famille*, ſous la puiſſance de ſes parens.

Or en ſuppoſant qu'un enfant au-deſſous de quatorze ans, dans une condition privée, pût être ſenſible au plaiſir de ſe ruiner, qui en effet eſt quelquefois pour les cœurs corrompus un aſſaiſonnement du libertinage, la minorité lui auroit ôté le pouvoir de s'y livrer. Ce luxe faſtueux auquel on l'accoutumoit, ſi réellement il avoit lieu, n'étoit dû qu'à l'imprudence de ſa mere. Elle n'auroit pû lui reprocher une prodigalité qu'elle ſeule en-

tretenoit, ou du moins au lieu de faire la répartie insipide qu'on lui prête, le jeune homme auroit pû répondre, *Ma mere, vous blamez ma dépense, eh bien retranchez-la.*

On lui attribue bien d'autres traits d'une démence capricieuse. Il avoit, dit-on, établi dans son palais un Sénat de femmes. Il lui avoit attribué une autorité souveraine sur les modes, sur les équipages, sur les révérences, &c. Des membres de l'autre Sénat, qui pour être composé d'hommes, n'avoit pas beaucoup d'affaires plus sérieuses, furent punis de mort, pour avoir refusé de se soumettre aux décisions de ce nouveau Tribunal.

Ce n'est pas tout. Son instituteur jaloux apparemment d'y présider sans déroger aux Statuts, d'ailleurs usé de débauches, & sentant dépérir en lui les organes du plaisir, voulut s'en donner de tout neufs en changeant de sexe. Il se fit faire par ses Chirurgiens une opération dont aucun libertin jusqu'à lui ne s'étoit avisé de courir les risques. Mais il éprouva le sort du chien de la fable. Il fit un sacrifice

réel, ſans dédommagement même apparent. Il perdit ce qu'il avoit, ſans gagner ce qu'il vouloit avoir.

Je ne me laſſe pas de le répéter : des Hiſtoires ainſi écrites ſont bien au-deſſous des contes de Fées. Au moins donne-t-on ceux-ci pour ce qu'ils ſont. L'enfance s'amuſe de ces folies qu'on croit aſſez mal-à-propos faites pour ſon âge. Elles peuvent être extravagantes ſans conſéquence. On ne les lit pas, ou l'on en rit. Mais on ſe révolte contre de miſérables Scribes qui s'attribuent le droit d'apprécier le mérite des Princes, & débitent ſur le ton de la vérité des fables impertinentes. On s'indigne avec juſtice contre des barbouilleurs imbéciles, qui proſtituant l'hiſtoire au menſonge, ne ſe ſervent de leur plume que pour outrager la raiſon.

Elagabal eut ſans doute des mœurs infiniment dépravées. Les loix de la nature & de la bienſéance purent lui paroître des chimeres gênantes. Raſſaſié, enyvré de plaiſirs de toute eſpéce, il dût rechercher des amuſemens licentieux. Ils deviennent né-

ceſſaires à preſque tous les Grands qui ſe ſont trop preſſés de jouir, comme les ragouts piquans & les liqueurs fortes. Il avoit eu le malheur de ſe trouver trop tôt ſon maître & celui des autres. La jeuneſſe l'égara comme elle avoit égaré Caligula, Néron & leurs imitateurs. Mais il n'en eſt pas moins évident qu'on a rempli ſon hiſtoire de traits plus que ſuſpects. On a traveſti ſes actions les plus ſimples, ou envenimé les plus innocentes.

Le Sénat de ſa création en eſt un exemple. Il eſt bien probable que c'étoit une plaiſanterie ingénieuſe ſur le gout du ſexe pour les bagatelles qui relevent ſes agrémens, ou occupent ſon oiſiveté. Peut-être auſſi n'étoit-ce qu'une aſſociation de femmes entêtées du bel eſprit, comme *la Cour d'Amour*, &c. chez nos ancêtres. Alors ce prétendu aréopage n'auroit été qu'une académie inſipide, & les réfractaires qu'elle traitoit ſi cruellement des gens de gout qu'elle faiſoit périr d'ennui.

Quant à l'échange des ſexes, quant à cette métamorphoſe ſcandaleuſe,

dont le vainqueur de Macrin osa, dit-on, faire l'expérience à ses dépens, ceux qui l'ont donnée comme probable, connoissoient bien peu le cœur humain. Dans les plaisirs qu'il doit à l'art, il sacrifie volontiers ce qu'il tient pour ce qu'il désire. On oublie la musique françoise, pour la musique italienne. On renonce au vin pour boire des liqueurs. On abandonne le menuet pour danser des allemandes. On préfére la harpe au clavessin. A chaque variation dans le gout général sur de pareils objets, les esprits frivoles qui consultent la mode même pour leurs amusemens, réforment & changent sans peine l'appareil de ceux qu'elle a proscrits.

Mais dans les sensations qui dépendent de la nature, dont elle a fixé le genre & limité les espéces, on ne se hasarde pas à en troquer les instrumens, ou à les multiplier. C'est une espérance que le despotisme même le plus extravagant ne sçauroit concevoir. Quel Prince a jamais eu l'idée de se faire enter les oreilles d'un grand musicien, pour éprouver plus de plai-

ſir dans un concert, ou les mains d'un bon organiſte, pour en donner ?

Il en eſt de même de la prétendue tentative d'Elagabal. On le repréſente comme un tyran voluptueux. Il eſt donc impoſſible qu'il ſe ſoit ainſi expoſé à ſe priver des reſſources de la volupté. Plus on aime les femmes, moins on ſouhaite de ceſſer d'être homme. Si l'on conſent à faire quelque échange avec elles, c'eſt uniquement celui du plaiſir. On en eſtime trop l'organe pour l'abandonner ſans néceſſité à la diſcrétion des Chirurgiens : & ſi on le ſoumet quelquefois à leur examen, ce n'eſt pas pour le perdre, c'eſt pour le conſerver.



CHAPITRE XI.

Mæſa elle-même travaille à perdre Elagabal. Elle ſuſcite les ſoldats pour ſe défaire de lui. S'il eſt vrai que ce Prince ait voulu empoiſonner ſon couſin. Il s'éleve une révolte où il eſt aſſaſſiné.

CE qui nuit le plus aux jeunes Princes, c'eſt la facilité qu'ils trouvent à ſe ſoulager des fatigues de leur place. On leur rend de bonne heure le cruel ſervice de les débarraſſer de toutes les affaires, afin qu'ils n'en ſoient jamais capables. On s'applique à rétrecir leur eſprit, de peur qu'ils ne ſoient tentés de s'en ſervir. On les aveugle de ſang froid, afin qu'ils ayent toujours beſoin de conducteurs. L'ambition & l'intérêt ſont en ſentinelle autour d'eux pour étouffer dans leurs cœurs le gout du travail, s'il venoit à naître, & faire éclore celui du plaiſir, ſi un heureux

naturel en rendoit le développement plus tardif. Il ne se trouve que trop dans les Cours de ces instituteurs infidelles, qui fondent la durée de leur crédit sur l'ignorance, sur l'oisiveté voluptueuse où ils entretiennent leurs éleves, & qui pour s'assurer un pouvoir dont ils abusent, dévouent sans frémir ces infortunés au sort le plus affreux que puisse éprouver le cœur humain, à l'ennui qui les dévore toute leur vie, faute de pouvoir s'occuper, à l'horreur de sentir qu'après avoir été haïs de leurs contemporains, ils seront éternellement méprisés de la postérité.

C'est ainsi qu'on parvint à pervertir le jeune Elagabal. Mæsa son ayeule dirigeoit ce complot détestable. En portant son fils au trône elle avoit prétendu travailler pour elle. Son dessein étoit de régner sous son nom, & pour éterniser l'enfance de ce malheureux Prince, elle lui avoit applani elle-même le chemin des voluptés. Elle s'étoit fait un devoir de lui faciliter le désordre. Elle avoit applaudi à l'emportement avec lequel il

il paroiſſoit ſe plonger dans la débauche.

Elle ſe flattoit ou de pouvoir l'arrêter, s'il alloit trop loin, ou d'enſevelir dans l'intérieur du palais les ſuites honteuſes de ſa politique. Elle ne ſçavoit pas que les progrès d'un jeune Souverain en ce genre, ſont de ces choſes qu'il n'eſt poſſible ni de modérer, ni de cacher. Elle ignoroit que le gout des excès, dès qu'on s'y livre, devient par l'uſage un beſoin indiſpenſable, & qu'un cœur une fois flétri par la débauche, par le mépris des bienſéances, ne peut plus s'abſtenir des infamies même qui l'ont abruti, comme ces Orientaux dont parlent les voyageurs, que l'habitude de l'opium deſſéche, abſorbe ſans retour à la fleur de leur âge, & qui dans l'anéantiſſement où elle les jette, ſont forcés pour ſe rendre une exiſtence paſſagere, de redoubler chaque jour la doſe du poiſon qui les tue.

Mæſa ne tarda pas à s'appercevoir que ſon fils prenoit un eſſor dont elle ne ſeroit bientôt plus la maîtreſſe.

Elle essaya de lui faire des remontrances qui furent mal reçues. Elle entrevit qu'il ne seroit pas difficile de l'aigrir, & qu'au premier moment quelque courtisan adroit profiteroit peut-être contre elle de cette mollesse qu'elle avoit trop favorisée. Dans la fureur où cette idée la jetta, elle se détermina à tout sacrifier, plutôt que de la voir se réaliser. Son fils devint son ennemi dès qu'il parut vouloir cesser d'être son esclave. Sentant d'ailleurs qu'en marchant sur les pas des Caracalla, des Commodes, il éprouveroit infailliblement leur sort, elle aima mieux travailler elle-même à le précipiter du trône où elle l'avoit placé, que d'attendre qu'il en tombât par une violence étrangere, & qu'il pût l'entraîner avec lui dans sa chute.

Mais cette femme ambitieuse, en prenant le parti de détruire un étai qui alloit lui manquer, n'avoit pas dessein de s'exposer à décheoir elle-même. Elle ne vouloit pas rentrer dans l'humiliation dont elle avoit eu tant de peine à sortir. Elle trouvoit dans sa propre famille une autre ref-

ſource propre à la raſſurer contre ce danger. Elle avoit une autre fille que la mere d'Elagabal, & un ſecond petit-fils de quatre ans plus jeune que ſon couſin. Ce fut ſur lui que Mæſa crut pouvoir jetter les yeux. Il donnoit déja toutes les eſpérances que l'on peut donner à cet âge. Mæſa prête à faire en apparence le ſacrifice des droits du ſang au bien de la patrie, s'applaudiſſoit de trouver dans le nouveau rejetton qu'elle alloit élever, des diſpoſitions propres à juſtifier l'arrêt qu'elle prononçoit contre le premier. Elle oublioit qu'Elagabal n'en avoit pas montré d'abord de moins eſtimables, & que ſi depuis il les avoit démenties, on n'auroit dû s'en prendre qu'à la main même qui ſe préparoit à l'en punir.

Cette femme adroite profita de ce qui lui reſtoit de crédit ſur l'eſprit de l'Empereur. Elle lui inſinua qu'il devoit adopter ſon couſin & le déclarer Céſar. Elle l'éblouit ſur les ſuites de cette action. C'étoit, diſoit-elle, un ſoulagement qu'il s'aſſuroit. Il alloit ſe donner une eſpéce de coadjuteur

affectionné, qui, avec le tems, se trouvant capable de prendre sur lui les détails, le fardeau du gouvernement, n'en laisseroit à son pere adoptif que les douceurs.

Elagabal ne fut pas difficile à persuader. Soit que réellement il eut été frappé de cette idée flatteuse pour un esprit inappliqué, ennemi de la moindre attention, soit qu'il ne crut pouvoir redouter aucun péril de la part d'un enfant de treize ans, qui lui étoit présenté par sa mere, il consentit à ce qu'on lui demandoit. Il conduisit lui-même au Sénat son jeune parent, qu'on appelloit alors Alexianus, & fit ratifier authentiquement son adoption, en lui donnant, sans qu'on sçache pourquoi, les noms d'Alexandre Sévere, que l'histoire lui a conservés.

Ce premier pas fait une fois, Mæsa songea à en recueillir le fruit. Elle répandit dans Rome des créatures affidées, chargées de faire le parallele des deux Princes, & d'amener insensiblement les esprits à penser comme elle. Le trésor impérial étoit à sa

diſpoſition. La reconnoiſſance, ou la négligence de ſon fils lui avoit laiſſé cette partie importante de l'adminiſtration. Elle en profitoit pour remplir ſes vues. Il ne s'y diſtribuoit plus d'argent qu'au nom du jeune Alexandre, & l'on prenoit peu-à-peu l'habitude d'oublier celui de l'Empereur, dont on ſe feroit inutilement autoriſé.

C'étoit aux ſoldats ſur-tout qu'on faiſoit valoir cette différence. En les comblant de bienfaits par l'ordre de l'un des Princes, on ne manquoit pas d'appuyer ſur l'oubli que l'autre ſembloit leur marquer. En même tems qu'on travailloit à le faire paroître coupable d'une économie à laquelle il ne ſongeoit pas, on exagéroit ſa prodigalité dans un autre genre. On peignoit, de la façon la plus odieuſe, ſon goût pour un luxe ruineux, & l'abondance où il en entretenoit les Miniſtres, tandis qu'il négligeoit les ſoldats ſes bienfaiteurs, les artiſans de ſa fortune, & les véritables arbitres de l'Empire.

Ces inſinuations adroitement répandues, produiſoient leur effet. Les

troupes voyoient, avec un œil jaloux, des profuſions qui ne les regardoient pas. Accoutumées à conſidérer depuis long-tems les revenus de l'Empire comme leur patrimoine, la diſtraction qu'on en faiſoit, étoit à leur avis un vol manifeſte qui retomboit ſur elles.

Ce n'étoit pas que leur ſort fut changé. Leur paye & les gratifications qui valoient encore mieux, étoient plutôt augmentées que diminuées; mais elles n'en ſçavoient plus de gré à Elagabal, depuis qu'elles les recevoient au nom d'un autre. Elles ne lui pardonnoient pas de paroître les oublier, & commençoient à trouver très-dangereux pour l'Etat, des déſordres dont elles ne profitoient plus.

Elagabal enfoncé dans un ſerrail dont il ne ſortoit point, ne pouvoit s'appercevoir de ces manœuvres. On dit pourtant qu'il en tranſpira quelque choſe juſqu'à lui. On aſſure qu'il voulut en conſéquence s'emparer de la perſonne de ſon couſin : qu'il chaſſa tous les maîtres, toutes les créatures

fidelles dont Mæſa l'avoit entouré, qu'enfin il eſſaya de l'empoiſonner, mais qu'il en fut empêché par la vigilance de ces mêmes ſerviteurs qu'il avoit cependant écartés. Il eſt évident que toutes les parties de ce récit ſe contrediſent.

Si Elagabal uſant de l'apparence du pouvoir qui lui reſtoit, de toute l'autorité que l'uſage & les Loix lui donnoient ſur ſon fils, en avoit éloigné des argus que leur attachement lui rendoit ſuſpects, comment auroit-on pu mettre obſtacle au deſſein qu'il avoit formé de l'empoiſonner ? Et ſi l'on put traverſer ce deſſein, ſi des mains incorruptibles renverſoient le poiſon qu'on deſtinoit au jeune Alexandre, avant qu'il parvint juſqu'à lui, Elagabal n'avoit donc pas réuſſi à le priver de conſeils clairvoyans.

Il eſt très-probable qu'on cacha long-tems à ce malheureux Prince le complot qui devoit lui couter le trône. Quand il fut près d'éclore, ſi on lui laiſſa parvenir quelques lumieres, ce fut afin de le réduire à faire lui-même l'ouverture d'une ſcene qui devoit lui être

funeste. On tâcha de lui suggerer quelque entreprise qui put servir de prétexte pour le perdre. On lui faisoit passer des avis capables de l'inquiéter, de lui rendre son parent suspect & odieux, afin de le forcer à quelque violence dont on étoit sûr de lui faire porter la peine. Ainsi l'infortuné étoit le jouet de ses ennemis, lors même qu'il croyoit se préparer à les punir. On l'animoit à se venger, afin de profiter de toutes ses démarches, comme on irrite un taureau pour l'obliger à se précipiter sur la lance destinée à le percer.

Contre une politique si rafinée, contre un manege si adroit, Elagabal n'avoit à opposer que les élans passagers & indiscrets d'une ame dégradée par la mollesse. Aussi en fut-il la victime. Le premier instant où il voulut sérieusement faire valoir son autorité, fut l'époque de sa ruine. Cette arme fragile se brisa dans ses mains, dès qu'il essaya de s'en servir. Les soldats, qu'on tenoit prêts, avertis qu'il menaçoit la vie du jeune César, accoururent pour le prévenir. Mæsa

maîtreſſe de leurs mouvemens les avoit lâchés à propos, comme des chiens qu'on découple, quand la bête eſt lancée.

Elagabal ſorti une fois de ſon aſſoupiſſement, avoit paru réprendre ſon ancienne vigueur. Il eſſaya de faire tête avec courage à la meute furieuſe qui l'entouroit. Mais les meſures étoient trop bien priſes. Ni ſa hardieſſe au commencement de la révolte, ni ſon effroi quand il en vit les progrès, ne purent le ſauver. Il fut pourſuivi, dit-on, & percé de coups dans un aſyle conſacré à des beſoins plus preſſans qu'honnêtes, & où il s'étoit flatté qu'on n'iroit pas le chercher. (*a*) L'envie d'établir une analogie frappante entre les déſordres de ſa vie, & le théâtre de ſa mort, a probablement fait imaginer aux Hiſtoriens cette circonſtance très-peu intéreſſante.

(*a*) Latrinæ.

ALEXANDRE SÉVERE, regne 13 ans & un peu plus.

CHAPITRE XII.

Mamée mere d'Alexandre gouverne sous son nom pendant sa minorité. Principes de cette Impératrice. S'il est vrai qu'elle ait été chrétienne.

PAR cet assassinat Mæsa se retrouvoit une seconde fois en état de disposer de la Couronne, & de continuer à régner sous le nom d'un enfant. C'est tout ce que désiroit cette femme ambitieuse. Elle se préparoit à recueillir les fruits de la révolution. Le bas âge du nouveau Prince lui promettoit une longue domination ; mais heureusement pour l'Empire elle survécut peu au fils qu'elle avoit fait égorger. Elle n'eut pas le tems de cor-

rompre à son tour celui à qui son ambition venoit de faire un présent interéssé. Le soin d'en diriger l'enfance tomba dans de meilleures mains. Ce fut la propre mere du jeune Alexandre qui s'en chargea. Rome vit alors avec admiration une femme s'appliquer à laver l'ignominie du trône, & y réussir.

Elle se mit sans contestation à la tête du Gouvernement. Ce n'étoit pas qu'il y eut à Rome rien de fixé sur cet article. On n'y connoissoit pas la minorité pour les Souverains. On n'avoit pas même d'idée de ce que nous appellons régence, & dans cet Empire qui a produit de si prodigieux recueils de Loix, où l'on avoit pris tant de précautions pour sauver du feu de la jeunesse les biens des particuliers, on n'avoit rien fait pour en garantir l'Etat lui-même. Les regnes passagers d'un ministre chargé au nom de la nation d'en représenter le maître pour quelque tems, cette ressource contre la foiblesse de l'âge dans les Souverains, ces dépôts momentanés de l'autorité suprême n'y pouvoient avoir lieu.

En tout pays, comme on ſçait, les Loix ſont filles du hazard & de la néceſſité. Ni l'un ni l'autre n'avoit encore concouru à diriger celles de Rome ſur cet article. Aucun de ſes Souverains ne s'étoit trouvé depuis ſa fondation dans le cas de la minorité. On n'avoit donc pas prévu que ce cas pouvoit arriver, & quand l'avénement d'Elagabal en donna le premier exemple, la hardieſſe de Mæſa fit voir auſſi pour la premiere fois un Prince ſuſpendu, pour ainſi dire, de ſes fonctions, juſqu'à ce qu'il eut acquis la force néceſſaire pour les exercer. Elle apprit aux Romains que la ſouveraineté pouvoit être ſéparée de la perſonne du Souverain.

Cet eſſai, comme on l'a vu, ne fut pas heureux pour l'Etat. Mais Mamée, fille de cette Princeſſe, en ſuccédant à ſon rang, n'adopta point ſes principes. Elle fut reconnue ſans difficulté par tous les ordres de l'Etat : & elle ne leur donna pas lieu de rougir de leur ſoumiſſion. Rendre à l'Empire la dignité qu'il avoit perdue aux yeux des Etrangers ; faire chérir le Gouver-

nement par ſes ſujets qui avoient eu ſi long-tems lieu de le haïr ; contenir les ſoldats ; leur en impoſer ſans trop les flatter ; former ſur-tout l'eſprit & le cœur de ſon fils ; l'inſtruire des devoirs de ſa place ; l'entourer d'hommes incorruptibles, incapables de détruire par leurs exemples le fruit de leurs leçons ; lui bien perſuader qu'une molleſſe voluptueuſe n'eſt pas l'appanage de la ſouveraineté, que regner n'eſt pas mépriſer les hommes; enfin lui répeter ſouvent qu'un Prince, quelque indépendant qu'il paroiſſe, eſt encore plus ſoumis que ſes peuples aux Loix de la bienſéance, de l'honneur, de l'humanité, & que quand il les viole, la honte dont il ſe couvre, les remords qu'il ſe prépare, ſont toujours proportionnés à l'étendue de ſon pouvoir, & à l'abus qu'il en a fait : telles étoient les occupations de cette prudente inſtitutrice; tels étoient les préceptes dont elle nourriſſoit le cœur de ſon fils.

C'eſt ſans doute ſa ſageſſe ſoutenue, & la pureté de ſa morale qui ont fait croire à pluſieurs Ecrivains qu'elle avoit été Chrétienne. Il ne paroît cependant

point qu'elle ait eu ce bonheur. Elle ne persécuta pas les chrétiens : mais elle n'adopta point leur culte. Elle ne le fit pas connoître à son fils. Le peu de lumieres que celui-ci acquit sur les dogmes du Christianisme, qui commençoient à transpirer un peu plus ouvertement, n'aboutit qu'à lui en faire regarder l'auteur comme un génie extraordinaire. Il le reveroit, comme nous l'avons dit, avec d'autres objets bien indignes de lui être associés : mais il n'eut point de foi pour les mysteres consommés par cet homme Dieu : & si sa mere en avoit eu connoissance, elle ne lui auroit sans doute permis, ni de les ignorer, ni de les rejetter.



CHAPITRE XIII.

Parallele entre la minorité d'Alexandre Sévere, & celle de S. Louis. Qualités du premier de ces Princes. Sa bonté. Ce qu'on en peut penser. Son économie : combien elle est louable.

ON peut trouver une ressemblance bien frappante entre sa régence, & celle de la célebre Blanche de Castille, mere de notre S. Louis. Toutes deux avoient la même élévation d'esprit, le même courage, & peut-être les mêmes défauts. Toutes deux s'étoient attachées de bonne-heure des Ministres capables par leur fermeté & leur intelligence de suppléer, soit à la foiblesse apparente de leur sexe, soit à l'ignorance où de tout tems, & chez tous les peuples l'éducation a entretenu les femmes. Mais la même conduite n'eut pas dans les deux Empires le même succès.

En France le pouvoir Monarchique

se dévéloppoit. Les principes de l'administration n'étoient pas encore corrompus, parce qu'ils commençoient à se former. L'ordre dans la succession étoit établi & révéré. Le Domaine & la puissance des Rois avoient des bornes étroites : mais la modestie de l'un suffisoit à ce que la simplicité des mœurs exigeoit de magnificence; & les limites de l'autre en inspirant moins d'audace à ses possesseurs, en leur imposant la nécessité d'une circonspection adroite, leur facilitoit tous les jours des progrès aussi solides qu'imperceptibles. Dans ce moment une sage régence fit le bien du Prince & de la nation. Elle disposa les sujets à favoriser l'extension d'un pouvoir légitime & modéré, & le Prince à n'en pas abuser.

Par bonheur aussi le pupille dont on faisoit si bien valoir l'autorité, étoit né lui-même avec des talens personnels. Il avoit le cœur grand, l'ame noble, l'esprit droit; & si la funeste passion des Croisades n'étoit venue troubler son siécle, si le désir aussi injuste qu'indiscret de conquérir des Etats éloignés, ne l'avoit conduit à négli-

ger les ſiens, ſon regne ſeroit encore aujourd'hui l'époque la plus brillante de notre hiſtoire. Il auroit marché ſans interruption dans le chemin tracé par ſa mere, & paſſé même le but qu'elle lui propoſoit.

Mais les événemens paſſés, les circonſtances actuelles, & le caractere de ſon jeune Souverain mettoient Rome dans une poſſeſſion bien différente. En ſe rappellant ce que contiennent les chapitres précédens, on concevra ſans peine quel déſordre devoit agiter le gouvernement. La plus ſage adminiſtration n'y pouvoit opérer qu'un bien paſſager. C'étoit un corps uſé de longue main. Tous ſes muſcles affoiblis, tous ſes organes relâchés n'admettoient plus de réparation durable. Après les convulſions violentes dont il venoit d'être déchiré, un régime ſuivi & des palliatifs doux pouvoient lui procurer quelque apparence de calme. Mais le principe du mal ſubſiſtant toujours, l'affaiſſement général étant au-deſſus des remedes, il falloit néceſſairement s'attendre à des rechutes, & à de nouvelles douleurs.

Le Prince qui se préparoit à l'animer un jour, n'étoit pas capable de le ressusciter. C'étoit un esprit borné, sans vigueur & sans caractere. De toutes les qualités nécessaires à un Souverain, il paroît n'en avoir eu que deux, la bonté & l'économie. La premiere n'étoit chez lui que l'effet de l'éducation, ou la suite de la mollesse de son ame, plutôt que l'effort vigoureux d'un cœur assez éclairé pour apprécier les hommes & assez sensible pour les aimer. Sa mere & son Conseil furent les auteurs de tout ce qui se fit de bon sous son regne. Il n'eut guère d'autre mérite que de ne s'y pas opposer. Il souhaitoit le bien quand il le voyoit faire ; il approuvoit qu'on arrêtât le mal quand on le lui indiquoit : mais il n'auroit cherché à connoître ni l'un ni l'autre. Il ignoroit cette maxime si familiere aux grands Princes, que le véritable art de bien regner, c'est l'attention à tout voir.

Les Historiens de sa vie lui prodiguent assez inutilement des éloges. Suivant eux il détestoit ces hommes cruels qui fondent leur opulence sur la misere publique, & qui regardent leurs p'a-

ces comme des champs où il leur eſt permis de moiſſonner ſans ſcrupule. Cette diſpoſition étoit louable, mais ce qu'on ajoute devient plus que ſuſpect. Quand il voyoit, dit-on, des prévaricateurs de cette eſpece, il vomiſſoit la bile toute pure, & leur donnoit involontairement de grand coups de poing ſur les yeux.

Il n'y a dans de pareils contes ni décence, ni vérité. Quand on pourroit y ajouter foi, quand il ſeroit poſſible d'imaginer un Prince dont le cœur ſe ſoulevât à l'aſpect d'un fripon, comme celui de Jacques premier palpitoit à la vue d'une épée nue, cette révolution elle-même, & le geſte qui la ſuivoit, auroient décelé plus de foibleſſe que d'amour pour la juſtice. Un grand homme juge les malverſations de ſang-froid, & les punit de même : & s'il s'indigne quand il en voit les preuves, c'eſt par le châtiment exemplaire & juridique des coupables qu'il manifeſte l'émotion de ſa bile.

Il ne faut pas croire non plus que quand Alexandre paroiſſoit en public, il fit avertir à haute voix les concuſ-

sionnaires, &c. de ne pas se présenter devant lui, ou s'il le faisoit, on n'en peut tirer aucune conséquence en sa faveur. Tout cet appareil d'équité, toutes ces démonstrations fastueuses se réduisent en général dans les Cours, à un étalage fort inutile. Ce sont les étoupes qu'on brûle devant le S. Pere le jour de son exaltation, en lui disant, *Ainsi passent les grandeurs de ce monde.* A coup sûr l'inventeur de cette cérémonie étoit un ambitieux : & si ses successeurs sont humbles, humains, désintéressés, ce n'est pas à elle qu'ils doivent leurs vertus.

Quant à l'économie attribuée à Alexandre Sévere, elle est réellement admirable. Si les détails que l'Histoire nous a conservés sur cet article sont vrais, il mérite de servir de modele à tous les Princes.

A son avénement le palais Impérial étoit un gouffre où s'engloutissoient les revenus de l'Empire. Le luxe inconsidéré des derniers Princes l'avoit rempli d'une multitude d'Officiers absolument inutiles. Ce palais, dont l'étendue étoit immense, renfermoit

un peuple d'hommes oisifs, qui ne connoissoient point d'autre patrie. Leurs familles s'y perpétuoient sans soins & sans travail. Elles y étoient nourries aux dépens du maître, comme les oiseaux d'une voliere. Toutes jouissoient d'appointemens considérables, & d'exemptions encore plus recherchées. On s'empressoit d'obtenir des titres si avantageux, & sous les Caracalla, les Elagabals, on devine combien les Ministres en avoient été prodigues.

On ne se contentoit pas même d'avoir des offices onéreux & superflus, d'en diviser, d'en subdiviser les fonctions à l'infini pour pouvoir multiplier les titulaires. On doubloit, on triploit encore ceux-ci, ce qui augmentoit proportionnellement la dépense & le désordre.

Cette manie est en général celle de presque toutes les Cours. Il n'y en a guère qui ne ressemblent à ces cantons de l'Asie, où quand on marie une fille, & qu'on l'emmene à la maison de son époux, on employe, dit-on, cent personnes à transporter

ce qui n'en chargeroit pas deux. C'est une suite du malheur des Grands, qui du rang élevé où ils sont placés, ne pouvant appercevoir distinctement les objets, prennent toujours la profusion pour la générosité, & le faste pour la magnificence.

Il est vrai cependant que l'avidité financiere n'avoit pas encore imaginé de chercher dans la vente de ces emplois une ressource aussi honteuse qu'indiscrete. Au moins en multipliant autour d'eux les offices inutiles, les Empereurs Romains ne se faisoient pas soupçonner d'avarice. Ils ne demandoient pas d'argent à ceux qui se présentoient pour les servir. Ils ne connoissoient pas l'usage plus qu'indécent d'être soudoyés par leurs domestiques.

Dans ces Cours d'ailleurs si éloignées des vrais principes d'une bonne administration, le Prince ne confioit pas exclusivement sa personne à des gens qui eussent payé le droit d'en approcher, & dont la fidélité n'eut, comme celle des commis de Publicains, d'autre caution qu'une somme

d'argent. Il ne se mettoit pas dans la néceſſité ridicule & dangereuſe d'avoir dans ſa maiſon des valets qu'il ne pût renvoyer ſans injuſtice, & autoriſés par un contrat à y reſter malgré lui. La corruption de Rome n'avoit pas encore admis ce dernier dégré d'aviliſſement ou d'imprudence. On n'y déployoit qu'une prodigalité généreuſe, & le Prince ayant toujours la main ouverte pour donner, ne la fermoit jamais pour recevoir. Ce fut cette généroſité déplacée qu'Alexandre, ou plutôt ſa mere, ſongea à attaquer.

Elle réforma ces armées d'eunuques, de cochers, de palfreniers, de contrôleurs, de receveurs, d'officiers de tout grade & de toute eſpéce, qui, avant elle, inondoient la Cour. Elle ne garda, pour le ſervice journalier, que ceux qui y étoient néceſſaires. Elle voulut ſur-tout qu'ils en fiſſent leur état, & qu'ils n'en euſſent point d'autre. Elle ſupprima toutes ces diviſions par quartiers, par ſémeſtres, qui font d'un palais une auberge de paſſage, qui y néceſſitent des varia-

tions continuelles, & réduisent le Prince à n'avoir jamais autour de lui que des figures inconnues, que des visages étrangers. Elle ne croyoit pas qu'il fut essentiel à l'honneur d'un Souverain d'être mal servi, & la méthode qu'elle proscrivoit, en est le sûr moyen.

Le luxe des équipages, & sur-tout celui des tables, fut soumis aux mêmes retranchemens. Toute superfluité en fut impitoyablement bannie, & la sage réformatrice n'y conserva que la décence qui n'est jamais ruineuse. Chaque repas avoit sa taxe fixe qu'on ne passoit jamais. Elle étoit proportionnée au nombre de ceux que le Prince y recevoit. Et l'on aura quelque idée de la frugalité qui y régnoit les jours ordinaires, quand on sçaura que les jours de cérémonie on n'y servoit de plus que deux faisans & deux poulardes.

A une table ainsi couverte la Régente ne faisoit pas appeller des Financiers, ni d'autres riches voluptueux qui y seroient morts de faim.

Elle

Elle y invitoit ces Ministres irréprochables qui avoient sa confiance, & quelques hommes connus par leurs talens, en qui la culture de l'esprit n'avoit pas étouffé les qualités du cœur. C'étoit au milieu d'eux, dans la gaieté d'une conversation aisée & familiere, que le jeune homme, en se nourrissant comme un particulier, apprenoit à se conduire en Prince.

Ces détails nous paroîtroient ou bas ou incroyables, si l'exemple, encore subsistant d'une Cour d'Allemagne n'en prouvoit la noblesse & la possibilité. Il s'y trouve un Prince qui ne rougit pas d'être économe, & l'on sçait si cette attention circonspecte sur sa dépense fait tort à sa grandeur. C'est en réformant sa cuisine qu'il trouve de quoi entretenir ses armées. Il signe les instructions pour ses Généraux & ses Ambassadeurs avec la même plume qui lui a servi à arrêter les comptes de son maître d'hôtel, & c'est après avoir vû le mémoire de son Traiteur, qu'il part pour aller gagner des batailles. Assurément ce Roi-là ne sera pas mis,

par la postérité, au rang des petits génies.

Il seroit bien à souhaiter que son exemple pût frapper ses pareils, & les rassurer contre la crainte d'avilir leur dignité, en diminuant leurs trains & leurs dépenses. Mais presque tous les Princes sont des enfans qui s'effrayent quand ils sont seuls, & qui pleurent quand on les dépouille des colifichets dont on les a parés. Il semble qu'ils ne se croyent vraiment maîtres que de ces foules d'esclaves pressés autour d'eux, & qu'ils se trouvent plus honorés de l'éclat du diadême que de ses fonctions. Ils ne sçavent pas que la majesté des Loix, & sur-tout leurs vertus personnelles, seroient pour eux une sauve-garde plus sûre, & une escorte plus honorable que ces bataillons de valets qui les environnent, & cette abondance de superfluités en tout genre qui les écrase.



CHAPITRE XIV.

Défauts de la Princesse Mamée. Sa jalousie dans le gouvernement. Mécontentement secret des soldats mal contenus par Alexandre Sévere. Lui & sa mere sont assassinés. Conclusion de cet Ouvrage.

IL semble qu'avec de pareils principes, le regne d'Alexandre Sévere auroit dû être dans les fastes de Rome une époque à jamais mémorable. On pouvoit en attendre autre chose que des fruits passagers, flétris & disparus même avant leur maturité. Mais d'un côté la mollesse du fils démentoit la sage fermeté de la mere, & de l'autre celle-ci avoit elle-même des défauts qui devoient nécessairement affoiblir son administration.

Elle étoit jalouse de son pouvoir jusqu'à la cruauté. Elle vouloit que tout pliât à son nom, & ne pouvoit supporter ni la moindre opposition à

ſes ordres, ni une ombre de rivalité dans le cœur & la confiance de ſon fils. Elle alla même, dit-on, juſqu'à le priver d'une femme qu'elle lui avoit donnée, & qu'il aimoit. Voyant qu'il s'y attachoit trop, & qu'il paroiſſoit écouter ſon beau-pere avec complaiſance, craignant qu'il ne vint à lui échapper pour ſe livrer à ces nouveaux conſeils, elle devint furieuſe. Elle fit enlever le pere & la fille malgré les larmes & les ſollicitations d'Alexandre, qu'elle avoit ſubjugué au point qu'il n'oſoit pas lui oppoſer d'autres armes. Ses ſoupçons impitoyables ne ſe calmerent que quand des deux objets qui la fatiguoient, l'un eut été égorgé par ſon ordre, & l'autre bannie aux extrémités de l'Afrique.

Notre Blanche de Caſtille avoit la même petiteſſe. Elle obſédoit auſſi la jeuneſſe de Saint Louis. Elle étoit également jalouſe de ſa femme, & la tendreſſe conjugale de ſes deux enfans inquiétoit ſon ambition. Mais en ſe livrant à des allarmes, à des précautions peu honorables, elle ne

devint pas ſanguinaire. Si la crainte de ſe trouver réduite à partager un jour le cœur de ſon fils avec une épouſe chérie, l'engageoit à leur permettre de ſe voir rarement, au moins elle ne penſa jamais à demander ni l'exil d'une Princeſſe vertueuſe qu'elle redoutoit, ni la mort de ſes parens.

On ſent combien une exécution ſi violente devoit aigrir les eſprits à Rome. Les ſoldats ſur-tout en furent indignés. Ils rougiſſoient de ſe voir ſoumis aux ordres d'une femme, quoique depuis long-tems ils n'euſſent pas eu de Princes auſſi capables qu'elle de les commander. Ils ſe croyoient déſhonorés par une ſoumiſſion qui paroiſſoit les avilir.

Le ſyſtême économique du gouvernement contribuoit auſſi beaucoup à les allarmer. Ils n'en étoient cependant pas l'objet. Mamée ſentoit fort bien à quels abus ils donnoient lieu, mais en politique habile, elle ſe gardoit de toucher à cette partie délicate. C'étoit un ulcere malin qui rongeoit l'Empire. Loin d'y pouvoir appliquer des remedes actifs, il y auroit eu de

l'imprudence à employer même les palliatifs adouciſſans. Dans la poſition actuelle des choſes il ne reſtoit plus qu'à endurer patiemment un mal qu'on ne pouvoit corriger, comme on ſouffre un cancer incurable, en eſſayant tout au plus d'en ſuſpendre les progrès.

C'étoit alors tout ce que l'on pouvoit ſe promettre. Mais l'ordre militaire ſe trouvoit rempli d'eſprits intéreſſés à penſer d'une façon toute oppoſée. Ils regrettoient le trouble qui diſparoiſſoit inſenſiblement dans l'adminiſtration. Ils en voyoient avec douleur rétablir l'harmonie. Les premiers Officiers ſentoient qu'un gouvernement établi ſur les Loix civiles, & ſur l'amour des peuples, n'auroit bientôt plus beſoin de leur ſoutien, ou du moins qu'ils ne feroient plus employés que contre les étrangers. Ils alloient donc perdre ces révolutions lucratives, dont les ſuccès & les déſaſtres leur étoient également payés, & qui en plaçant ſur le trône des Princes ſortis de leurs corps, les réduiſoient malgré eux à continuer de ſou-

doyer à grands frais les complices de leur élévation.

Les soldats ne se rendoient pas aussi distinctement compte de ce qu'ils avoient à craindre : mais ils n'en étoient pas moins agités. Ils entrevoyoient en général qu'on pourroit peut-être un jour parvenir à diminuer leurs priviléges, & la seule idée de cette réforme les mettoit en fureur. Ils éclaterent plusieurs fois, & quoique les soulevemens fussent toujours réprimés par les précautions prudentes de l'Impératrice douairiere, la foiblesse trop marquée d'Alexandre en laissoit subsister le germe. Les soldats, même en rentrant dans une soumission forcée, sentoient redoubler leur mépris pour un jeune Prince qu'ils avoient fait trembler, & leur indignation contre sa mere qui réussissoit à les réduire.

Il n'étoit pas possible que cette disposition habituelle n'eut enfin des suites funestes. En effet dans une guerre contre quelques peuples du nord, où Alexandre & Mamée s'étoient transportés en personne, une

révolte subite les surprit au dépourvû. Ils y furent assassinés tous deux, & succomberent sous un complot, dont l'Histoire ne nous a conservé que des détails très-contradictoires & très-peu intéressans.

Malgré de grands défauts ils méritoient tous deux sans doute un regne plus long & plus heureux. La nouvelle de leur perte excita dans Rome les regrets les plus vifs. Il sembloit que les citoyens de cette grande ville lussent dans l'avenir, & qu'ils prévissent les infortunes dont ils alloient être accablés. Ils venoient de respirer pendant un intervalle de treize ans ou environ. C'étoit un repos passager qui ne revint plus. A ce peu de jours serains on ne vit presque succéder que des orages.

A force de multiplier le nombre des Empereurs, on rendit ce titre aussi vain que méprisable. Il devint désormais la ressource de tous les scélérats qui n'avoient rien à perdre. Les derniers des hommes purent y prétendre avec confiance. L'Empire ne fut plus qu'un grand jeu de hasard, où

quiconque ſe ſentoit un cœur féroce avec une ame intrépide étoit admis à riſquer ſa fortune & ſa vie.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'eſt que chacune de ces élections que leurs circonſtances rendoient ou ridicules ou atroces, étoit précédée ou ſuivie par des batailles. On ſe maſſacroit pour ces Souverains d'un moment, comme on l'avoit fait autrefois pour les véritables Céſars. L'Etat éprouvoit la plus terrible confuſion, la plus ſanglante anarchie. Toutes ſes parties ſe précipitoient les unes ſur les autres, & quand le ſage Dioclétien l'eut un peu rétabli, ſa ſituation n'en devint pas plus heureuſe. Les barbares le déchiroient de tous côtés. Il fallut le dévaſter pour le défendre. On fut obligé d'épuiſer le cœur pour entretenir quelque vigueur aux extrémités.

Bientôt les diviſions inteſtines ſuſpendues un inſtant, y recommencerent avec fureur. Conſtantin, Conſtance, Théodoſe furent obligés de le reconquérir pluſieurs fois ſur leurs propres ſujets. Il fallut le couvrir de

ſang pour en empêcher la déſunion , & pour comble de maux , des querelles religieuſes vinrent achever d'anéantir ce qui lui reſtoit de forces. Ses Princes occupés à favoriſer ou à réprimer des héréſies , à concilier ou à perſécuter des Egliſes , ne virent point que ces travaux ſpirituels facilitoient les progrès de leurs ennemis temporels.

Sa foibleſſe augmenta ſans reſſource. Après avoir encore lutté quelque tems contre ſa deſtruction , après avoir éprouvé les angoiſſes d'une longue & cruelle agonie , il expira ſous le fer des Goths Ariens. Il ne laiſſa ſur la terre que le ſouvenir d'un éclat acheté , terni par bien des malheurs , & une leçon terrible pour les Puiſſances de tous les ſiécles. A quelque dégré de gloire qu'elles ſoient parvenues , ſon exemple doit leur apprendre qu'après avoir quelque tems brillé comme lui , il faudra enfin en venir à s'éteindre de même.

F I N.

ERRATA DU TOME II.

Page 2, *ligne* 9 & 10, par ſes, *liſez* de ſes.
Page 7, *ligne* 15, conçurent pas que, *liſ.* conçurent que.
P. 12, *l.* 15, des, *liſ.* de.
P. 16, *l.* derniere, de ceux, *liſ.* des taxes.
P. 21, *l.* 8, retrouvrons, *liſ.* retrouvons.
P. 26, *l.* 10, pour elle, *liſ.* pour elles.
P. 31, *l.* 4, (des citations) incerta, *liſ.* inceſta.
P. 32, *l.* 3, (des citations) ſeu, *liſ.* ſue.
P. 39, *l.* 13, par Dieu, *liſ.* que Dieu avoit opérés.
P. 44, *l.* 20, appelle, *liſ.* nomme.
P. 47, *l.* 3 & 4, aſſez pour, *liſ.* aſſez la vie pour.
P. 51, *l.* 5, appellée, *liſ.* appellé.
P. 55, *l.* 21, qu'on le, *liſ.* qu'on les.
P. 56, *l.* 22, ſur les, *liſ.* les.
P. 57, *l.* 9, façon, *liſ.* façons.
P. 58, *l.* 14, principis diſcedere, *liſ.* principis triſtem diſcedere.
P. 59, *l.* 7, il devient, *liſ.* il eſt.
Même *p. l.* 14 & 15, ou de de, *liſ.* ou de.
Même *p. l.* derniere, on a cru, *liſ.* on a crues.
P. 68, *l.* 3, qui les, *liſ.* qui le.
P. 70, *l.* 24, auroit bien dû, *liſ.* auroit dû.
P. 86, *l.* 6, (des citations) Perſos, *liſ.* Perſas.
P. 103, *l.* 18, que ſon, *liſ.* où ſon.
P. 110, *l.* dern. les ſuites, *liſ.* les effets.
P. 111, *l.* 9, des impôts, *liſ.* des charges publiques.
P. 119, *l.* 18, avoit eu, *liſ.* avoit eus.
P. 185, *l.* 10, ce petit ſervice, *liſ.* ce ſervice.
P. 186, *l.* 8, la racontoit d'une, *liſ.* racontoit cet accident d'une.
P. 189, *l.* 1, vaſe, *liſ.* gaſe.
P. 199, *l.* 6, ce qui, *liſ.* ce que.
P. 200, *l.* 3, déſordes, *liſ.* déſordres.
P. 213, philoſopie, *liſ.* philoſophie.
P. 235, *l.* 26, de, *liſ.* des.
P. 250, *l.* 20, éprouvé, *liſ.* éprouvée.
P. 280, *l.* 1, flatterie, *liſ.* flatteries.
Même p. l. 14, vu ſe, *liſ.* vue ſe.

Même p. l. 20, qu'elle, *lis.* qu'elles.
P. 291, ce, *lis.* le.
P. 300, *l.* 6, applaudi, *lis.* applaudis.
P. 311, *l.* 4, porté, *lis.* portés.
P. 335, *l.* 8, remplacé, *lis.* remplacés.
Même p. (réformez ainsi le titre) Caracalla altere les monnoies. Négligence des Historiens sur cet article interessant.
P. 351, *l.* 22, le fait, *lis.* le fruit.
P. 352, *l.* 13, surpris qu'il, *lis.* surpris d'apprendre qu'il.
P. 356, *l.* 20, auroit, *lis.* auroient.
P. 359, *l.* 9, puissante, *lis.* puissantes.
P. 360, *l.* 28, irréparables, *lis.* inséparables.
P. 366, *l.* 22, d'atrocité, *lis.* d'atrocités.
P. 368, *l.* 17, des guerre, *lis.* de guerre.
P. 374, *l.* 27, ut, *lis.* un.
Même p. l. 28, morn, *lis.* mort.
P. 420, *l.* 16, que la, *lis.* que l'exercice de la.
P. 427, *l.* 8, de grand, *lis.* de graces.



